

BIBLIOTHEQUE
DE
SOCIÉTÉ.

BIBLIOTHEQUE

SOCIÉTÉ

BIBLIOTHEQUE

DE

SOCIÉTÉ,

CONTENANT des Mélanges intéressans de Littérature & de Morale ; une Elite de Bons Mots , d'Anecdotes , de traits d'Humanité ; un Choix d'Observations & de Jeux de Physique ; quelques Causes & Procès peu connus ; des Poësies dans tous les genres ; des Contes en prose , puisés dans les meilleures sources ; enfin , des Divertissemens de Société.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à P A R I S ,

Chez DELALAIN , Libraire , rue & à côté de
la Comédie Française.

M. D C C. L X X I.

*59-163 V.1

SOCIÉTÉ

TOUR PREMIER

ALPHABET

A. D. C. L. X. X.



AVERTISSEMENT.

Il faut une Préface aux Ouvrages qui n'ont pas d'autre recommandation ; il ne faut que quelques lignes à ceux qui offrent par eux-mêmes quelque objet d'utilité ou d'agrément. C'est dans cette dernière classe que l'on placera (du moins nous l'espérons) le Recueil que nous présentons au Public.

A des Mélanges d'une Littérature choisie, & d'une Morale que nous pouvons nommer usuelle, puisqu'elle concerne directement la Société, succède dans cette Bibliothèque, une Elite de Bons Mots, vraiment plaisans, de Saillies heureuses, de Traits Caractéristiques ;

ij **AVERTISSEMENT.**

enfin , de ces beaux sentimens , mis en action , qui font honneur à l'humanité. Il en est quelques uns sans doute , qui sont déjà connus ; mais étoit-ce un raison pour les exclure d'une Collection qu'on a cherché à rendre complète ?

Cette partie de l'Ouvrage , qui devoit nécessairement être plus étendue , est suivie d'une autre qui n'est pas moins intéressante. Ce sont des Observations d'Histoire naturelle , puisées dans les sources les plus sûres , des Jeux de Physique qui n'exigent pas l'appareil des récréations présentées dans d'autres Recueils ; des Secrets curieux , qui ont presque toujours un objet d'économie.

La Jurisprudence Amusante qu'on trouve après la Physique , est tra-

vaillée avec le même soin. Dégagée de toutes les épines du Barreau & des discussions fastidieuses dont les Recueils des Causes sont toujours remplis, elle offre une suite variée de faits singuliers ou intéressans, pris pour la plupart chez les Etrangers, & qui manquent à la vaste Compilation des Causes célèbres.

Nous avons consacré le dernier Volume aux ouvrages créés par l'imagination. On y trouvera un grand nombre de petites Pièces de Poësies toutes ingénieuses, Epigrammes, Madrigaux, Couplets, Genre de Littérature, dans lequel notre Nation est si riche. Nous n'avons omis que celles qui se trouvent dans les Auteurs, dont les Ouvrages sont entre les mains de tout le monde. Un autre point qui acheve de dis-

iv. **AVERTISSEMENT.**

tinguer notre Recueil des Collections de ce genre, ce sont les Contes Choisis & les Divertissemens de Société qui le terminent.

Des Gens de Lettres zélés, ont bien voulu nous seconder dans nos recherches, & nous ont communiqué des morceaux qui n'avoient point paru. Que de titres, nous osons le dire, pour mériter les suffrages du Public? Les Personnes qui cherchent dans la lecture un délassement honnête, trouveront à-la-fois l'amusement & l'utile; d'autres emprunteront peut-être dans les Anecdotes que nous leur offrons, quelque sujet pour un Opéra-Comique: quand notre Recueil n'auroit que ce genre d'utilité, n'en seroit ce pas assez pour en faire aujourd'hui un livre nécessaire?

TABLE



T A B L E

DES TITRES ET CHAPITRES

CONTENUS DANS CETTE BIBLIOTHÈQUE.

TOME I. PARTIE I.

Mélanges de Littérature & de Morale,
tirés ou traduits de différens Au-
teurs.

*P*ENSEES sur l'Education, par l'Abbé
Vincent Martinelli. pag. 2.

Le Monde, par Mylord Chesterfield. 16.

Essai sur la Conversation, traduit de l'An-
glois. 22.

Fragmens d'un Livre Turc sur le Goût. 24.

Règles & Conduite d'un Usage général,
publiées à Londres en 1734. 36.

Tablettes d'une Mylady. 39.

T A B L E

*Elegie de l'Homme, traduite du Grec de
St Grégoire de Nazianze.* 47.

Pensées détachées du Docteur Swift. 51.

*Morale de bon usage, par feu M. l'Abbé
Prévôt.* 60.

*Réflexions historiques sur les Spectacles,
par feu M. l'Abbé Prévôt.* 68.

*Avis aux Grands Parleurs, extrait d'un
Traité de Plutarque, sur le même sujet.* 80.

*Observations sur la Politesse, par le Comte
de Chesterfield.* 89.

*Essai sur la nécessité d'écrire dans sa propre
Langue, traduit de l'Italien de M. le
Comte Algarotti.* 99.



DES MATIERES.

TOME I. SECONDE PARTIE.

ÉLITE DE BONS MOTS.

ANECDOTES.

Traits d'Histoire.

CHAPITRE PREMIER.

*A*NECDOTES de Théâtre. page 1.

CHAPITRE II.

Bravoure, confiance, intrépidité. 18.

CHAPITRE III.

Réponses fines. 32.

CHAPITRE IV.

Expressions singulières Comparaisons.

Belles pensées. 57.

4 T A B L E

C H A P I T R E V.

Sentimens Historiques.

Réponses sublimes des Anciens. 91.

C H A P I T R E V I.

Louanges adroites.

Critiques fines, Requêtes, Placets ingénieux. 104.

C H A P I T R E V I I.

Anecdotes sur différens Ambassadeurs. 130.

C H A P I T R E V I I I.

Naïvetés fines, ou plaisantes Brusqueries. 143.

C H A P I T R E I X.

Gasconades. 177.

C H A P I T R E X.

Anecdotes sur différens Auteurs, 191.

DES MATIERES. 5

CHAPITRE XI.

Mépris de la vie. 217.

CHAPITRE XII.

*Allusions ingénieuses à différens passages
des Auteurs Anciens & Modernes.* 221.

CHAPITRE XIII.

*Traits de caractère, soit particulier, soit
national.* 245.

TOME SECOND.

*Suite de l'Elite de Bons Mots, Anec-
dotes, traits d'Histoire.*

CHAPITRE XIV.

Peintres. page 1.

CHAPITRE XV.

*Traits remarquables de tendresse Maternelle,
d'Amitié, d'Amour, de Sensibilité.* 5.

T A B B E

CHAPITRE XVI.

*Jeux de Mots , Equivoques , Pointes ,
Pasquinades.* 15.

CHAPITRE XVII.

Sentimens héroïques , Réponses sublimes. 34.

CHAPITRE XVIII.

*Naïvetés , Réponses de Paysans , sottises
de Valets , ignorances plaisantes.* 39.

CHAPITRE XIX.

*Anecdotes sur différens Juges , Avocats ,
Procureurs.* 119.

CHAPITRE XX.

*Traits de différens Confesseurs , Moines ,
Prédicateurs.* 149.

CHAPITRE XXI.

Bons mots des Anciens. 139.

DES MATIERES.

7

CHAPITRE XXII.

Sarcafmes. 224.

CHAPITRE XXIII.

Reparties. 248.

CHAPITRE XXIV.

Histoires plaisantes & Plaisanteries. 300.

CHAPITRE XXV.

Propos de Joueurs, Ivrognes. 318.

CHAPITRE XXVI.

Instinct des Animaux. 334.

TOME TROISIEME.

Suite de l'Elite des Bons Mots, Anecdotes, traits d'Histoire.

CHAPITRE XXVII.

Bons Mots, Anagrammes, Jeux de Mots, Saillies. pag. 1.

CHAPITRE XXVIII.

*Anecdotes , Tours d'adresse , Flatteries ,
Instinct de différens Animaux.* 46

CHAPITRE XXIX.

Aventures singulières. 74

CHAPITRE XXX.

Harangues singulières. 87

CHAPITRE XXXI.

Anecdotes de Medecine. 98.

CHAPITRE XXXII.

*De quelques Exemples imités , & de plu-
sieurs autres qui ne le seront pas.* 108.



CHAPITRE XXXIII.

DES MATIERES.

PHYSIQUE AMUSANTE,

*Ou choix d'Observations curieuses,
avec quelques jeux de Physique &
des Secrets, soit pour l'économie,
soit pour l'agrément.*

CHAPITRE PREMIER.

*Mémoire sur la prodigieuse divisibilité de la
Matière.* 144.

CHAPITRE II.

Ouvrages surprenans de Méchanique. 164.

CHAPITRE III.

Singularités d'Histoire Naturelle. 180.

CHAPITRE IV.

Effets singuliers de Physique. 208.

CHAPITRE V.

Expériences & découvertes curieuses. 230.

CHAPITRE VI.

ARTICLE PREMIER.

Récréations Chymiques. 268.

ARTICLE SECOND.

*Illusions d'Optique & divers problèmes
amusans.* 280

CHAPITRE VII.

Choix de Secrets, utiles & curieux.

ARTICLE PREMIER.

Secrets économiques. 292.

Des Boissons. ibid.

Des Fruits & des Légumes. 300.

Autres Secrets utiles. 313.

ARTICLE SECOND.

Secrets pour l'agrément. 319.

Lettre de M. de Rigoley de Juvigny. 335.

JURISPRUDENCE CURIEUSE.

Choix de quelques Causes peu communes.

349.

Procès singuliers.

ibid.

Lettre de feu M. l'Abbé Prévôt sur un

Procès contre un Eunuque.

368.

TOME QUATRIEME.

*Choix de Poësies & de Contes en
Prose.*

CHANSONS.

page 1.

Sonnets.

La Femme & le Procès.

20.

Autre, la Belle Matineuse.

21.

Eve Coquette.

22.

L'habile Homme.

24.

Ce que c'est que l'Amour.

25

Madrigaux. 36.

Triolets.

Règles du Triolet. 97.

Epigrammes. 100.

Rondeaux. 150.

Enigmes. 155.

Quatrains. 167.

Contes. 184.

Epitaphes. 189.

Poësies mêlées. 200.

Contes choisis en différens genres.

'Alibé, Histoire Persanne', par Fénelon.

244.

Salné & Garaldi, nouvelle orientale, par

la Motte.

255.

Jeannot & Colin par M. de Voltaire.

281.

Histoire d'Elisabeth Conning, par M. de
Voltaire.

301.

La Reine de Golconde, par M. le Chev.

de B.

309.

Divertissemens de Société.

Les Amans constans jusqu'au trépas, Histoire tragi-comique, par Vadé. 333.

Prologue qui précédoit une représentation de l'Avare & de l'Oracle, par M. F. 351.

Impromptu sans Impromptu, ou la Parade Bourgeoise, divertissement mêlé de chants & de danse 362.

Le Legs, Proverbe dramatique. 441.

Le mot du Proverbe est l'Homme propose & Dieu dispose.

Fin de la Table.

Développement de Société.

Les décrets concernant les lois, les
lois législatives, par M. de

Projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

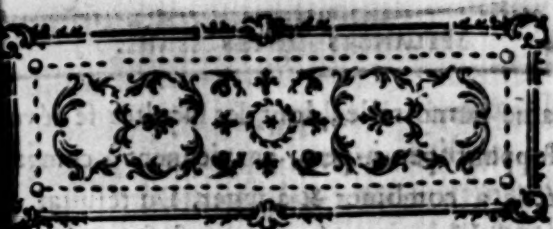
Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

Le projet de loi sur la réorganisation
de l'enseignement, par M. de

MELANGES
DE LITTERATURE

MELANGES
DE LITTERATURE



MELANGES
DE LITTÉRATURE
ET DE MORALE,

RÉCUEILLIS OU TRADUITS DE DIFFÉRENS AUTEURS.

*Pensées sur l'Education, par M.
Martinelli..(1)*

HOMME, à l'instant de sa naissance, est
être sensible & organisé, doué d'une

(1) M. Martinelli, aujourd'hui établi à Lon-
dres, a demeuré quelque tems à Florence, & il

Tome I. Ire partie.

A ij

ame immortelle, dont les facultés se développant peu-à-peu, parviennent à comparer, à combiner & à juger. Du résultat de ces différentes opérations, se forme la raison qui le distingue & qui lui a mérité le nom d'animal raisonnable. Il tient de la nature tout ce qui peut le rendre plus ou moins susceptible de la *rationabilité* ; mais, le développement & la perfection de cette qualité, est uniquement l'ouvrage de l'art ou de l'éducation.

C'est donc par l'éducation que le jugement de l'homme se perfectionne, & devient plus ou moins supérieur à l'instinct des autres animaux. C'est aux premières images que l'on présente à ses sens dans

étoit dans l'état Ecclésiastique. Un jour il fut déferé à l'Inquisition. On le manda ; & , le Juge avec ce ton altier qui convient si bien à un Inquisiteur, lui dit : *che sei tu ?* Qui es-tu ? L'accusé lui répondit fièrement : *Sono il Signor Abbate Vincenzo Martinelli.* Je suis M. l'Abbé Vincent Martinelli. Il fut bien-tôt renvoyé absous.

l'enfance , qu'il doit , pour l'ordinaire , le caractère qu'il conservera toute sa vie. Les idées qui s'offrent alors à son imagination n'étant contrariées par aucune idée antérieure , s'y fixent d'elles-mêmes , & font sur son cerveau une impression qu'il retient jusqu'à la mort ; de même qu'un vase de terre , pour me servir de la comparaison d'Horace , conserve l'odeur des premières liqueurs dont on l'a rempli. Si donc on voit revivre dans les enfans les vices ou les vertus de leurs pères , on peut regarder quelquefois cette ressemblance , comme l'effet naturel des rapports qui doivent exister entre deux êtres formés du même sang ; mais , c'est le plus souvent à l'exemple des penchans & des habitudes sur lesquels ils se sont formés , qu'on doit en attribuer la cause.

De tous les états de l'homme civil , l'enfance est le plus critique ; c'est à cet âge , que ses actions commencent à se diriger vers un but moral , & qu'il fait les premiers pas dans la carrière qu'il doit parcourir. Les

Romains , nourris dans le sein de la première république de l'univers , pouvoient être pour leurs enfans d'excellens modèles à imiter. Leurs mères leur faisoient sucer avec le lait , des semences de vertu & d'héroïsme. A peine sortis de l'enfance , des esclaves vertueux & éclairés étoient chargés du soin de former leurs cœurs & leurs esprits ; & , dès que leurs membres délicats pouvoient supporter la fatigue , on les instruisoit dans l'art de la guerre.

Aujourd'hui les enfans n'ont , le plus souvent , pour fonder les premiers principes de la morale , que des exemples dangereux à suivre : depuis que dans les Républiques , comme dans les Monarchies , la Noblesse du sang a prévalu sur le mérite personnel , & lui a enlevé les places les plus importantes du Gouvernement , les Grands ne s'occupent guère des belles-lettres , que pendant leur première jeunesse. Cet âge passé , ils les méprisent & les négligent , comme un superflu ennuyeux & inutile. Ceux d'entre le peuple qui les cultivent , les regar-

dent comme un effet commercable , dont la possession peut les aider à sortir de la misère & leur donner une espèce d'empire sur l'esprit des ignorans. Aussi la bonne éducation est presque inconnue de nos jours ; & comment ne le seroit-elle pas ? Un enfant ne sort des mains d'une nourrice de campagne , que pour passer dans celles de valets , grossiers & ignorans , qui quittent à peine le manche de la charrue , ou qui sont déjà corrompus par les vices des villes. On confie ensuite le soin de l'instruire à quelque pédant mercenaire , qui , avec la meilleure envie de faire de son élève un bon citoyen , en seroit incapable , par le défaut d'expérience & de connoissances nécessaires pour parvenir à ce but.

La langue Latine , qui nous a transmis les monumens les plus précieux de la sagesse des Anciens , & qu'on regarde communément en Europe , comme la clef des Sciences , est celle par laquelle on commence , avec raison , l'éducation littéraire des enfans. Mais la méthode dont on se sert

généralement en Italie pour l'enseigner, est si défectueuse, qu'on la croiroit inventée exprès pour dégoûter ceux qui veulent se livrer à cette étude. Une grammaire qui enseigne la langue Latine par cette langue elle-même, est l'Ariane de ce labyrinthe.

MM. de Port-Royal ont corrigé cet abus en France, dans leur grammaire. C'est par le moyen du François, qu'on parvient à la connoissance de la langue Latine. Le savant Docteur Sharp a suivi leur exemple; il en a fait dans sa langue une semblable, mais qui l'emporte encore par la méthode & par la clarté, & qui mériteroit d'être traduite dans toutes les langues.

Tels sont, relativement à la grammaire; les obstacles qui s'opposent aux progrès de la langue Latine en Italie: la méthode établie dans le choix des livres que l'on donne à traduire aux jeunes gens qui s'appliquent à cette étude, n'est pas meilleure. On leur fait parcourir rapidement différents Auteurs, avec si peu d'ordre & de réflexion, que, parmi ceux qui passent huit & dix an-

nées de leur vie à l'étude de cette langue ; il est rare d'en trouver qui la sachent & qui connoissent les bons livres , dans lesquels il l'ont étudiée. Si quelques-uns y parviennent , ils ne le doivent qu'à la bonté de leur esprit ; ce n'est qu'en se persuadant bien de l'ignorance dans laquelle on les a laissés , & en redoublant d'efforts & d'application pour en sortir , qu'ils acquièrent quelque connoissance de cette langue. Dans toute l'Italie , si l'on en excepte quelques villes , les autres études sont aussi négligées que celle de la langue Latine , même parmi les gens riches , qui devroient les cultiver , & qui auroient le plus de facilité pour le faire , mais qui donnent , en général , plus de soins à former leurs chevaux , qu'à instruire leurs enfans. Je suis toujours étonné que , parmi tant de grands hommes que l'Italie a produits dans tous les siècles , aucun n'ait encore imaginé de réformer ces abus , & de faire commencer l'étude de la langue Latine par la lecture & par l'explication grammaticale du livre le plus important que les

Auteurs Profanes aient laissé à la société humaine , je veux parler des Pandectes de Justinien. Un de ses meilleurs interprètes en estimoit tant le style , qu'il a dit que si tous les autres livres latins se perdoient , celui-là seul suffiroit pour faire revivre la langue Latine dans toute sa pureté ; ce qui prouve qu'il étoit peu éloigné de mon système. Les Loix des douze Tables , dictées par les plus célèbres Philosophes de la Grèce , forment la base de cet excellent livre. Les plus sages Jurisconsultes de Rome & des Provinces les plus éclairés de l'Empire , y ont joint successivement leurs décisions , & ont fait de cette précieuse collection , l'histoire universelle des actions & des passions humaines. Les droits de chaque homme , relativement aux personnes & aux choses , y sont déterminés d'une manière précise ; les bornes invariables du juste & de l'honnête y sont fixées. Chaque chose y est nommée clairement , sans métaphore , sans circonlocution , pour éviter les équivoques & la confusion. Quels avantages les jeunes gens

ne retireroient-ils point de la lecture de ce livre? Indépendamment de la connoissance de la langue Latine, ils y puiseroient celle des Loix qui gouvernent aujourd'hui toute l'Europe, ou sur lesquelles toutes les autres ont été formées. Ils se pénétreroient de cette morale sublime que les Romains mettoient en pratique, & qui a fait de ce peuple un peuple de héros. Ils y trouveroient des lumières nécessaires pour conserver leur fortune, leur repos, & pour se mettre à l'abri des ruses & des pièges de la chicanne. Ils acquerroient enfin la facilité d'entendre les Auteurs Latins, qui ne paroissent le plus souvent difficiles, que parce qu'ils sont écrits dans un langage qui suppose la connoissance des Loix Romaines: tels sont les ouvrages de Cicéron, de tous les Historiens & de quelques Poètes.

Il est aisé de concevoir avec quelle facilité un élève à qui cette étude auroit aplani les difficultés de la langue Latine, liroit les Historiens, tous les Auteurs & spécialement Cicéron, dont la lecture seul

peut former à-la-fois le cœur & l'esprit. Je voudrois qu'un jeune homme apprit, s'il étoit possible, ses trois livres des devoirs de l'homme. C'est, selon moi, l'ouvrage le plus important, le plus sérieux & le plus parfait qui soit sorti de la plume de l'Orateur Romain. La passion, la vanité, l'ambition, l'esprit de parti, la magie de l'éloquence disparoissent, pour ne laisser voir que l'expression pure du cœur de Cicéron, qui se répand dans celui de son fils, à qui il trace le chemin de la véritable vertu par les raisonnemens, les exemples & les observations qu'un homme, tel que lui, avoir pu rassembler dans le sein de la première République de l'univers.

Je voudrois qu'on joignît à l'étude de la Jurisprudence, celle de l'Ancien & du Nouveau Testament: rien ne me paroît si ridicule dans un homme bien éclairé, que l'ignorance des Loix de sa propre Religion & du Gouvernement sous lequel il doit vivre. Cette ignorance, sur-tout dans ceux qui veulent, par la suite, se mêler de l'ad-

ministration publique, peut avoir les plus grands inconvéniens. Il est absurde de croire que la seule lumière naturelle puisse guider nos jugemens, quand il s'agit de les exercer sur des règles écrites. Pour se décider, conjointement à ces règles, il faut les connoître. *Erudimini qui judicatis terram.*

L'élève ne doit, selon moi, passer à la lecture des Poètes, qu'après avoir acquis pas ses études préliminaires une certaine justesse d'esprit qui puisse le garantir contre les fausses impressions que la Poésie fait ordinairement sur l'imagination ardente de la jeunesse. Les Poètes (si l'on en excepte ceux, en petit nombre, qui ont excellé) pour fixer la curiosité par l'attrait du merveilleux, présentent souvent la vérité & la faiblesse, sous un jour nouveau & extraordinaire. Un des plus grands avantages de leur art, est de séduire par des images agréables. Autant il peut orner l'esprit par la finesse & la délicatesse, avec laquelle il trace le tableau des passions humaines, autant il est

dangereux pour les ignorans qui en font leurs délices. Combien ne voit-on pas d'hommes & de femmes enivrés de cet art aimable, en porter la légèreté dans les affaires les plus importantes ! Les charmes séduisans de la Poësie, s'étant emparé de bonne heure de leur esprit, en ont banni la justesse & la solidité. Tel est le tableau que nous présente l'ingénieux roman de Cervantes, dont le héros auroit fait un excellent père de famille, si la lecture fréquente des romans ne lui eût pas gâté l'esprit, en lui inspirant la folie de la Chevalerie errante.

Qu'on ne me soupçonne pas cependant d'être l'ennemi déclaré de la Poësie, ni d'adopter, sans réserve, le sentiment du sage Platon, qui bannit tous les Poëtes de la République. Selon ce Philosophe, ils donnent à la jeunesse des idées fausses, en lui présentant la fable sous l'air de la vérité, & en défigurant la vérité par les traits de la fiction. Ils blasphèment la Divinité même, en lui prêtant les foiblesses les plus honteu-

ses de l'humanité, & nourrissent l'ambition & l'orgueil des grands par la plus basse flatterie.

« Auguste, dit l'Arioste, en étendant cette pensée de Platon, ne fut ni si sage, ni si clément, que le peint Virgile. Son goût pour les lettres lui fit pardonner sa cruelle proscription. Peut-être ignoreroit-on les injustices de Néron, peut-être cet ennemi des Dieux & des hommes jouiroit-il aujourd'hui d'une aussi bonne réputation, s'il eût sçu se concilier l'amitié des gens de lettres. »

Quant à moi, je regarde la bonne Poësie, comme une des plus excellentes productions de l'esprit humain, & la lecture des Poëmes, comme très-agreable & très-utile; mais en la faisant précéder par les études que j'ai indiquées.

C'est ainsi, que, sous la direction d'un maître éclairé, l'esprit & le cœur d'un jeune homme de dix-sept ans, se trouveroient formés par ces études importantes & nécessaires que l'homme, libre du frein de la dépendance, & entraîné par l'attrait des

plaisirs , n'entreprend qu'avec peine , ou abandonne aisément. Je mettrois ensuite entre les mains de mon élève , Celse & Hippocrate , pour qu'il y prit de bonne heure , quelques idées sur la constitution physique , & pour qu'il sût percer ce mystère perpétuel , où sont presque tous les hommes , sur la nature de la Médecine. L'esprit fortifié par ces connoissances fondamentales , il pourra se livrer à l'étude des autres sciences , & il sera propre à faire un citoyen utile pour l'état & pour lui-même.

Le Monde , par Mylord Chesterfield.

L Le monde a bien changé , je l'avoue : nos chênes ne valent pas ceux de Dodone ; nos chevaux sont bien inférieurs aux centaures , & nous ne voyons plus de phœnix. Comment l'homme n'auroit-il pas dégénéré ? Mais , ne seroit-ce pas un ton de la mauvaise humeur , sur lequel des gens d'esprit

roient monté les sots, qui, semblables
aux serins, sifflent toujours le même air
qu'on leur a fait apprendre dans l'obscurité ;
la malignité de l'esprit humain n'élève si
fort l'ancienne vertu, que pour se rabattre
plus fortement contre le mérite de son
siècle.

Les Auteurs, & sur-tout les Poëtes,
sont de grands hommes sans doute ; mais
un peu sujets à la vanité & à la jalousie. On
dit qu'ils ne s'aiment point entr'eux, ce-
pendant ils louent beaucoup un auteur
mort, & lui donnent de l'encens à propor-
tion qu'il est plus reculé dans l'antiquité.
Mais laissons le Poëte ; passons au cercle
des Politiques.

Nous en avons au moins trois millions
dans le Royaume, tous en état de gou-
verner, & cependant l'Angleterre est dans
la plus mauvaise situation. J'entrai l'autre
jour dans un café, seulement pour y ap-
prendre ce que devenoit ma pauvre nation.
Je me place à portée du plus grave bureau,
où présidoit un homme dont les rides an-

nonçoient beaucoup de prudence. Il en étoit heureusement à son exorde , qui roula sur l'état délabré de nos Colonies. Là-dessus , venant à parler de l'Oyo , il en trace le cours avec le doigt sur la table , où il venoit de répandre du café , dans la chaleur du discours : par la même occasion , il tire des lignes pour marquer les limites de la Russie , de l'Empire & de la Prusse. Il annonce eu même-tems une guerre sanglante sur le continent , calcule les subsides dont on avoit besoin pour la soutenir , combine les meilleurs moyens de les lever , & veut parler qu'on ne s'en servira pas. Puis terminant la péroraison d'un ton pathétique : « ce n'est pas ainsi , s'écria-t-il , que se » menoient les affaires du tems d'Elisabeth : » l'intérêt public étoit pesé , & les gens » capables consultés & employés. C'étoient » là véritablement de beaux jours!.. Et de » belles nuits aussi , reprit un jeune éventé , » qui n'avoit encore rien dit , plus longues » ou plus courtes , suivant la diversité des

» faisons.... Au reste de beaux jours, tout
» comme les nôtres. «

Monsieur le président fut d'abord étonné de cette brusque interruption ; mais , poursuivant avec ce mépris qui sied aux hommes de poids : « Je ne dis pas des jours astronomiques , mais des jours politiques. » Oh ! bien , Monsieur , répliqua le jeune homme , je suis votre serviteur , & il sortit avec un éclat de rire. J'en sortis aussi en gémissant sur le malheur de ma patrie , qui , depuis sa fondation , avoit été gouvernée par deux ou trois Sujets , ordinairement les moins dignes de la confiance publique. Je fus interrompu dans mes tristes réflexions , par une foule qui se pressoit d'entrer dans sa maison. Je reconnus mon ami Monsieur Regnier ; ce Tailleur admirable , qui emploie seul vingt boutiques. Je lui demandai raison de ce concours. Ce sont , me dit-il , MM. les Maîtres Tailleurs , qui s'assemblent aujourd'hui pour reprimer l'insolence de nos Garçons , qui prétendent augmenter le prix de

leurs journées. Ne pourrois-je pas, lui dis-je, entendre vos délibérations ? Il m'introduisit dans la chambre d'assemblée, où l'on n'attendoit que mon ami Regnier, sans lequel on ne pouvoit rien arrêter. Ce fut lui en effet, qui ouvrit la séance par un discours très-véhément, où, après avoir combattu les prétentions exorbitantes des Garçons Tailleurs, il conclut que, si le Gouvernement n'étoit pas entre les mains de mazettes, on ne verroit point des abus si énormes ; & que, si les ouvriers s'étoient avisés de faire une pareille incartade sous le règne d'Elisabeth, elle auroit bien su corriger leur mutinerie. Un autre Maître Tailleur se levoit pour haranguer ; mais, je sortis, persuadé qu'on ne pouvoit rien opposer ni ajouter à l'éloquence de Monsieur Regnier.

Je continuai mon chemin pour arriver chez moi, lorsque je me trouvai encore arrêté par une nouvelle presse. Comme, je fus badaud par réflexion, & que j'aime à tirer des conséquences de tout, je voulus

savoir si ce ne seroit pas les Garçons Tailleurs qui s'assembloient de leur côté.

J'entrai : l'orateur de ce Corps nombreux crioit à l'injustice , & rappeloit d'un air échauffé , la misère de ses Confrères ; il dit que , si l'on ne gagnoit rien , il n'y avoit pas moyen de s'établir ; que l'état périroit , faute de population ; que , c'étoit une tyrannie sans exemple ; que , si les Maîtres Tailleurs avoient osé la même chose sous la Reine Elisabeth , elle y auroit bien mis ordre. Je ne pus m'empêcher de rire , en voyant cette conformité d'expressions & de sentimens entre mon politique, les Maîtres Tailleurs & leurs Ouvriers.





*Essai sur la Conversation, traduit de
l'Anglois.*

Le talent (1) de rendre la conversation agréable, suppose beaucoup d'art & de délicatesse. Rien n'est si facile avec nos inférieurs, parce que la déférence qu'ils ont pour nous, met le choix du sujet entre nos mains, & nous donne la liberté de le changer à notre gré. Les difficultés commencent avec nos égaux. Ils ont le même droit que nous au choix & au changement; &, la civilité nous oblige quelquefois à les suivre dans un discours qui est sans agrément pour nous, ou que nous avons peine à comprendre. L'embarras augmente avec nos supérieurs. Il faut se taire, ou entendre parfaitement ce qu'on dit. Le respect ne nous

(1) Cette Traduction n'est qu'un fragment d'une plus longue Pièce.

permet point de changer le sujet ; & , s'ils le changent eux-mêmes , notre devoir est de suivre , & notre devoir est de ne pas paroître ignorans sur tout ce qu'il leur plaît de proposer. Mais , c'est particulièrement avec les personnes de qualité , qu'on ne sauroit trop user de précaution , si l'on veut se tenir long-tems dans leur estime. Trop de savoir & d'agrément les blesse , parce qu'il leur fait sentir ce qu'il leur manque. Trop peu leur pèse & les ennue. Ils méprisent ce qui ne vaut pas plus qu'eux. Ils redoutent ce qui les surpasse de trop loin. On fait l'aventure de ce Gentilhomme Italien , qui perdit le Chapeau rouge , pour avoir montré plus d'esprit qu'un Cardinal qui fut élu Pape quelques jours après.

En général , la conversation avec nos égaux ou nos inférieurs , demande beaucoup de douceur & de civilité , un air ouvert dans les manières , & un tour obligeant dans l'expression : avec nos supérieurs ; c'est une confiance honnête , sans présomption ; un mélange de savoir & de bes

soin d'être instruit , qui nous fasse expliquer , avec grâce , ce qu'on est bien aisé d'apprendre de nous , & qui nous dispose toujours à prêter docilement l'oreille à ce qu'on se croit en état de nous apprendre. Mais , avec les uns & les autres , un homme qui veut se faire goûter , n'accorde jamais d'entrée dans ses discours à l'air de suffisance & d'orgueil , à la vivacité qui tient de l'emportement , à l'opiniâtreté , & moins encore à la raillerie ; car , de quelque agrément que celle-ci soit tempérée , elle fait toujours plus d'ennemis que d'admirateurs.

*Fragmens d'un Livre Turc sur le
Goût.*

Ce qu'il me semble qu'il faut entendre par le *goût* (1) , est une délectation particulière

(1) On reconnoitra si aisément que cette petite Pièce n'est qu'une traduction , & des plus litté-

que

que nous cause un objet agréable , & qui est plus ou moins parfaite , suivant le degré de discernement avec lequel nous distinguons les beautés de cet objet. Elle doit toujours être fondée sur la vérité , ou sur la vraisemblance ; mais il arrive fort souvent qu'elle n'est que la fille de l'opinion , & l'effet du simple hasard. Le véritable goût ne s'acquiert point sans beaucoup d'étude & de travail ; & les hommes , en général , sont trop indolens , pour se soucier beaucoup d'un avantage qui coûte si cher. Voilà la meilleure raison qu'on puisse apporter du règne presque universel du mauvais goût. Tous les hommes souhaitent passionnément de passer pour gens d'esprit , pour sages , & pour savans ; mais ils sont bien aises d'acquérir cette réputation aux moindres frais qu'il est possible. Ils ont assez de sens pour s'apercevoir

les , que je n'ai pas besoin d'autre témoignage pour prouver que c'en est une.

Tome I. première Partie.

B

qu'elle s'acquiert souvent à bon marché par le caprice & par les modes, au préjudice du jugement solide & de la véritable politesse, & qu'on se porte communément à approuver dans autrui les folies qu'on est disposé à commettre. En effet, semblables aux ambitieux qui n'ont point de biens, nous contrefaisons une certaine gaîté que nous ne saurions avoir réellement, & nous nous flattons que notre fausse monnoie passera pour le bon or que nous voulons imiter. Je suis fâché qu'il me soit facile d'apporter un nombre infini d'exemples pour prouver toutes ces vérités.

Rien n'est si commun que d'affecter d'avoir du goût, & rien n'est si rare que d'en avoir réellement. Le malheur de n'en avoir pas est une disgrâce contagieuse. Elle nous est communiquée dès l'enfance par des mauvais principes d'éducation ; dans la jeunesse, par la fréquentation de toutes sortes de compagnies, ou par l'ignorance de ceux qui sont chargés de nous instruire ; & dans l'âge viril, par notre propre aveugle

ment, qui nous confirme sans cesse dans tous nos préjugés. Mais, plus le mal est commun, plus les racines qu'il a jetées sont profondes, & plus il est nécessaire de le combattre avec vigueur. Le bon goût a tant d'influence sur le mérite de l'esprit & même sur la morale, qu'on ne sauroit faire trop d'efforts pour le rendre aussi commun qu'il devoit l'être. Les Colléges & les Ecoles qui s'établissent aujourd'hui si heureusement dans ce grand Empire, les instructions, les entretiens, tout devoit être rapporté à ce but; & si j'en étois cru, l'on refuseroit la qualité de *Musulman* à ceux qui négligent de se faire, de bonne heure, un fond de goût, qu'ils puissent cultiver à loisir dans la suite de leur vie. On trouvera quantité de gens qui se distinguent par un talent particulier, qui n'ont pas la moindre connoissance de tout le reste, faute de cette qualité universelle, qu'on appelle goût. Elle sert de lustre à toutes les Sciences, & de vernis à toutes les vertus. Elle est l'amie de la société, le guide du savoir, le raffinement

du plaisir, & le socau du mérite. Par elle, nous élargissons le cercle du bonheur, & nous en augmentons le sentiment. Elle nous aide à découvrir la vérité & la beauté, dans quelque endroit qu'elles se trouvent, & à démêler l'erreur & la difformité, malgré tous leurs déguisemens. Elle nous oblige de nous comporter avec décence & avec grace. Elle nous rend attentifs & sensibles aux bonnes qualités d'autrui. En un mot, elle est un composé de toutes les bienséances, & comme le centre de tout ce qu'il y a d'aimable.

La vérité & la beauté renferment toute excellence. Elles, & ce qui leur est opposé, sont les seuls objets qui fournissent de l'exercice à notre censure & à notre admiration. La preuve du bon goût est de les savoir discerner, & rien ne conduit si sûrement au degré le plus parfait de la perception & du jugement. On peut considérer la vérité comme le dessein de la peinture, & la beauté, comme le coloris & les ornemens. L'erreur & la difformité sont les contrastes

du groupe. Pour être capable de découvrir celles-ci, on doit l'être aussi d'admirer les premières. Si l'esprit s'emploie continuellement à contempler les unes, ou à condamner les autres, il n'aura qu'une imparfaite connoissance du tableau, qui rendra sa décision injuste. De l'une ou de l'autre part, le préjugé est également contraire au bon goût; &, cependant, par l'étrange fragilité de la nature humaine, il peut tout-à-la-fois se trouver double dans la même personne.

Pour éviter ce désordre, il faut s'être accoutumé, avec beaucoup de soin, à connoître ce que c'est qu'une erreur & une beauté; &, lorsque nous sommes dans l'occasion de faire usage de cette connoissance, il faut être ardent dans notre examen, & froid (1) dans notre jugement.

(1) Je traduis le plus littéralement qu'il m'est possible; mais on conçoit sans doute aisément que l'Auteur veut dire ici, qu'il faut examiner

Prenons garde , sur-tout , lorsque nous condamnons , si le défaut n'est pas dans notre propre esprit ; & , lorsque nous eroyons devoir approuver , si nous concevons parfaitement l'objet de notre approbation. On censure souvent de véritables beautés , faute de les avoir bien conçues ; & l'on approuve des erreurs , parce qu'on leur prête soi-même le masque de la vérité.

Le bon goût n'est pas borné aux ouvrages d'esprit , ni à la peinture , ni à la sculpture. Il s'étend à la civilité des manières , & jusqu'au fond des mœurs. Il peut servir de règle de vie & de conduite , aussi bien dans la pratique que dans la spéculation , c'est-à-dire , qu'il est capable , dans tous les cas , de régler nos actions & nos jugemens. C'est faute de goût que nous prenons souvent la légèreté pour vivacité , la pesan-

avec une vive attention , & porter son jugement de sang froid , c'est à-dire , sans partialité & sans emportement.

teur pour prudence , l'emportement pour valeur , l'affectation pour politesse , & la vanité pour véritable mérite.

Il est difficile de déterminer si nos ames sont essentiellement différentes ; ou , si étant égales , l'inégalité présente de leurs perfections vient de la différence des organes du corps ; ou si c'est la force de l'éducation , l'habitude , les compagnies qu'on fréquente , qui donnent cette supériorité qu'on remarque dans certains génies sur les autres. A quelques causes qu'on juge à propos de l'attribuer , il est clair qu'il y a des hommes si distingués par leurs perfections , qu'ils paroissent élevés à une prodigieuse distance au-dessus de leurs pareils. Mais , ces ames supérieures n'en ont pas moins besoin d'un travail infini pour se former un mérite juste & régulier. Il y a tant de difficultés à surmonter , tant de mortifications à souffrir , tant de chemin à faire dans le labyrinthe des connoissances qu'il faut acquérir , que , si l'ambition , la vanité , & d'autres passions , ne servoient pas de support & d'aiguillon ,

il ne s'en trouveroit pas un , entre mille ; qui eût assez de courage pour entreprendre une carrière si pénible. Dès l'entrée , l'on feroit effrayé du seul aspect. Avec ces motifs mêmes , qui sont pris hors de nous , il s'en trouve bien peu qui arrivent au but qu'ils se sont proposé. Personne ne peut dire qu'il ait fini le voyage. L'objet du savoir est infini ; & , lorsque la fin de la vie arrive , on ouvre les yeux avec étonnement sur l'espace immense qu'on a devant soi , & l'on ne peut jeter quelques regards sur celui qu'on a parcouru , sans mépriser souverainement cette petite portion de vie qu'on va laisser par derrière. Il paroît que la nature a fait autant pour nous , que nous puissions faire pour nous-mêmes , & que tout ce que nous avons à espérer par nos plus grands efforts , c'est de régler & de polir les présens que nous avons reçus d'elle. La savoir est-il autre chose qu'un recueil de toutes les lumières que la nature a inspirées ? Et qu'est-ce que la politesse , si ce n'est un raffinement sur les plaisirs qui nous

ont été dictés par la nature ? Jetons les yeux sur un homme grave & sérieux parmi le peuple le plus vil ; nous y verrons , en petit , l'économie & la morale , & toutes deux aussi parfaites qu'il convient à sa condition. Observons celui qui a l'humeur vive, enjouée , nous trouverons que ses plaisirs sont les mêmes que les nôtres , & qu'il a , comme nous , une élégance qui lui est propre. Si nous étendons plus loin cette pensée , nous trouverons dans cette condition , que je suppose la plus basse , notre poésie , notre peinture , notre sculpture , notre musique , aussi chéries que parmi nous ; avec la seule différence , que le goût de tous ces arts est là comme dans son origine , & qu'il peut être perfectionné. Qu'est-ce qui assemble tant de misérables au milieu d'une rue , pour entendre un air grossier , accompagné d'une mauvaise guitare ? C'est le charme de la poésie & de la musique , qui touche leurs cœurs , qui enchante leurs sens , & qui ravit leur attention. Pourquoi voyez-vous pendre ces images grotesques aux ma-

raillés de leurs maisons ? C'est que leur cœur est touché de tout ce qui imite la nature , & qu'ils aiment à voir ce qui les touche. A l'égard de la sculpture , ils ont leurs figures de cire & de terre ; & , faute de beauté réelle , ils les font peindre & dorer , pour leur en donner une qui les satisfasse. Telle est l'influence presque absolument mécanique , que les esquisses de beauté les plus grossières , & les sentimens les plus confus de plaisir , ont sur des âmes basses & sans culture ; confession éclatante de ce que l'épée humaine doit à la nature.

Je voudrois que les Seigneurs de ce glorieux Empire me permissent de leur recommander un peu cette pensée ; une étude & des occupations de cette nature leur deviendroient bientôt plus agréables que leurs passe-tems ordinaires , & conviendroient bien mieux à leurs caractères. Il est clair que la nature les y porte ; & leur condition même leur y feroit trouver plus de douceur & de goût , que le commun des hommes. Il n'y a que trop long-tems que le bon goût

& la vraie politesse sont exilés de notre heureux climat. Nous avons fait violence à la nature , pour suivre les caprices & les bisarreries de l'usage. Quelle nation est plus favorisée que nous de ce qui peut conduire aux avantages qui nous manquent ? Mais , d'autres peuples jouissent à nos yeux de tous les biens que nous avons négligés. Confessons que nous leur sommes inférieurs de ce côté-là. Ils nous surpassent par la culture & le goût des sciences & des arts, plus que les hommes qui ont précédé le déluge , ne surpassoient les hommes d'aujourd'hui par la taille & les forces. Cependant nous vivons dans la même année du monde : & , s'ils possèdent quelque chose que nous n'ayons pas , il dépend de nous de l'acquérir. Pourquoi rougirions - nous de le demander , si nous reconnoissons que c'est un bien , & si nous ne pouvons nous le procurer qu'avec le secours d'autrui ? Sans arts & sans sciences , on n'a proprement qu'une demi tête ; & l'on ne doit pas se

croire aussi sage que l'ancien Janus, qui en avoit deux.



Règles de conduite d'un usage général, publiées à Londres en 1734.

1°. Sois toujours disposé à céder plutôt le haut du pavé qu'à le disputer, de peur de t'attirer une querelle de conséquence, pour un sujet de rien.

2°. Si tu rencontres dans la rue un ami à qui tu aies besoin de parler, retire-toi à quartier, pour ne pas interrompre le passage. (1)

3°. Ne marches point avec la canne sous le bras, au risque de blesser les yeux ou le visage de ceux qui te suivent, pratique aussi

(1) Il faut savoir que les rues de Londres étant d'une saleté incroyable, il y a au long des maisons un chemin étroit pour les personnes à pieds

ordinaire qu'imprudente , pour ne rien dire de pis.

4°. Ne garde point , en marchant , la lenteur grave d'un Espagnol dans une Ville de commerce comme celle-ci ; car , si tu es oisif ou paresseux , songe que ceux qui vont devant & derrière toi , ne le sont pas.

5°. Ne regarde point fixement au visage ceux proche desquels tu passes ; cela te fait prendre pour un archer , ou pour un fou effronté. Si tu le fais par méprise , croyant reconnoître ton ami , fais ton excuse aussi tôt,

6°. Quand tu passes quelque part dans la foule , ne te fais pas passage avec les mains mais seulement avec les coudes. Pousser quelqu'un avec les mains , est une marque de mépris. N'avertis pas non plus tout haut ton compagnon de prendre garde à sa bourse , c'est une insulte que tu fais à tes voisins.

7°. Ne fixe pas tes regards sur une personne qui entre dans un lieu public , de

peur de gêner sa modestie, & de troubler sa contenance.

8°. Dans les lieux publics où l'on mange, où l'on s'assemble, ne marque point trop de curiosité à l'égard des étrangers. Ils souhaitent peut-être de n'être point observés & de demeurer inconnus.

9°. N'affecte point de marquer peu d'attention pour les personnes qui sont dans le même lieu que toi, soit en sifflant, ou en fredonnant des airs, ou en prenant des postures indécentes; si elles sont au-dessus de toi, tu manques à la considération que tu leur dois; si elles sont au-dessous, tu te déshonores toi-même; mais; soit inférieures, soit égales, tu blesses la dignité de la nature humaine, qui est toujours respectable.

10°. N'affecte jamais les excès de la civilité Françoisse avec ceux qui sont simplement Anglois; mais considère que le savoir vivre consiste à ne gêner personne.

11°. Dans les Cafés, ne prends jamais la méthode injuste & choquante de tenir

dans tes mains plus d'un papier de nouvelles à-la-fois. C'est une usurpation arrogante du droit commun de toute la compagnie.

12°. Quand tu vas à l'Eglise , place-toi au fond du banc , & ne demeure jamais à l'entrée pour être un sujet de peine à ceux qui viennent après toi , & qui ont le même droit de vouloir être à leur aise.

Si tu ris de ces règles , ajoute l'Auteur ; c'est parce qu'elles te paroissent ou triviales, ou inutiles ; triviales , il est faux qu'elles le soient , car on voit une infinité de personnes qui y manquent à tout moment ; inutiles , je m'en rapporte à ceux qui comptent pour quelque chose la raison , la charité & la bienfaisance.



Tablettes d'une Mylady.

JEUDI au soir j'ai été à l'assemblée de Mademoiselle F... Tous ceux qui la compo-

soient étoient étrangement stupides. M. Georges n'y a point paru. Perdu huit guinées, revenue à la maison de fort mauvaise humeur, & fort indisposée. Remarque que M. est amoureux de la petite S... Quelle est ridicule ! cependant son bonnet lui alloit bien. M. Guillaume S... est aussi amoureux de Mademoiselle G. Bon Dieu ! est-ce qu'elle n'a pas eu un nombre suffisant d'imbécilles & d'espèces pour amans ? Pour lui, il porte la tête haute ; mais on dit que c'est parce qu'elle est légère : elle n'est chargée de rien qui la consolide ; je ne m'étonne plus de ce que M. Roch Ganache est si sensé, son menton touche toujours à la troisième boutonnière.

Dimanche à l'Eglise, beaucoup de mal de tête. Mademoiselle S... a soin de se tenir sur un coussin fort épais ; aussi paroît-elle bien plus grande qu'elle ne l'est en effet. Mylady A... est arrivée tard. Memorandum : bonne façon de fixer l'attention du public : je ne viendrai Dimanche prochain qu'à la moitié de l'Office. Est-ce qu'on n'a pas

des choses plus agréables à dire ? Etrange histoire que celle de David & de Bethsabée.

Mademoiselle M. est la personne la plus jolie qu'il y ait ; mais , ses manchettes ne sont pas assez hautes Notre Prédicateur est un homme bien habile ; il reproche à chacun ses fautes , comme s'il avoit le secret des familles. Memorandum : aller chez le Duc de M... pour qu'on travaille à le faire Evêque , afin qu'il ne prêche plus.

Lundi chez Mylady B... M. Georges y étoit ; jamais je n'ai été si pénétrée. Que Mylady B... étoit laide ! perdu trente guinées. Je ne regardois pas à mes cartes , parce que Mylady F. étoit-là qui lorgnoit M. Georges ; elle est assez jolie , mais affectée ; on ne voit que sa physionomie à tous les théâtres ; demander si son mari est aussi pacifique qu'on le dit. . M. H. . y est venu. Quelle impudence ! il a toujours l'air d'avoir fait un mauvais coup. Mademoiselle W... est en couche : elle dit beaucoup de bien des François : elle veut donner l'enfant au

jeune Chevalier. Memorandum : envoyer chez Mademoiselle B... pour qu'elle ne dise pas à tout le monde qu'il est en Italie depuis un an.

Mardi , été à la foire , vu dans une boutique , parmi de vieilles vaisselles , le service de thé de Madame P.. Memorandum : l'acheter , & inviter Madame P... à venir prendre du café chez moi. L'Arménien a de belles étoffes de soie ; restée chez lui deux heures ; il auroit bien voulu me vendre une robe ; mais le Marchand d'à côté vend à meilleur marché. Vu une bague ; qui est-ce qui pourra me la présenter ? Je ne vois que W... Il est riche & nigaud. Memorandum : aller prendre du thé chez Mademoiselle R... Il y est toujours. Le petit Marchand vend des aiguilles qui rompent aisément , & ne fatiguent point , en acheter. Vu , entr'autres figures de la Chine , deux guénons , dont l'une ressemble comme deux gouttes d'eau à Madame... Revenue dîner chez moi : surprise agréablement de voir M. H... qui est venu me tenir compagnie , & qui m'a

dit que j'étois jolie comme un ange. L'agréable homme ! peut-on comparer M. Georges à lui ! M. P... est venu ; le sot homme ! il n'a jamais rien à dire. Memorandum : avoir toujours une gazette à lui donner à lire. Mademoiselle M. a sauté par-dessus une muraille, pour s'enfuir avec un Officier, & s'aller marier avec lui. Bon Dieu, ce que c'est que les femmes ! passe encore si on sautoit par-dessus une muraille, pour se débarrasser de son mari : je sais bien qui s'y exposerait avec beaucoup de résignation. M. H... nous a menés à la comédie. Il n'y avoit point de places, parce que Garrik jouoit. Cet original mériterait d'être sifflé ; mais la Ville est pour lui. B... est excellent dans le rôle d'Othello : quelle chute de reins, quel dommage qu'on ne voie pas son visage ! M. H... nous a quittés pour aller voir Mylady. Il ne nous est pas revenu depuis : quel papillon, & cependant je ne peux l'oublier !

Jeudi au soir chez Mylady R... perdu beaucoup en jouant avec M. H... Il m'a dit

qu'il y avoit un moyen bien simple de le payer. Le frippon je le hais ; mais , il est si séduisant , si adroit ! Memorandum. Ce sont de ces amans qu'il faut garder à une certaine distance.. Revenue tard , pas dormi une heure , toujours occupée de ce M. H... Bon Dieu , je ne l'aime point ! pourquoi me tourmente-t-il tant ?

Mercredi travaillé un quart d'heure à mes manchettes de Dresde. Ma femme-de-chambre dit que je ferois tout aussi bien de les faire finir , que ce n'en seroit pas moins mon ouvrage ; effectivement , Mademoiselle D... qui vante tant les femmes , les a fait achever. D'ailleurs , M. H.... assure qu'une femme sentée ne travaille jamais ; ma toilette n'a jamais pu aller ; aussi Gilbert (1) est une bête. Mademoiselle C... va être Duchesse , pendant que je ne suis rien ; aussi ne falloit-il pas me presser de me marier ; les pères en savent toujours plus que leurs filles.

(1) Sa Femme-de-Chambre.

Jeudi matin j'ai été à une vente ; quels tableaux immodestes ! c'est précisément ce qu'on voit le mieux. Comment les Peintres s'amuseur-ils à de pareilles choses ? Beau tableau de Cupidon & de Psyché. Mylady M... l'a acheté. il n'y a qu'elle dans le monde qui eût osé faire une pareille emplette. M. H... se trouve par-tout ; mais je suis surprise... il a l'air amoureux... fou de cette begueule de M... Memorandum. Finir avec lui.

Jeudi au soir , été à l'assemblée. Il y avoit beaucoup de monde. M. G... y étoit ; il étoit stupéfait de ma réserve envers lui. M. H... y a dit des galanteries à Mademoiselle A... & c'est à quoi je ne m'accoutumerai jamais... La petite F... se donne de grands airs : comment peut-on la trouver jolie ? Le Ministre M... est entré saoul : on dit qu'il est toujours comme cela ; pourquoi quelqu'un ne lui dit-il pas que cela n'est pas bien ?

La Duchesse de R... y est venue : elle est , en vérité , plus jolie que sa fille. Je crois ,

en conscience , que la vertu embellit les femmes ; j'aurois envie de l'essayer. Cependant M. H... dit que la beauté n'est rien , si l'on n'en fait usage.

Vendredi, rendu visite à Mylady F.... femme charmante , qui a l'air de qualité , & la meilleure créature qui existe ; elle a beaucoup connu , autrefois , M. H... & elle n'en dit pas de bien ; on s'étonne de m'y avoir vu aller : cependant son mari l'a reconnue pour sa femme ; le mien prétend que , malgré cela , il ne voudroit pas que je prisse de ses principes. Il ne sait ce qu'il dit ; en tout cas , je voulois savoir ce qu'elle disoit de M. H...

Samedi , restée chez moi , où il y avoit beaucoup de monde. Memorandum. H. or eb. ra. Telmor'h or thing.

Ces paroles barbares embarrasseroient plus d'un Lecteur : elles veulent dire , en caractères renversés : Htobeat Hamlet to nigt. Il sera ce soir à Hamlet , Tragédie fort courue à Londres.



*Elégie de l'Homme, traduite du Grec
de S. Grégoire de Nazianze.*

De tous les animaux qui respirent & qui rampent sur la terre, elle n'en nourrit point de plus malheureux que l'homme. C'est ainsi qu'Ulysse s'exprime dans Homere, (Odys. l. 18.) & le morceau suivant peut être regardé comme un développement poétique de ces vers d'Homere. Je prie qu'on le lise avec le même intérêt, que si c'étoit une pièce traduite de l'Anglois. Grégoire de Nazianze étoit le Fénelon de son siècle; il a laissé des poésies morales, que son titre seul de Père de l'Eglise a reléguées dans les Bibliothèques.

*Qu'étois-je, que suis-je, que serai-je ?
Etre éternel, où placerez-vous ce grand
ouvrage de vos mains ? Mais, qu'ai-je dit !
Est-il quelque chose de grand sur la terre ?
Oui, si nous ne sommes que néant, & tels
que nous voient quelques Philosophes ; c'est
en vain que nous élevons une tête altière ;*

d'où vient notre orgueil, si nous n'avons rien à attendre après le cours malheureux de cette vie ?

Le veau , à peine échappé des flancs qui le portoient , bondit sur l'herbe , & presse en se jouant les mammelles de celle qui le nourrit. Dès l'âge de trois ans , il courbe la tête sous un joug pesant , & traîne , à pas mesurés , une pénible charrue. Un faon voit-il la lumière ? déjà il suit sa mère d'un pas égal , déjà il se dérobe à la poursuite des chiens carnaciers , du cheval agile , & se cache dans les retraites d'une épaisse forêt. Les ours , la race terrible des sangliers , les lions , les tigres , aussi rapides que le vent , les fiers léopards frémissent à l'aspect de l'acier ; leur crinière se hérille ; ils s'élancent sur les chasseurs armés. L'oiseau d'abord sans plumes , mais peu-après pourvu de ce secours , traverse loin de son nid les campagnes de l'air. L'abeille , au sortir de la caverne , où elle a reçu l'être , se construit une ruche , qu'elle enrichit du suc le plus exquis. Tout cela est l'ouvrage d'un seul printems. La
nourriture

nourriture s'offre d'elle-même aux animaux. La terre ouvre , avec plaisir , son sein libéral pour la leur fournir. Ils ne sillonnent ni les champs , ni les ondes. Ils n'ont ni échançons , ni maîtres d'hôtel. Les animaux trouvent leur nourriture dans les plaines. Ils travaillent peu , leurs soins finissent avec le jour. Le lion , si ce qu'on en dit est vrai , lorsqu'il a tué une bête , n'en mange qu'une petite partie , & dédaigne les restes de sa proie. Souvent on la vu passer tour-à-tour , un jour sans nourriture , un jour sans boisson , tant cet animal sait modérer son avidité. Il n'est point de genre de vie moins pénible que la leur. Les rochers & les branches d'arbres leur présentent toujours une retraite assurée. Toujours ils conservent leur santé , leur force , leur beauté. Si la maladie les accable , ils rendent , sans aucune plainte , le souffle qui les animoit. On ne les entend point se lamenter autour d'un triste cadavre. On ne voit point auprès d'eux des amis qui déchirent leurs cheveux. Que dis-je ? ils ont quitté la vie sans crainte , & , au-

Tome I. Ire partie.

C

cun d'eux n'appréhende du mal après la mort.

Considérez maintenant les malheureux enfans des hommes, & vous direz: rien n'est plus foible que les mortels. Une semence périssable m'a donné l'être, & ma mère ne m'a mis au monde, qu'au milieu des douleurs. Elle m'a nourri, & ses peines se sont accrues. Porté dans ses bras, je fus pour elle un fardeau qu'elle seule trouvoit léger. Peu après, j'ai rampé sur la terre, en gémissant, & je me suis traîné comme un quadrupède. Bientôt échappé des mains qui me servoient d'appui, je formai des pas chancelans. Des sons inarticulés annoncèrent ensuite un esprit naissant. Alors je versai des larmes aux leçons de mes maîtres. Après bien des combats que j'ai eus à soutenir, comme un Athlète, je suis enfin parvenu à l'âge de vingt ans, & la force est venue peu à peu. Ces maux passés, d'autres ont suivi, d'autres vous attendent encore, ô mon ame! Toute notre vie n'est qu'un océan perfide, dont les flots sont

toujours agités par les fougueux aquilons.

Pensées détachées du Docteur Swift.

Nous avons justement assez de Religion pour nous haïr les uns les autres , & nous n'en avons point assez pour nous aimer.

Lorsque nous désirons ou que nous sollicitons quelque chose, notre attention ne tombe que sur le bon côté. L'avons-nous obtenue, nous n'en considérons que les dé-savantages.

Tout excès de plaisir est balancé par un égal degré de peine ou de langueur. C'est un homme qui dépense cette année la moitié du revenu de l'année suivante.

La seconde moitié de la vie d'un homme sage est employée à se délivrer des folies, des préjugés, & des fausses opinions qu'il a contractées dans la première.

Quand il paroît dans le monde un véritable génie, le vrai signe pour le reconnoître, est que tous les sots se liguent contre lui.

Ceux qui possèdent tous les avantages de la vie, sont dans un état où quantité de choses peuvent les chagriner & les troubler; mais où il y en a très-peu qui puissent leur plaire.

Malgré toutes les prétentions des Poëtes; il est certain qu'ils ne donnent l'immortalité

qu'à eux-mêmes. C'est Homere & Virgile & non Achille ni Enée, qui nous inspirent du respect & de l'admiration. Il en est tout autrement des Historiens : Notre attention tombe entièrement sur les actions, les personnes & les événemens qui nous sont représentés, & nous pensons peu aux Auteurs.

—

Il n'y a point de sagesse à punir les lâches par l'ignominie : car, s'ils s'en étoient souciés, ils se seroient bien donné de garde d'être lâches. La mort est le châtiment qui leur convient, parce que c'est celui qu'ils redoutent le plus.

—

Certains gens, sous prétexte de détruire les préjugés, ruinent les fondemens de la vertu, de l'honnêteté & de la Religion.

Dans un grand nombre de Républiques bien policées, on a eu soin de limiter les biens qu'il est permis de posséder, & , de plusieurs raisons qu'on en apporte, il y en a une à laquelle on ne fait point assez de réflexion : c'est qu'en bornant ce qui concerne l'intérêt propre, toutes les forces & l'attention qu'on a de reste, peuvent être employées au bien public.

Il n'y a point de satire plus injurieuse contre nos Gens de Robe, que la prétention de nos Astrologues, qui veulent souvent juger du succès d'un Procès par l'influence des Astres.

C'est une situation bien misérable que

celle d'un homme qui vit continuellement en *suspens*. C'est la vie d'une araignée.

Vive quidem, pende tamen, improba dixit. Ovid. Métam.



Le système Stoïque, d'éteindre nos desirs pour nous délivrer de nos besoins, ressemble à la résolution d'un homme qui se couperoit les jambes, lorsqu'il a besoin de souliers.



La raison pour laquelle on voit si peu de mariages heureux, c'est que les jeunes filles emploient tout leur tems à faire des filets, & qu'elles ne pensent point à faire de cages.



Si l'on y prenoit garde, en passant dans les rues, je suis persuadé qu'on apperce-

voit les visages les plus gais dans les carrosses de deuil.

Il n'y a que les misérables qui reconnoissent le pouvoir de la Fortune , car les personnes heureuses attribuent toujours leurs succès à leur prudence & à leur mérite.

La mauvaise compagnie ressemble à un chien , qui salit davantage ceux qu'il aime le plus.

La censure est le tribut qu'un homme paie au public , pour être élevé par quelque endroit au-dessus des autres.

On accuse la plupart des hommes de ne pas connoître assez leur foiblesse ; mais , il

n'y en a pas moins, qui ne connoissent point assez leurs forces. Il en est des hommes comme d'une portion de terre, où il y a quelquefois une veine d'or qui n'est pas connue de celui à qui elle appartient.

Jamais un homme sage n'a souhaité d'être plus jeune.

Il y a un point de vue pour les yeux de l'esprit, comme pour ceux du corps.

La prière est le tribut le plus abondant qui soit offert au Ciel, & la partie la plus sincère de notre dévotion.

Il n'y a personne qui ne souhaite de vi-

vre long-tems , & personne ne souhaite
d'être vieux.

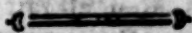
—
L'amour de la flatterie , dans la plupart
des hommes , vient de la foible opinion
qu'ils ont d'eux-mêmes ; dans les femmes ,
c'est tout le contraire.

—
On dit , communément , que les Rois ont
les mains longues : il seroit à souhaiter que
leurs oreilles ne le fussent pas moins.

—
Les Vicillards & les Comètes ont toujours
été respectés par les mêmes raisons ; leur
longue barbe , & la qualité de présager l'a-
venir.

—
La plupart des Jeux , soit ceux des Hom-

mes , ou des Enfans , ou des autres Animaux , sont une imitation du Combat.



Si un homme m'avertit de me tenir à la distance où je dois être de lui , ma consolation est qu'il se met à la même distance de moi.



Commun comme le mensonge est aujourd'hui , j'ai été fort souvent surpris de n'en avoir jamais entendu trois bons dans un si grand nombre de Compagnies où je me suis trouvé ; même de ceux qui sont les plus renommés dans ce genre.



Un homme délicat , est un homme qui a toujours de sales idées.



Lorsqu'un homme est fait *Pair spirituel*,
il perd son surnom. Lorsqu'il est créé *Pair*
temporel, il perd son nom de Chrétien.

Morale de bon usage, par feu M.
l'Abbé Prévôt. (1)

Le plaisir est un sentiment pour lequel nous
avons tant d'ardeur, qu'il ne faut que la
mode pour faire prendre ce nom à la pre-
mière chose qui se présente ; le desir de l'i-
mitation nous la fera aussi-tôt poursuivre,
jusqu'à ce que la force de l'habitude nous
la fasse trouver agréable.

Le premier hiver que Farinelli parut sur
le Théâtre de Londres, il n'y eut point une

(1) Ce Morceau est tiré de son Journal, intitulé
le Pour & Contre, qui a fini en 1744.

femme de Marchand , depuis *Charing Cross* , jusqu'à *Ludgate Hill* , qui ne courût à l'Opéra , pour admirer la Musique dont leur goût étoit peu touché , pour prêter l'oreille à des paroles qu'elles n'entendoient pas. Mais l'envie de paroître amulé de ce qui faisoit le divertissement de la Cour , avoit pris tant d'ascendant sur tout le monde , que , sans aucun goût réel pour l'Opéra , on n'auroit point été à son aise , si l'on n'y avoit été passer du moins une soirée chaque semaine. Enfin , grâces au même pouvoir de la Mode , qui avoit introduit ce ridicule passe-tems , il n'est plus besoin d'aller se mortifier à l'Opéra pour se faire la réputation d'aimer le plaisir , ou pour se persuader à soi-même qu'on en prend à ce qui en paroît causer aux autres. Ce goût étranger a perdu toute sa vigueur. Une Dame peut confesser , à présent , qu'elle préfère une bonne Comédie Angloise , à l'Opéra Italien , sans craindre de passer pour ridicule aux yeux de ses voisins.

Comme nous sommes faits de manière

que ce qui prend tant d'empire sur nous par la force de l'imagination & du caprice, nous entraîne beaucoup plus loin que les goûts du vrai plaisir pour lequel nous sommes faits par la nature, il semble que les personnes de distinction & les jolies femmes, de qui les modes & les goûts arbitraires tirent ordinairement leur naissance & toute leur force, devroient être un peu plus attentives à n'en pas introduire qui soient contraires à la vertu. S'il est une fois permis aux hommes, pour satisfaire leur avarice ou leur ambition, & aux femmes, pour flatter leur vanité & leur mollesse, de recevoir ou de créer des modes pernicieuses à la morale & au bon sens, le poison se répandra si généralement, & produira des effets si étendus, qu'il ne faut espérer aucun remède à cette gangrene de la Société.

Mais, pour faire connoître ouvertement ce qu'on doit craindre des nouveaux goûts de plaisir, & quelle influence ils ont sur la conduite & sur les mœurs, il suffit de rapporter l'exemple suivant.

Miss B... avoit quinze ans , lorsque sa Mère l'avoit amenée à Londres , dans l'espérance qu'une éducation un peu distinguée, jointe aux charmes qu'elle avoit reçus de la nature, suppléeroient pour son établissement, au défaut des biens de la fortune. La retraite où elle avoit vécu pendant deux ans, qui furent employés à lui faire acquérir toutes les perfections de son sexe, avoit empêché qu'elle n'eût été connue dans le monde, jusqu'au troisième hiver, qu'elle commença à se montrer en public, & qu'elle devint tout-à-la-fois l'idole des hommes & l'objet de l'envie des femmes. La vivacité naturelle de son imagination, accompagnée d'une simplicité charmante, la rendoit aussi aimable à ceux qui jouissoient de son entretien, que l'éclat de son visage & la beauté de sa taille la faisoient trouver admirable à ceux qui ne faisoient que la voir.

Avec quel plaisir sa Mère ne lui voyoit-elle pas surpasser ainsi les plus tendres souhaits? Elle se flattoit déjà qu'il n'y auroit

qu'à choisir pour elle entre tous les partis de la Ville. Un bien médiocre n'étoit pas une proposition qui pût être écoutée ; & la plus grande fortune , sans titre , n'auroit pas été digne non plus d'être acceptée.

Il n'y avoit plus d'assemblée publique où Miss B... ne parût. Parloit-on d'un Bal ? Elle y étoit invitée la première. D'un Concert ? D'un Opéra ? On étoit sûr de l'y trouver. Elle étoit aussi assidue à la promenade du Parc qu'à l'Eglise. Dans quelque lieu qu'elle se montrât , elle s'attiroit les regards de toute l'assemblée. Entre les jeunes gens , c'étoit une règle de lui faire des politesses pour s'acquérir une réputation de galanterie , comme c'étoit une nécessité de s'attacher à elle , & de suivre des impressions dont on ne pouvoit se défendre.

L'un des plus empressés , fut le jeune Lord. M... Comme il avoit peu de biens , il ne se flatta point que sa qualité fût une raison de s'attendre à des préférences ; mais , se trouvant néanmoins enflammé d'une violente passion , il résolut de se satisfaire à

toutes sortes de prix. Une figure brillante, de l'agrément dans l'esprit & dans les manières, une réputation déjà faite par cent aventures, qui l'avoient mis en honneur parmi les femmes; enfin, tout le mérite qui fait exceller dans la galanterie, lui attira bientôt des distinctions, qui désespérèrent ses rivaux. Flatté de ce qui pouvoit les écarter, il ne déguisoit ses progrès qu'à sa mère; & il crut sa victoire certaine, lorsqu'il la vit aussi empressée que lui à favoriser ce déguisement. Je passe sur mille circonstances où l'adresse eut autant de part que l'amour. On étoit à Londres dans la fureur des assemblées de *Vaux Hall*, qui ont succédé à l'Opéra Italien, & qui venoient de la même source. Un grand Jardin, orné de bois, & de tout ce qui étoit propre à favoriser les plaisirs, servoit de rendez-vous pendant la nuit, à la Cour & à la Ville. Les danses & les festins y étoient multipliés à chaque pas, à la lumière d'une prodigieuse quantité de flambeaux, & au bruit de toutes sortes d'instrumens. C'étoit manquer de

goût & comme renoncer au monde , que de n'avoir pas été , du moins une fois , au *Ridotto* de Vaux Hall. Miss B... étoit plus faite qu'une autre pour y paroître avec éclat , & sa mère ne pensoit point à la priver de cette satisfaction. Cependant , comme il y avoit des bienséances à garder dans un lieu qui devenoit plus célèbre de jour en jour , par bien des aventures , on écarta de cette partie tous les gens d'un âge suspect. Elle se fit avec des Barbons. Qui n'auroit pas cru que c'étoit se mettre au-dessus de toutes les craintes , & parer à tous les soupçons ?

En effet , on ne s'apperçut de rien qui fût capable de choquer des yeux délicats. Mais , le jeune Lord ne put ignorer qu'on devoit être à Vaux Hall. Il y avoit un bois , & , dans ce bois , des allées plus sombres que d'autres , des promenades couvertes , qui ne pouvoient être si bien éclairées. Il s'y rendit , pour avoir le seul plaisir de voir de loin Miss B... , car il ne vouloit point s'approcher , malgré elle & sa mère.

Cependant , il trouva le moyen de lui

faire dire qu'il n'étoit qu'à deux pas d'elle ; & qu'il ne pouvoit être si près sans lui parler un instant. Il se fit voir en même-tems au bout d'une allée , & ce , avec tant de sagesse & de discrétion , qu'elle fut la seule de la compagnie qui l'apperçut. Comment refuser de lui dire deux mots ? mais deux mots seulement , car on ne pouvoit s'en permettre davantage. Un prétexte naît tout-d'un-coup , & les allées sombres en fournilloient pour mille besoins. Il est certain que Miss. B... ne fut absente qu'un moment. Cependant, avant la fin de la saison , la mère s'est trouvée forcée de retourner avec elle en Province. On a compté neuf ou dix mois depuis la nuit du Ridotto , jusqu'à leur retour à Londres. Dans quel lieu du monde la médifance n'est-elle pas accoutumée à tout empoisonner ? On a chagriné Miss B... par tant de mauvais discours & de bruits injurieux à sa réputation , que , pour les faire finir , elle a pris le parti d'épouser un vieux Marchand , qui s'est trouvé heureusement disposé à compter pour rien la médifance.

Ceux qui savent la vérité de l'aventure , ont trouvé Miss B... fort heureuse qu'il y ait des gens de ce caractère-là dans le monde , & qu'elle l'auroit été beaucoup plus encore , de ne pas donner dans le goût du Ridotto.

Réflexions Historiques sur les Spectacles , par feu M. l'Abbé Prévôt. (1)

IL faut , suivant la Réflexion de l'Abbé d'Aubignac , que les Spectacles soient de quelque importance au Gouvernement des Etats , puisque la philosophie des Grecs & la majesté des Romains se sont également appliquées à les rendre éclairans & vénérables. Ils les rendirent vénérables en les consacrant toujours à quelqu'un de leurs Dieux , & en les mettant sous la direction de leurs

(1) Ce morceau est tiré de la même source que le précédent.



premiers Magistrats. Ils n'épargnèrent rien pour leur donner de l'éclat, en tirant le fond de la dépense du Trésor public, & de la bourse des Magistrats qui s'efforçoient de se distinguer par leur magnificence, & de signaler ainsi leur administration. Souvent même les Grands donnoient gratuitement des Spectacles au Peuple, pour se concilier son affection.

Les Grecs portèrent cet usage dans toutes les parties de l'Asie, & les Romains le répandirent dans l'Afrique & dans l'Europe. Le Théâtre de Sardis dans l'Asie mineure, celui de Carthage en Afrique, ceux de Douay, de Nismes & d'Autun dans les Gaules, celui de Dorsetshire en Angleterre, en sont des témoignages encore subsistans, quoiqu'il n'en reste que les ruines. Lorsque le grand Constantin transporta le siège de l'Empire à Bizance, il y fit passer aussi les jeux du Cirque & du Théâtre.

Cependant, comme si l'homme imprimoit le caractère de sa mortalité à tous les Ouvrages qui sortent de sa main, la plupart

de ces superbes Monumens , ces Cirques , ces Théâtres , ces Amphithéâtres , qui sembloient bâtis pour subsister sans fin , ont trouvé leur ruine en vieillissant , & tout ce qui en reste est la connoissance de leur figure dans quelques vieux Bâtimens. Mais , il ne faut pas tout attribuer non plus au pouvoir du tems , & à la fragilité des choses humaines. La raison a contribué à la ruine d'une partie des Spectacles anciens. Les Combats à *outrance* d'Homme à Homme , & des Hommes contre les Bêtes farouches , ne sont point venus jusqu'à nous , parce qu'ils étoient contraires à l'humanité , que l'Evangile a conservée comme le fondement de la charité Chrétienne. Cette même considération fit cesser les Naumachies , où l'on voyoit des Batailles navales de quinze à vingt mille Hommes. D'ailleurs , la dépense en étoit si grande , que l'Empire Romain en étoit seul capable ; car , ce qui nous reste dans les petits combats qui se font sur l'eau en plusieurs endroits du Royaume , en est une image bien indigne. Les courses de

chariots & les autres jeux du cirque ont été abandonnés , comme inutiles. Les courses de Bagues & les Combats à la Barrière , qui leur avoient succédé , se sont perdus insensiblement par la même raison ; la Lance n'est plus en usage à la Guerre, non plus que les chariots. Il se fait encore des combats d'Hommes & de Bêtes, des courses , &c. en Espagne & en Angleterre ; mais , ces exercices ne méritent aujourd'hui que le nom de Bouffonneries , & ne peuvent être comparés sérieusement à ceux de l'antiquité.

Le Javelot n'étant plus d'aucun usage , on a renoncé à s'en faire un amusement dans les Spectacles , depuis qu'il ne sert plus d'arme à la Guerre. Le Disque , ou le Pater , est un Jeu sans art & sans honneur , qui est abandonné aux enfans & aux valets. L'Escrime des poings, ou le combat au Ceste, nous a paru peu convenable à une Nation polie , & seroit effectivement une mauvaise galanterie pour la Cour de France.

Le Jeu de Paume , ou la *Sphæromachie* ,

n'a rien conservé de son ancienne méthode ni de son ancienne gloire. A l'égard des Athletes & des Lutteurs, ils se sont retranchés dans quelques Provinces, parce que la bienséance étoit blessée de voir, non seulement des Hommes, mais aussi des Femmes toutes nues, faire un Spectacle de leur force & de leur beauté. Et, dans les lieux où la Lutte s'est conservée, on ne reçoit plus les Femmes. Ce n'est plus qu'un exercice grossier, pour lequel il n'est plus question de mener une vie particulière, & où les Palmes, les Couronnes, les suffrages publics ne sont plus capables de piquer l'ambition.

Il est est de même de ces fameux combats d'Amphithéâtre, où l'on amenoit des extrémités de la Terre toutes sortes de Bêtes féroces, pour les faire égorger les unes par les autres. Ce qui reste de cet usage en France, en Angleterre, en Italie, &c. est indigne de l'attention des honnêtes gens.

Les Feux de joie ont eu une meilleure destinée. S'ils n'ont pas gardé l'ordre ni l'artifice qu'ils avoient parmi les anciens, ils ont

ont peut-être acquis plus de magnificence dans l'Italie moderne ; & Paris vient d'en donner quelques exemples qui surpassent l'idée qu'on peut prendre de ces sortes de Fêtes, dans Plutarque & dans Athénée. Les Ballets se sont aussi conservés avec assez d'éclat, quoique notre manière de danser n'ait presque rien de commun avec celle des Grecs & des Romains. Ceux qu'on a vus à l'Opera depuis plus d'un siècle, sont fort supérieurs sans doute à tout ce qu'on en trouve dans les Mémoires de l'Antiquité.

Pour le Théâtre, il a été long tems aussi malheureux que le Cirque. L'Art de composer les Poèmes Dramatiques & de les représenter, semble avoir eu, pendant une longue suite de siècles, le même sort que ces superbes édifices, où les anciens les ont tant de fois admirés. Quand on l'a relevé dans le dernier siècle, les Pièces étoient sans art, les vers sans politesse, les Acteurs sans intelligence, les représentations grossières, les ornemens ridicules. L'ignorance & le mauvais goût alloient jusqu'à n'avoir qu'une

Tome I. Ire Partie.

D

Toile peinte pour couvrir les personnages qui devoient disparoître, & l'on tenoit pour absens ceux qui ne se mettoient point en état de parler. Enfin, la scène Dramatique a repris une nouvelle face, &, si nous ne pouvons point encore nous glorifier d'avoir égalé la magnificence des anciens dans les représentations, nous ne devons point craindre de nous attribuer une véritable supériorité sur eux, par l'excellence d'un grand nombre de nos Ouvrages de Théâtre.

J'ai voulu faire entendre, en nommant Monsieur l'Abbé d'Aubignac, que je n'étois pas aussi persuadé que lui de l'importance dont les Spectacles sont pour le gouvernement des Etats, & voici quelques-unes de mes raisons. Plutarque & d'autres anciens s'accordent à penser qu'une des principales causes de la corruption & de la décadence des Athéniens, fut leur passion excessive pour les représentations du Théâtre. On trouve dans la Préface de Monsieur de Turreil, par quels degrés ils tombèrent de leur ancienne gloire. Ce n'étoit plus, dit ce

Ecrivain, ce même Peuple, qui, étant menacé d'une Invasion de Barbares, mit ses propres Maisons en pièces, pour employer les débris à construire des Vaisseaux, & dont les femmes lapidèrent celui qui leur proposa d'apaiser le Grand Monarque par un tribut ou un hommage. Insensiblement les Athéniens avoient conçu une aversion insurmontable pour le travail & le danger. La fatigue leur parut indigne d'un Peuple libre, & lorsqu'ils se virent délivrés de leurs ennemis, ils ne pensèrent qu'à prodiguer pour leur amusement ces mêmes richesses, qu'ils auroient bien mieux fait de tenir en réserve pour de nouvelles occasions de se défendre. Ce n'étoit plus que jeux & Spectacles, qu'on préféroit ouvertement aux exercices militaires. Les applaudissemens publics ne furent plus donnés aux Généraux, mais aux seuls Comédiens. Un Spartiate, observant à Athènes la prodigieuse dépense qu'on y faisoit pour les Jeux, & l'air de gravité avec lequel le Magistrat même entroit dans ce soin, s'écria qu'il restoit bien peu de sagesse dans

une Ville où l'on faisoit une sérieuse occupation de ces bagatelles.

Après tout, dit Plutarque, si nous considérons les meilleurs mêmes de ces Spectacles, qui étoient les Tragédies, de quel avantage étoient-ils pour la Nation ? *Thémistocle* entoura la Ville d'excellens murs. *Pericles* l'embellit avec beaucoup de magnificence & de goût. *Miltiade* assura la liberté des Athéniens par son courage. *Conon*, par la modération de sa conduite, leur acquit le gouvernement de toute la Grèce. Si les sages Poésies d'Euripide, le sublime langage de Sophocle, & l'esprit d'Eschyle, leur ont procuré les mêmes avantages, je consens, ajoute Plutarque, que les Pièces Dramatiques soient comptées au nombre des Trophées de la République.

Cependant, s'il le faut dire sans prévention, ce n'est point précisément par leur nature, mais par les circonstances dont les Spectacles furent accompagnés chez les Romains & les Athéniens qu'ils devinrent pernicioeux à ces deux célèbres Nations. L'indulgence

avec laquelle on supportoit le désordre des mœurs dans les Acteurs & les Actrices qui s'étoient une fois acquis la faveur du Public, fut sans contredit ce qui accrédita le vice dans Rome & dans Athènes. Nommer le vice en général, c'est désigner assez particulièrement la luxure, qui a toujours été la peste des plus puissans Etats.

Savior armis

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Si l'on regarde ce reproche de Juvénal comme une déclamation outrée, on trouvera le même langage dans les plus graves Historiens. *Asiatica luxuria*, dit Tacite, *omni pejor hoste irrepfit.*

Machiavel attribue la ruine des Romains à leur passion pour les plaisirs des sens, & ne balance point à regarder les Spectacles comme la principale source de cette corruption. C'est uniquement la seconde partie de cette assertion qui demande d'être prouvée, car la première ne souffre aucun doute.

Lorsque Cyrus le Grand demandoit à

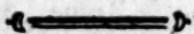
D iij

son Conseil quelle étoit la meilleure Méthode pour contenir une Nation vaincue sous le joug , un de ses Conseillers lui répondit qu'il n'étoit question que d'y maintenir un bon corps de Troupes. Non , interrompit un autre ; qu'on en éloigne au contraire tous les exercices de la Guerre , & qu'on y envoie des troupes de Danseurs & de Chanteurs. Qu'on fasse élever leur jeunesse au milieu des spectacles & des plaisirs. Vous n'aurez pas besoin de soldats pour les forcer au repos & à la soumission. La mollesse sera un frein plus fort que les armes.

Tacite rapporte que la Méthode de *Trebellius Maximus* & d'*Agricola* pour établir les Romains en Angleterre , fut d'engager les Bretons à imiter la magnificence Romaine dans leurs Galeries , leurs Bains , leurs Banquets , & dans toutes les sortes d'amusemens & de plaisirs , auxquels ils donnoient faussement le nom de politesse & d'humanité. Un Anglois qui a fait des dissertations fort estimées sur cet Historien ,

remarque que cet usage communiqué depuis si long-tems à la Patrie, a bien répondu aux intentions de ceux qui l'ont introduit : « De degrés en degrés, dit-il, nous sommes parvenus à l'emporter sur la corruption de Rome, & nous pouvons dire, avec Juvenal, *Nil erit ulterius*, &c. la postérité ne peut rien ajouter à notre dissolution, & ce qu'elle peut faire de pis est de nous imiter. Nous avons un Juvenal, ajoute-t-il, qui a dépeint nos vices avec beaucoup de force ; & , ce qui prouve que nous sommes en effet au comble, c'est que ces descriptions mêmes sont si éloignées de nous couvrir de honte, qu'elles ne servent qu'à nous faire rire. Je laisse à juger néanmoins, poursuit-il, si ce sont des portraits fort risibles. 1°. Que celui d'une Matrone qui tire de son doigt un joyau précieux, peut-être qu'elle a reçu pour gage de l'amour & de la foi de son mari, & qui le présente à un Chanteur eunuque dans le transport de son ravissement ; 2°. celui d'une Mère

» de famille , qui met un Billet de Ban-
» que dans une Boîte d'or , & qui , sans se
» souvenir qu'elle a un Mari & des enfans
» à qui elle doit compte de son bien , &c.



*Avis aux Grands Parleurs , extraits
d'un Traité de Plutarque , sur le
même sujet.*

L'ART de parler est la première connoissance que l'on donne aux enfans : avant que de leur apprendre à parler , il faudroit , à mon avis , leur apprendre à se taire. Ce seroit sans contredit , une excellente éducation. Un jour que le célèbre Antigonus étoit seul dans sa tente avec son fils ; celui-ci lui demanda s'il ne songeroit point à prescrire une nouvelle route à son armée , & à changer de camp : Eh ! quoi mon fils , lui répondit Antigonus , crains-tu de ne pas entendre le son de la Trompette ? Le prudent Antigonus en faisant à son fils , au succes-

seur de la couronne, un secret de ses projets, lui donnoit un très-grand exemple de discrétion & de prudence. Le brave Métellus se conduisit avec autant de sagesse, à l'égard d'un des principaux Officiers de son armée, qui cherchoit à pénétrer les secrets de son Général ; si je pensois, dit Métellus, que ma tunique fût quelque chose de ce que je médite, je me dépouillerois à l'instant même, & je la jetteroïs au feu.

Le Général Eumene, averti que Cratere guerrier célèbre & redouté, s'avançoit à la tête d'une formidable armée, cacha cette nouvelle, & fit répandre dans son camp, que c'étoit Néoptoleme, guerrier sans expérience, & généralement mésestimé, qu'on auroit à combattre. Rassurés par cette nouvelle & pleins de confiance, les Soldats d'Eumene marchèrent au combat, & remportèrent une victoire éclatante sur Cratere, qui, vraisemblablement eût eu tout l'avantage, si l'armée d'Eumene n'eût cru combattre contre Néoptoleme.

Cet exemple & mille autres encore plus

frappans , prouvent jusqu'à quel point la gloire des Etats , la sûreté des Peuples & le succès des événemens dépendent du silence. La réputation , la fortune & le bonheur des particuliers en dépendent presque toujours aussi. On entend chaque jour des gens se plaindre amèrement de la perfidie de ceux qui , trahissant leur confiance , ont divulgué des secrets importants. Ces plaintes sont injustes , elles sont insensées ; car enfin , vous qui vous plaignez de l'indiscrétion de votre ami , de quel droit lui reprocherez-vous de n'avoir pu taire un secret que vous n'avez pas eu vous-même la force de garder ? Si vous ne vouliez pas que ce secret fût développé , pourquoi l'avez-vous confié ? Si cet homme que vous nommez perfide , indiscret , imprudent , n'a pas eu plus de force que vous , pourquoi l'accusez-vous ? S'il aime à parler , comme vous , n'est-il pas naturel que , pour se satisfaire , il vous trahisse & vous perde ? A-t-il plus de discrétion , de force & de prudence que vous n'en avez eu ! Dans ce cas , il n'abu-

sera point de votre confiance, & vous aurez plus de bonheur que vous n'en méritez ; car, c'est assurément être heureux que de trouver quelqu'un qui nous soit plus attaché que nous ne le sommes à nous-mêmes. Mais, dites-vous, c'étoit le plus ancien, le plus cher, le plus estimé de mes amis. Eh ! pourquoi n'auroit-il pas, à son tour, un ami pour lequel il n'a rien de caché.

Pourquoi n'auroit-il pas pour cet ami, la même confiance que vous avez eue en lui ? Vous lui dites vos secrets, & il va les verser dans le sein de son ami, qui en a plusieurs autres : ne faut-il pas que votre secret circule entre tous ces amis, & que, par conséquent, il devienne public ?

Je regarde un indiscret comme un traître volontaire, qui ne demande ni loyer ni récompense, & qui n'attend pas même qu'on le sollicite ; il va de lui-même se présenter, non pour indiquer à l'ennemi l'endroit foible d'un mur, ou pour lui faciliter les moyens d'entrer dans une ville & de la saquer ; mais pour révéler des secrets que

personne ne le prie de découvrir , ou pour semer les haines , les divisions , le feu de la discorde , sans que personne le remercie , sans qu'il s'attende même à des remerciemens ; car tel est ce lâche caractère , qu'il croit même avoir des obligations à ceux qui veulent bien avoir la patience de l'écouter. Un prodigue qui répand sans mesure des dons & des bienfaits , ne mérite point qu'on lui tienne compte des présens qu'on en reçoit : tu n'es pas libéral , peut on lui dire ; c'est par prodigalité que tu jettes ton or ; c'est un vice , auquel tu prends plaisir à t'abandonner , & tu te paies toi-même par tes mains , toutes les fois que tu dissipes ta fortune & tes possessions. On peut parler de même au babillard : tu n'es point mon ami , parce que tu viens me confier des secrets , que tu dévoileras à mille autres qu'à moi : tu aimes à parler , & tu veux qu'on t'écoute : je t'écoute : tu parles , & te voilà récompensé.

Toutefois il n'y a point de vice que la philosophie ne parvienne à guérir. Le pr-

mier remède dont elle conseille l'usage aux grands Parleurs, c'est de réfléchir souvent aux malheurs, aux dangers, à l'infamie même à laquelle l'inconsidération a exposé tant d'indiscrets. La seconde méthode que devroient se prescrire les babillards, est, à la vérité, plus pénible, mais aussi d'un plus infaillible succès: c'est de s'exercer au silence, d'apprendre à écouter les autres, de n'interrompre personne; &, dans le moment même où leur langue entrera en convulsion, de songer, avant d'ouvrir la bouche, à la beauté, à la grandeur, à la majesté même, & à la sainteté du silence: enfin, de n'oublier jamais qu'on estime, qu'on aime & qu'on respecte beaucoup plus les personnes qui parlent à propos, sans détour, & laconiquement, que ces causeurs impitoyables, qui babillent sans cesse. Platon avoit raison de comparer les premiers à ces soldats adroits & vigoureux, qui lancent avec autant de roideur que de justesse, leur dard au milieu de l'objet qu'ils se sont proposés de frapper, sans donner ni à droite,

ni à gauche , ni au-dessus , ni au-dessous. Tels étoient les Lacédémoniens , sans verbiage , sans superfluité ; car Licurgue avoit expressement ordonné qu'on exerçât les Spartiates , dès leur plus tendre enfance , à ne parler que peu , & toujours d'une manière forte , véhémence , énergique , & à garder un rigide silence , toutes les fois qu'ils ne pourroient pas s'exprimer avec précision ou d'une manière toute sententieuse.

Ce seroit encore un excellent remède contre le desir trop pressant de parler , que de s'accoutumer , quand on est dans une assemblée , à garder le silence , jusqu'à ce que l'on voie la taciturnité gagner de proche en proche , tous ceux qui composent le cercle , & sur tout , d'avoir soin de ne répondre à aucune des questions que l'on adresse à quelqu'autre que soi. Il n'en est point , en effet , de la conversation , comme des jeux du Cirque , où celui qui devance les autres , gagne le prix de la course. C'est au contraire , d'une manière toute opposée que l'on doit se conduire dans la société où , lorsque quel-

qu'un a parlé , il suffit d'approuver ses réflexions ou ses récits. Rien ne me paroît , sur-tout plus incivil & plus grossier , que de prendre la parole pour quelqu'autre qu'on interroge : suivant moi , c'est faire injure à deux en même tems ; à celui qui doit répondre , & qu'on paroît regarder comme un homme ignorant & incapable de parler ; & à celui qu'on interroge , & auquel on paroît reprocher sa mal-adresse , de ne savoir seulement pas où il pourra trouver ce qu'il cherche. Cette précipitation à répondre , quand on n'est point interrogé , décèle beaucoup d'arrogance : c'est , à-peu-près , comme si l'on disoit à celui qui interroge : vous vous adressez mal : vous n'aurez aucun éclaircissement de ceux à qui vous proposez vos doutes : où je suis , on ne doit faire des demandes qu'à moi , parce que je suis le seul en état de décider toutes sortes de questions. Il est une autre observation qu'il importe beaucoup aux babillards de faire ; c'est que la plupart de ceux qui leur font des questions , n'ont communément

d'autre but que celui de provoquer leur bavardage. Ainsi le signe de la résipiscence prochaine d'un grand Parleur, est lorsqu'il peut prendre sur soi de laisser un intervalle de silence entre la demande & la réponse : un symptôme plus infailible encore est, lorsque la réponse est précise, laconique, sans détours, sans ambiguïté. Dès-lors, il ne faut plus douter de la conversion du babillard : ce fut ainsi que Socrate s'habituait à dompter des besoins beaucoup plus pressans que ne peut l'être le desir de parler ; car on sait qu'il étoit parvenu jusqu'à soumettre à l'empire de la raison & la soif & la faim : quand, après s'être long-tems échauffé à la lutte ou à la course, il se sentoit brûlant & dévoré de soif, il ne se permettoit de boire, qu'après avoir répandu le premier vase d'eau qu'il avoit lentement puisé dans la rivière.

J'exhorterois aussi le babillard qui desireroit de se corriger, à fuir sur toutes choses les propos qui lui plaisent le plus, & les sujets sur lesquels sa langue s'est accoutumée à exer-

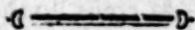
cer sa volubilité. Tels sont ces vieux Militaires, qui recommencent sans cesse l'ennuyeuse narration des batailles où il se sont trouvés, & des sièges qu'ils ont soutenus; insipides héros de l'Histoire Militaire de toutes les campagnes qui ont rempli leur vie. Tels sont encore ces Plaideurs, qui fatiguent perpétuellement du récit fastidieux de leurs procès & de toutes les chicanes qu'ils ont essuyées jusqu'après l'exécution de l'arrêt qu'ils ont obtenu. En un mot, tels sont tous ces bavards, qui préfèrent sur-tout de parler de leur profession, ou des sciences qu'ils se flattent de posséder le mieux. Ainsi, celui qui a passé ou perdu sa jeunesse à lire, parle sans cesse de faits historiques ou de littérature; le Grammairien de syntaxe, d'Aoristes, des règles de grammaire; le Voyageur de nations étrangères, d'aventures fabuleuses, de coutumes bizarres, d'usages monstrueux. Voyez l'un de ces babilards entrer dans une assemblée, où très-certainement on ne l'attendoit pas: voyez-le se mêler dans l'entretien, &, par les ré-

flexions les plus absurdes , par les plus maladroites transitions , obliger ceux qu'il interrompt , d'en venir , malgré eux , au sujet sur lequel il veut absolument disserter , ou plutôt , répéter ce qu'il dit hier , ce qu'il disoit il y a deux jours , ce qu'il a dit toute sa vie. Quelqu'un peu curieux de l'entendre , reprend-il la conversation ? l'importun ne l'écoute point , & , parlant d'un ton plus haut , le contraint de se taire , tout au moins , jusqu'à ce qu'il ait achevé le récit de ses ennuyeux contes. J'ai connu dans la Béo-tie un homme de ce caractère : ignorant & grand Parleur , il lui étoit autrefois arrivé de lire trois premiers livres de l'Histoire d'E-phore , & depuis , il ne discontinuoit point de placer à tout propos les faits racontés dans ces livres ; en sorte que , dans quelque assemblée & dans quelque circonstance qu'il se trouvât , à table , au théâtre ou aux bains , il falloit , malgré soi , entendre de sa bouche le récit de la bataille de Leuctres & des terribles suites qu'eut ce combat.

Je voudrois que les babillards de cette

espèce s'accoutumassent, lorsqu'ils se sentent tourmentés par leur manie, à écrire une partie de ce qu'ils auroient à dire, s'ils cédoient à leur intempérance. C'étoit ainsi qu'en usoit le stoïque Antipater, qui, n'osant pas disputer contre Carnéade, prenoit le parti de répondre par écrit; mais les réponses étoient d'une telle prolixité, que les volumes se multiplioient sous sa plume, ce qui lui fit donner le sur-nom de *Calamoboas*, ou le Babillard par écrit. Je crois pourtant que cette habitude d'écrire, au lieu de parler, ralentiroit peu-à-peu la pétulance de la langue, à-peu-près comme les chiens qui ont épuisé leur colère sur les pierres qu'on leur a jetées, sont ensuite plus doux & plus traitables. Il seroit bon, sur-tout, que les grands Parleurs se fissent une loi de ne fréquenter que des vieillards respectables, ou les citoyens du premier rang, parce que l'âge des uns & l'autorité des autres, leur en imposeroient & les engageroient à se taire, ou du moins à ne parler qu'à propos. Cette méthode les conduiroit aussi à se dire à eux-

mêmes , toutes les fois qu'il leur prendroit envie de parler : *Qu'est-ce que je vais dire ? Qui me presse de parler ? Ce que j'ai tant d'impatience de raconter , est-il bien intéressant , est il utile à moi ou à quelque autre ? Ne ferois je pas mieux de garder un modeste silence ?* Or , ce seroit communément à ce dernier parti qu'ils s'arrêteroient. Ils auroient bien raison ; car enfin , on ne parle que pour soi , quand on a besoin de s'instruire : pour les autres , quand on s'est assuré que ce qu'on a à dire pourra leur être utile , ou pour se distraire de ses occupations & s'amuser les uns les autres par les douceurs d'un agréable entretien. Mais , si le propos n'est avantageux ni à celui qui le tient , ni à celui qui l'écoute ; s'il n'est ni agréable , ni intéressant , ni neuf , le silence ne vaut-il pas mille fois davantage ! Terminons ces observations par une maxime qu'il est très-important de ne pas oublier : *On se repent souvent d'avoir parlé ; jamais on ne s'est repenti d'avoir gardé le silence , lorsqu'on pouvoit s'empêcher de le rompre.*



*Observations sur la Politesse, par le
Comte de Chesterfield.*

ON confond très-souvent, dans le langage ordinaire, l'idée d'homme honnête & civil, avec celle d'homme poli & bien élevé. Elles sont cependant différentes. L'idée d'homme poli & bien élevé, emporte avec elle celle de l'homme honnête & civil ; mais cette dernière n'est point dans le même cas par rapport à la première. La civilité & l'honnêteté ont un prix & un mérite qui leur est propre ; la politesse & la bonne éducation servent à en rehausser l'éclat, & y ajoutent souvent beaucoup en y mettant ce qui leur est particulier.

Sacrifier son amour propre à celui des autres, c'est, selon moi, ce qui caractérise l'homme honnête & civil : faire ce sacrifice d'un air aisé, naturel, rempli de grâce, c'est ce qui distingue l'homme poli & bien

élevé. La bonté du cœur donne la première de ces qualités ; l'autre est le fruit du bon sens , aidé de l'expérience & des lumières d'un esprit attentif & observateur.

Un Villageois , s'il a un bon naturel , sera honnête & civil ; mais il ne sera pas un homme poli & bien élevé. Un homme de Cour pourra être très-poli & passer pour bien élevé , quoiqu'il ne soit point recommandable par la bonté de son cœur ; il ne lui faut pour cela que de la prudence & du bon sens.

Comme la franchise dégénère souvent en brutalité , de même la politesse , poussée trop loin , dégénère en flatterie. La vraie politesse tient toujours le milieu entre ces deux extrémités odieuses. Elle ne donne pas trop non plus au cérémonial , qui , en fait de politesse , est en quelque sorte superstition & bigoterie , ainsi qu'il l'est souvent en fait de Religion : cependant , comme il constitue l'extérieur de l'une & de l'autre , il ne convient pas de le proscrire absolument ; il faut s'y soumettre jusqu'à un certain point,

quoiqu'il soit d'autant plus méprisé par ceux qui pensent, qu'il est plus admiré & respecté par ceux qui ne pensent pas.

On ne peut parvenir au plus haut degré de politesse, comme je l'ai déjà insinué, que par un grand usage du monde, & la fréquentation des meilleures compagnies. C n'est point un objet de pure spéculation, ni une chose dont on puisse donner une exacte définition, puisqu'elle consiste dans une parfaite convenance de ses actions, de ses paroles, de ses regards même, avec toutes les circonstances où l'on peut se rencontrer, & ce nombre infini de situations qu'occasionne la différence des tems, des lieux, des choses & des personnes. C'est un mode & non une substance; car, ce qui est politesse à S. James, passeroit pour moquerie & impertinence dans un village à quelque distance de ce beau quartier de la capitale, & la civilité d'un habitant de ce village pourroit être prise à la Cour pour brutalité.

Un pédant isolé du reste des hommes pourra bien se former de justes idées de la

civilité ; mais , si , dans la poussière de son cabinet , il prétend bâtir un système spéculatif sur la politesse , il ne paroîtra guère moins ridicule qu'un de ses pareils , qui vouloit jadis donner des leçons à Annibal sur l'état militaire. Aussi les plus ridicules & les plus mal-adroits de tous les hommes , sont les Moines & les Religieux de tous les Ordres & de toutes les Sectes , qui ont appris par théorie la politesse & le savoir vivre.

La politesse , semblable en cela à la charité , ne couvre pas seulement une multitude de péchés & de fautes , elle supplée même , jusqu'à un certain point , au manque de quelques vertus. Dans le cours ordinaire de la vie , elle tient lieu de la bonté du cœur ; souvent même elle fait ce que celle-ci ne feroit pas ; elle fait suivre aux sots & aux gens d'esprits ces bienséances , que ces derniers ne sont que trop capables de violer , & que les premiers n'ont jamais connues.

La Cour est le siège de la politesse & du savoir

savoir vivre ; elle doit l'être nécessairement : sans cela , elle seroit le siège de la violence & du désordre. C'est-là que les passions sont dans le plus haut degré de fermentation. Tous y poursuivent ce qui ne peut être le partage que d'un petit nombre , & plusieurs y aspirent à ce dont un seul peut jouir. Les excès qui peuvent résulter de-là , ne sont réprimés que par la politesse. A la Cour , deux ennemis s'embrassent , qui se perceront le cœur. Un sourire y sert à cacher des larmes. On s'y fait des offres mutuelles de services , tandis qu'on ne cherche qu'à se nuire. C'est à la Cour , que le serpent fait le mieux prendre les apparences de la simple colombe. Tout cela , il est vrai , se fait aux dépens de la sincérité ; mais il suffit qu'il en résulte un bien pour la Société en général.

Je ne voudrois cependant pas qu'on prît mal ma pensée , & qu'on s'imaginât que je recommande qu'on fît un usage aussi profane & aussi criminel de la politesse , que de la faire servir d'instrument à la fourberie.

& à la perfidie ; je veux seulement conclure de ce que j'ai dit ci-dessus , combien le mérite de la politesse peut relever celui de la vertu & de la candeur , puisqu'il est autant capable de diminuer la laideur & l'atrocité du mensonge & du vice.

L'amour & l'amitié produisent nécessairement & autorisent avec raison la familiarité ; mais , alors même , il faut que la politesse en marque les bornes ; car il n'est pas rare de voir des exemples de passions & d'amitiés affoiblies , & même tout-à-fait détruites par une trop grande familiarité : une certaine retenue , une réserve polie assure à cet égard notre plaisir sans le diminuer en rien.

La politesse fait aussi l'ornement & le bien du commerce de la vie ; elle nous attache ; elle nous rend chers les uns aux autres ; & , en même-tems qu'elle nous assure & nous permet une liberté raisonnable , elle met un frein à cette licence indécente dans les discours qui éloigne les honnêtes gens , ou qui les révolte contre

nous. Les grands talens illustrent un homme, un mérite éclatant le fait respecter, un profond savoir le fait estimer, la politesse seule lui gagne les cœurs.



Essai sur la nécessité d'écrire dans sa propre Langue, traduit de l'Italian de M. le Comte Algarotti. (1)

C'EST à la réunion d'une foule de causes physiques & morales que les Anciens doivent les avantages qu'ils ont eus sur nous en littérature, & sur-tout dans l'éloquence & la poésie : telle est au moins l'opinion

(1) Cet essai nous a été communiqué par un homme de lettres, qui a fait une étude particulière des Auteurs Italiens, & qui se propose de publier dans notre langue un choix des morceaux littéraires de M. le Comte Algarotti, en y comprenant le Newtonianisme des Dames, auquel l'Auteur a fait des changemens considérables depuis la traduction publiée en 1739.

commune de la plupart des Savans qui attribuent à ce concours heureux la perfection à laquelle ces Arts ont été portés chez les peuples de l'antiquité. Ils n'étoient point obligés, comme nous, de se livrer à une multitude d'études différentes, ni de perdre un tems précieux à celle des langues étrangères, & cet avantage n'a pas peu contribué peut-être à leurs progrès.

Chez les Grecs, l'idiome savant n'étoit autre chose que l'idiome vulgaire ; ils igno- roient ce que c'étoit qu'une langue morte, qu'on dût apprendre aux enfans avant celle de leur pays. Le mépris qu'ils avoient pour tous les peuples qui ne parloient pas le Grec, étoit sans doute un effet de leur orgueil ; mais il devint en même-tems une des principales causes de leurs succès dans les lettres : lisant peu, ils pouvoient réfléchir beaucoup. Ils donnoient à l'étude des choses un tems qu'ils n'étoient pas forcés d'employer à remplir leur mémoire de mots. Ils pouvoient au moins le consacrer à étudier, à cultiver, à embellir leur propre

langue, & ce sont-là les premiers pas vers l'éloquence & la poésie.

Parmi les Romains, il est vrai, ceux qui voulurent se faire un nom dans les lettres & dans les sciences, furent obligés d'apprendre la langue des Grecs, devenus les maîtres de leurs vainqueurs. Mais, quoiqu'ils eussent sans cesse leurs livres entre les mains, quoiqu'ils en fissent le principal objet de leurs études, ils ne se piquoient cependant pas de composer en Grec: ils auroient dédaigné d'écrire dans une autre langue que cette langue victorieuse & souveraine, qui du haut du Capitole dictoit des Loix à l'univers.

Les Modernes, au contraire, sont forcés d'apprendre les différentes langues que parlent ou qu'écrivent les Nations, avec lesquelles ils ont des relations de commerce de littérature ou de politique, & qui ne le cèdent point les unes aux autres, ni pour l'esprit, ni pour la puissance. A cette étude, il faut qu'ils joignent celle des langues Grecques & Latines, qui sont regardées comme

la source & le trésor de toutes nos connoissances : telles sont les loix que nous impose une certaine nécessité littéraire & politique qui résulte de la constitution actuelle du monde.

De là mille différences entre nous & les Anciens par rapport à la littérature. Leurs Auteurs n'écrivoient que dans leur propre langue : quelques-uns des nôtres préféreroient d'écrire dans une langue étrangère , ou parce qu'ils la regardent comme plus harmonieuse & plus noble , ou parce qu'elle est plus généralement entendue. D'ailleurs, ceux qui se consacrent aux lettres & qui méritent réellement le titre de Littérateurs, ne veulent déposer leurs pensées que dans le sanctuaire des langues mortes , qui sont connues dans tous les pays , dont les loix sont invariablement fixées par l'usage & par l'autorité des bons Ecrivains , & qu'on peut regarder , en un mot , comme les langues communes de l'univers.

Ces raisons peuvent paroître spécieuses au commun des Littérateurs ; ils peuvent

imaginer qu'en écrivant dans une langue savante, ils placeroient leurs noms à côté de ceux des grands maîtres de l'antiquité, & seroient admirer plus universellement les ressources de leur génie. Rien de plus mal conçu cependant que le projet d'écrire dans une autre langue que la sienne. Chaque Nation a sa manière propre de voir, de penser, de sentir : chaque peuple conçoit, ordonne, & exprime différemment ses idées. Ainsi, le génie d'une langue est nécessairement différent de celui de toutes les autres, parce qu'il est modifié tout-à-la-fois par mille causes différentes, telles que la nature du climat, le genre des études, la Religion, le Gouvernement, l'étendue du commerce, la grandeur de l'Empire, & toutes les autres causes enfin, dont la réunion forme l'esprit & le caractère propre de chaque Nation. Elles concourent à établir une différence essentielle entre les langues, comme entre les Peuples : aussi les Politiques regardent-ils comme naturellement ennemies les Nations qui ne parlent pas le même langage.

Le style des Orientaux, plein de métaphores, est aussi chaud, aussi brûlant que le climat qu'ils habitent. La langue Latine dans la bouche d'un Peuple de Soldats n'avoit ni cette harmonie ni cette douceur d'expression qui caractérise la langue Grecque ; mais elle étoit plus hardie & plus concise. Horace compare l'une à un vin de Falerne, généreux & austère ; l'autre, à un vin de Chio, qui réunit la vigueur à l'agrément. Notre langue est flexible, harmonieuse, propre aux images. Une tournure libre & facile, une expression noble distingue la langue François. Toutes les deux portent l'empreinte du caractère des Nations qui les parlent : les Espagnols qui donnent des Loix à tant de vastes contrées, ont une élocution grave & majestueuse. La langue Angloise s'est enrichie d'une foule d'expressions tirées du commerce, des sciences abstraites, & singulièrement de la Marine : libre comme le Peuple qui s'en sert, elle se plie moins qu'aucune autre au joug importun & tyrannique de la grammaire.

Pour qu'un Auteur pût écrire avec succès dans une langue étrangère, il faudroit donc que, semblable au Prothée de la Fable, il se dépouillât entièrement de son caractère propre & originel, qui à tout moment fait effort pour se reproduire, & qu'il se pénétrât d'un caractère factice, dont l'ensemble seroit le résultat d'un gouvernement, d'un climat, d'un système de choses qui lui sont entièrement étrangers. Aussi ne parle-t-on qu'avec étonnement de ce Grec, dont l'esprit souple & flexible pouvoit le disputer de finesse aux Athéniens, de sévérité aux Spartiates, qui au milieu de l'Asie sembloit avoir oublié qu'il étoit né en Europe, & qui devenoit successivement citoyen de chaque pays qu'il habitoit. Aussi Ennius qui savoit trois langues, disoit-il énergiquement de lui-même qu'il avoit trois ames.

Dans le siècle dernier, où nous donnions le ton au reste de l'Europe, où l'on ne regardoit comme aimables, que ceux qui adoptoient nos manières, & comme savans, que ceux à qui nos Auteurs étoient

familiers, plusieurs beaux esprits François se sont exercés dans notre langue. Quelques-uns, à force de nous étudier, ont réussi à composer des ouvrages, dans lesquels on retrouve assez l'air & le génie Italien. Telles sont, entre plusieurs morceaux qu'on pourroit citer, les vies de Léonard Vinci & de Léon - Baptiste Alberti, écrites par Raphaël Dufresne, & sur-tout quelques pièces de Ménage. Il est peu de nos Auteurs qui aient aussi-bien connu les ressources de notre langue. Mais aucun François n'a mieux écrit en Italien que l'Abbé Regnier, au jugement même de l'Académie de la Crusca, qui attribua à Pétrarque une de ses chansons. Nous lui devons une traduction d'Anacréon, bien supérieure à celles de tous nos Ecrivains Toscans. Il fut, en un mot, en Poësie, ce que le Poussin a été en Peinture, citoyen François, & Auteur Italien, tant il avoit étudié nos Littérateurs & profité des connoissances qu'a dû lui procurer le long séjour qu'il a fait parmi nous.

Au surplus, il est, à tous égards, beaucoup plus aisé d'écrire dans une langue étrangère, mais vivante, que dans celles dont les livres ne nous présentent que les traits matériels & inanimés: en effet, quelque différence que mettent entre les Nations leur génie, leurs genres d'étude, leur puissance, il subsiste cependant toujours entr'elles des relations, une analogie qu'on peut saisir. Quels avantages ne donne pas d'ailleurs à celui qui veut s'exercer dans une langue, le commerce de ceux qui la parlent.

Il n'en est pas de même d'une langue morte, de la langue Latine, que je prendrai pour exemple, comme celle dont les Savans se servent plus ordinairement. L'éducation des Romains étoit fondée sur des principes de Religion, des études, des coutumes, des mœurs absolument opposés aux nôtres. De-là une foule d'expressions relatives à leurs usages, & qu'il est impossible d'appliquer à nos institutions. Dire avec Bembo, *Litare Diis Manibus*, pour

célébrer la Messe des Morts. *Interdicere aqua & igni*, pour fulminer l'excommunication. *Collegium augurum*, pour le sacré Collège ; c'est choquer aussi ridiculement le Costume, que de revêtir un de nos Docteurs de la robe Romaine, ou d'élever sur nos autels la statue de Vénus Anadiomène & de Mars vengeur.

Non mihi mille placent, non sum desultor
amoris. (1)

Spectatum satis, & donatum jam rude queris
Mæcenâs iterum antiquo me includere ludo. (2)

Ces expressions peignoient d'une manière frappante, aux yeux des Romains, un homme qui n'est pas volage dans ses amours, ou celui qui, après un long service, ne desire que le repos. Mais, nous qui n'assistons pas aux combats des Gladiateurs, qui n'avons aucune idée de l'équitation des Anciens, nous ne pouvons les entendre,

(1) Ovid. Amor. Eleg. III. Lib. 1.

(2) Horat. Epit. I. Lib. 1.

qu'à l'aide d'un Commentaire. Si nous les trouvions dans un Moderne, elles ne nous offriroient que des images impropres, qui ne feroient pas plus d'impression sur notre imagination, que n'en feroient sur celle du Samoiède ou du Lapon, ces vers d'un de nos Poètes.

Ainsi, dans le printems, quand le jour veut
éclore,

Le zéphire léger qui précède l'aurore,

Agite mollement le calice des fleurs.

Et parfume les airs des plus douces odeurs.

La grandeur de l'Empire Romain, si supérieur en puissance aux Empires actuels, fournissoit aux Ecrivains de Rome, des expressions élevées & fastueuses qui ne seroient guère proportionnées à notre état présent. Elles s'offroient naturellement pour peindre les idées d'une Nation, dont quelques Particuliers comptoient des Rois au nombre de leurs Cliens, faisoient bâtir douze mille sales pour donner des festins au peuple, & triomphoient tout-à-la-fois des

trois parties du monde connu. » Lorsque je
» lis les Annales du peuple Romain, disoit
un homme d'esprit plein de cette idée, « je
» crois être un moineau qui parcourt l'histoi-
» re des aigles. » Qu'y a-t-il donc de plus ridi-
cule & de plus disparate, que devoir les actions
des Pierre, des Jean, des Mathieu, dé-
crites dans le style de Tite-Live, ou de
Jules-César; d'entendre un Pédant ha-
ranguer ses Ecoliers avec la gravité d'un
Consul Romain; de lire sur nos Médailles
les légendes de l'antiquité: le *regna adfi-*
gnata, l'*orbis restitutori*, le *pace terrâ*
marique partâ janum clausit, & de vou-
loir, en un mot, adapter à notre pe-
titesse, le langage majestueux d'un peuple
Roi?

Mais, supposons assez de goût & de ju-
gement dans un Ecrivain pour éviter ce
faute d'expressions, si naturel aux Auteurs
Latins; quel est l'homme qui osera s'ériger
en juge, & décider de la véritable signifi-
cation des mots? Qui pourra nous assurer
que nous ne nous trompons pas dans le

choix des expressions. Ce choix est cependant la partie la plus importante & la plus essentielle peut-être de l'art d'écrire. C'est lui qui va réveiller dans l'imagination de l'auditeur, l'idée précise que l'on veut exprimer. Ce tact sûr est dans la Composition, ce qu'est en Musique une intonation juste & exacte. Mais pour l'acquérir, il nous faut d'autres maîtres que les livres, & la multitude est un guide plus infailible que les meilleurs Auteurs. Le satyrique François ; pour peindre & tourner en même tems en ridicule les Littérateurs de sa Nation, qui se piquoient de bien écrire en Latin, introduit dans un de ses dialogues, Horace qui, au milieu des Champs Elysées, parle la langue François qu'il a apprise en lisant les bons Ecrivains & les meilleurs livres qui en contiennent les règles. Malgré ses études & tout son esprit, il lui échappe des fautes assez grossières. Il dit, par exemple, *la Cité de Rome, le Pont Nouveau*, pour *la Ville de Rome, le Pont Neuf*. Il fait quelques autres barbarismes qui appréhendent

à rire à un François , avec lequel il s'entretient : celui-ci veut le corriger , Horace se défend ; le François réplique & oppose à toutes les autorités que le Poète Latin cite en sa faveur , les loix impérieuses de l'usage , le seul arbitre des langues.

Quem penes arbitrium est, & jus, & norma loquendi.

Horace battu par ses propres armes , se tait , & va , un peu honteux , rejoindre dans l'Elysée les compagnons de son bonheur.

Mais , sans avoir recours aux apologues & aux fictions , c'est une vérité dont nous sommes tous les jours témoins en Italie. Les écrits de ceux de nos Auteurs , qui , dédaignant une langue que tous leurs concitoyens parlent aujourd'hui , ne s'attachent qu'à imiter les anciens Ecrivains , sont pleins d'affectation , de mots inusités & même impropres qui en rendent la lecture fastidieuse aux gens de goût. Arioste , Caro , Chiabrera , Guarino , Castiglione & Bembo , quoique nés dans le sein de l'Italie , n'ont cru cependant pouvoir se former le style ,

qu'en passant quelque tems à Florence.

Au danger de ne point se servir des expressions propres en écrivant la langue Latine, s'en joint un autre non moins considérable, celui de se former de l'assemblage de ces expressions un style qui n'ait ni naturel, ni variété. Ne pouvant puiser dans des sources pures & actuellement existantes, obligés de recueillir goutte à goutte, pour me servir de l'expression de Davanzati, les paroles d'un petit nombre d'Auteurs, aussi différens par le style que par le génie, nous parviendrons bien à former une suite de phrases latines; mais qui ne feront jamais un ensemble latin: *Unus & alter asuitur pannus*. Il ne peut résulter d'un pareil travail qu'un style morcelé, pénible, & qui ne coule point de source. Ce qui a fait dire à Gelli dans ses *Judicieux Caprices*, en parlant des Auteurs Latins de son siècle; ils ont beau faire, on ne retrouvera point dans leurs écrits ce style pur & coulant des Ecrivains de Rome.

La langue Latine dans son état actuel,

réduite, comme elle l'est, à un petit nombre d'Auteurs, ne suffiroit pas même aux Romains pour exprimer toutes leurs pensées. Comment pourroit-elle nous suffire à nous, à qui les arts, les sciences, le commerce, le Gouvernement, la Religion ont donné, depuis qu'elle n'existe plus, une foule d'idées nouvelles? C'est une langue morte, & cette seule raison nous interdit la liberté d'y rien ajouter. Les langues naissent pauvres, dit Bernard Tasso; mais, à l'exemple des Princes qui distribuent à leurs Sujets des richesses, des privilèges, des honneurs, quelques esprits doués d'une érudition profonde & d'un jugement exquis, accordent aux langues des privilèges, les enrichissent de mots, d'expressions, de figures nouvelles, & leur autorité confirme pendant tous les siècles la validité de ces donations. C'est dans ces termes que cet Ecrivain judicieux exhorte Caro à avoir le courage d'étendre & d'enrichir notre langue, de multiplier ses ressources & les beautés; ce qu'il n'auroit pas pu faire,

s'il eût écrit en Latin. Nous n'avons, en effet, aucun droit sur cette langue, qui ne nous appartient point. Elle ne nous laisse que la faculté d'examiner quels sont les privilèges qu'elle tient de la munificence des Anciens. Une fois connus, nous devons nous y arrêter, & nous ne sommes pas libres d'y joindre nos propres libéralités. Tout ce que nous pourrions ajouter à ses anciens titres, seroit rejeté, avec raison, comme faux & apochryphe.

Enfin, quelque difficile qu'il soit de composer en prose Latine, il l'est encore plus d'écrire en vers. La Poësie demande la plus grande vigueur ou la plus grande délicatesse; elle n'admet, pour ainsi dire, que la fleur des expressions. Pour y réussir, il faut avoir toujours présent à l'imagination le trésor immense des mots, des phrases, des métaphores de la langue dans laquelle on écrit; souvent même celles que l'usage a consacrées ne sont pas suffisantes; souvent il faut franchir les bornes & se former une langue toute nouvelle, pour imprimer

à ses expressions cette vie , cette chaleur qui pénètre jusqu'à l'ame , & y excite cet enthousiasme qui s'empare du Poëte & l'agite dans l'instant de la composition. Tel a été l'art des Poëtes Latins , non pas dans les tems où leur langue balbutioit encore autour de son berceau ; mais lorsque , sous le règne d'Auguste , elle fut parvenue au comble de la richesse & de l'abondance , pour peindre plus vivement leurs pensées , ils se formoient de nouveaux mots. Pour donner à leurs traits plus de force & d'énergie , ils empruntoient la rapidité pittoresque de l'Hellénisme. Leurs vers brillent à tous momens de nouvelles métaphores qui se succèdent comme autant d'éclairs , & que leur génie créoit au besoin. Mais , quelles ressources aura le Poëte dans une langue resserrée entre les bornes que les anciens Auteurs lui ont assignées , dans une langue qu'il ne peut plier à son génie , où toute hardiesse lui est interdite , où il ne peut faire un pas sans craindre de s'égarer & de se trouver pressé entre le calepin & la gram-

maire. Il sera forcé d'amortir , malgré lui , son propre enthousiasme ; de suivre pas-à-pas les traces de ceux qui l'ont précédé , & de grossir le troupeau servile des imitateurs.

Qu'on jette , en effet , les yeux sur les Poètes Latins Modernes , sur ceux mêmes qui se sont fait parmi nous une réputation , peut-être ne leur trouvera-t-on d'autre mérite que celui de Contonistes adroits , qui ont quelque éclat , lorsqu'ils se parent des dépouilles d'autrui. Pour peu qu'on ait de connoissance de la Poésie Latine , on les reconnoîtra sans peine à la physionomie ; on s'appercvra au premier coup-d'œil que les expressions qui s'offroient d'elles-mêmes aux Auteurs Latins pour peindre leurs idées , ont nécessité la pensée du Poète Moderne. Aussi voit-on tous les jours un Ecrivain chaste & Platonicien , lorsqu'il compose dans sa langue , devenir en Latin Epicurien & licencieux , entraîné peut-être par l'exemple de Catulle & d'Ovide , dont il emprunte les pinceaux,

Si quelques-uns essaient de rendre les impressions qu'ils éprouvent véritablement, & de peindre à nos yeux les modifications de leur ame; il est bien rare de les voir réussir. Comment trouver dans une langue, morte depuis plusieurs siècles, des expressions assorties à notre manière de voir & à nos idées actuelles. Tant de causes différentes ont contribué à changer le système des choses, qu'il est impossible de leur adapter aujourd'hui des mots, des tournures qui n'ont pas varié. Ainsi, forcés de proportionner les images aux teintes, & non pas les teintes aux images, notre coloris ne peut être que foible, incertain & obscur.

Malheur au divin Arioste, s'il eût prêté l'oreille aux discours de Bembo, qui lui conseilloit d'abandonner les Muses Italiennes, pour sacrifier à celles du Latium : on n'admireroit pas dans le Dante ce style vif & plein de vérité qui nous rend présents à l'action qu'il décrit, s'il eût composé son Poëme en Latin sur le ton de ce premier vers.

Infera regna canam supero contermina mundo;

C'est alors qu'on auroit pu dire de lui, en empruntant ses propres expressions, qu'il s'étoit écarté de la véritable route.

Si le Poëme de l'Afrique a mérité au Pétrarque d'être couronné au Capitole, il faut se rappeler que c'étoit dans un tems où le talent de coudre ensemble quelques vers Latins étoit encore regardé comme un prodige. La preuve en est, qu'on ne connoît & qu'on n'étudie aujourd'hui Pétrarque que pour les Poësies Italiennes.

On ne sauroit donc trop encourager, quoiqu'en disent les Aldus, les Romulus Amaseus & les autres partisans de l'Antiquité, l'usage qui semble s'établir de jour en jour parmi les Auteurs, de n'écrire que dans leur langue maternelle. Ce n'est que dans cette langue qu'ils peuvent déployer librement toutes leurs forces & donner l'essor à leur génie: semblables à ce Soldat, qui, couvert de ses propres armes, combat avec plus d'avantage que sous une ar-

mure empruntée. C'est alors qu'ils pourront espérer , avec quelque fondement , d'égaliser les Grecs & les Latins , qui n'écrivirent que dans la langue qui leur étoit propre , & qui s'adaptoit uniquement à leur manière de voir , de penser & de sentir. Alors ils mériteront qu'on leur applique ces vers remarquables du Dante :

De la simple nature exact observateur ,

J'en suis à-la-fois l'interprète ;

J'écoute ses leçons , & ma Muse répète

Ce que sa voix ditte à mon cœur.

C'est dans tous les Arts le seul moyen de parvenir à la perfection & au sublime.

Fin de la première Partie du premier Volume.

BIBLIOTHEQUE

DE

SOCIÉTÉ.

BIBLIOTHEQUE

DE

SOCIÉTÉ.

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES.

Et se trouve à Paris,

chez Turland, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis
le Collège de France.

M. DCC. LXX.

BIBLIOTHEQUE

SOCIÉTÉ

Paris

B

TON
de
de
d'
tic
Ca
Pa
Co
me
ve

hez

BIBLIOTHEQUE

D E

SOCIÉTÉ,

*CONTENANT des Mélanges intéressans ;
de Littérature & de Morale ; une Elite
de Bons Mots, d'Anecdotes, de traits
d'Humanité ; un Choix d'Observa-
tions & de Jeux de Physique ; quelques
Causes & Procès peu connus ; des
Poësies dans tous les genres ; des
Contes en prose, puisés dans les
meilleures sources ; enfin, des Di-
vertissemens de Société.*

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.

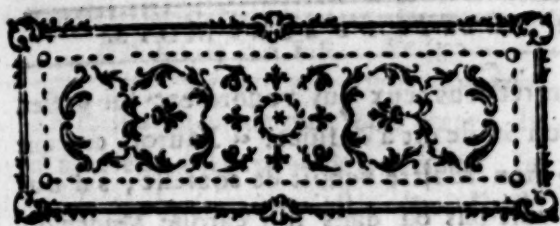


A L O N D R E S ;

Et se trouve à P A R I S ,

*chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de
la Comédie Françoisé.*

M. DCC LXXI.



ÉLITE
DE BONS MOTS,
ANECDOTES,
TRAITS D'HISTOIRE, &c.

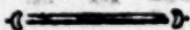
CHAPITRE I.

ANECDOTES DE THEATRE.

UN homme très-orgueilleux & d'un
abord difficile, ayant assisté à une repré-
sentation de *Nanine*, fut tellement touché
de l'humanité du Comte d'Olban, qu'il or-
donna, en rentrant chez lui, qu'on laissât
Tome I. IIde partie. A *

2 ELITE DE BONS MOTS.

entrer tous ceux qui voudroient lui parler;
Son Suisse dit à ce sujet: « J'aurois cru que
» mon Maître venoit de confesse, s'il n'a-
» voit pas eu dans son carrosse Mademoi-
» selle de..... »



UN premier Acteur de l'Opéra étant tombé
malade au moment d'une nouvelle repré-
sentation, on choisit pour le remplacer un
Acteur subalterne: celui-ci chanta & fut
sifflé; mais sans se déconcerter, il regarda
fixement le parterre, & lui dit: « Je ne
» vous conçois pas; & devez-vous vous
» imaginer que pour six cens livres que je
» reçois par année, j'irai vous donner une
» voix de mille écus? » Le public oublia le
peu de talent du Chanteur, & lui applaudit
pendant le reste de son rôle.

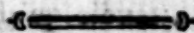


QUELQUES personnes faisoient maligne-
ment courir le bruit qu'*Alzire*, Tragedie de
M. de Voltaire, n'étoit pas de cet Auteur:

« Je le souhaiterois de tout mon cœur, dit
« un amateur éclairé ; » & pourquoi , lui
demanda quelqu'un , « c'est , répondit-il ,
« que nous aurions un bon Poète de
« plus. »



La Comédie du *Fat* étant tombée , M. Pi-
ron , instruit de cette chute , s'écria : « Je
« m'y attendois ; jamais un homme ne se
« connoît assez pour se peindre au na-
« turel. »



Le lendemain de la première représen-
tation des Fêtes de *Polymnie* , Opéra de
Cahuzac , qui ne réussit point , M. Ro-
i-
toit à la messe aux Petits Pères ; un en-
fant de trois ans sifflait entre les bras de sa
bonne ; le Poète se tourne , & lui dit d'un
grand sang froid : « Dites à cet enfant de
« ne point siffler ; ce n'est point Cahuzac
« qui dit la Messe. »

DANCHET fut un jour consulté par un jeune Poëte sur une petite pièce qui commençoit ainsi :

Maison , qui renfermez mon aimable Maîtresse.

Danchet interrompit le Poëte , & lui dit : le mot de *maison* est bas ; mettez palais ; l'Auteur recommença son vers de la même façon. Je vous ai déjà dit , reprit Danchet , de mettre palais. « Eh ! Monsieur , répliqua » le jeune homme , vous voulez que je » mette palais , tandis qu'elle est à l'Hô- » pital. »

UN ACTEUR de la Comédie Française , qui étoit des plus médiocres , arrivant à Versailles , une troupe de jeunes Seigneurs lui demanderent : quelles bonnes nouvelles à Paris ? Je n'en sçais aucune , répondit-il , mais je vous apprendrai que j'ai quitté la Comédie. « Hé bien ! lui répliqua-t-on

« n'est-ce pas une fort bonne nouvelle que
« celle là ? Nous en sommes ravis.



DANS l'Opéra d'*Armide*, Quinault sem-
ble trop donner aux charmes puissans des
yeux d'Armide, & trop peu à la valeur que
Renaud a dû faire paroître en la quittant.
La parodie de cette pièce, par M. Bailli,
jouée aux Italiens en 1727, relève ces deux
défauts, & fait dire à Renaud dans l'avant-
dernière scène :

Partons, mais généreusement,

Et paroissions être content

Afin qu'à jamais l'on s'écrie

Que Renaud mille fois montra

Plus de cœur dans sa parodie

Qu'il n'en fit voir à l'Opera.



RACINE ayant entendu Brunet, qui crioit,
Messieurs, voilà le théâtre de M Dancourt :

« Dis son échafaut, lui dit-il, dis son écha-
« faut. »

LETTRE DE BONS MOTS,

ON prétend que Palaprat avoit fait le *Grondeur* en un acte, & que Brueys, à qui il l'envoya, le mit en trois; sur quoi Palaprat dit: « J'arnidious, j'avois envoyé à ce » coquin-là une jolie petite montte d'An- » gletterre; il m'en a fait un tourne-bro- » che.

LA FONTAINE, à la première représen-
tation de son Opera d'*Astrée*, étoit dans
une loge, derrière des Dames qui ne le
connoissoient pas: à chaque endroit il s'é-
crioit, cela est détestable. Ennuyées de
l'entendre toujours répéter la même chose:
Monsieur, lui dirent-elles, cela n'est pas si
mauvais; l'Auteur est homme d'esprit;
c'est M. de la Fontaine. « Eh! Mesdames, »
reprit-il sans s'émouvoir, la pièce ne vaut
rien; & ce la Fontaine, dont vous parlez,
est un stupide; & c'est moi qui le suis. »

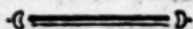


ON blâmoit le titre du *Méchant*, que M. Gresset a donné à son principal ouvrage. Quelqu'un dit à ce sujet : « Le Censeur ne » pouvant attaquer le livre, de rage mord » la couverture. »

BEAUCOUP de vers du *Menteur* avoient passé en proverbe ; & même près de cent ans après un homme de la Cour contant à table des anecdotes très-fausSES, comme il n'arrive que trop souvent, l'un des convives se tournant vers le laquais de cet homme, lui dit : « Cliton, donnez à boire à votre » maître. » Ce Cliton est le nom du Valet du *Menteur*.

UN jeune homme qui venoit de voir représenter une pièce intitulée, *Cléomène*, dit à M. Dryden, en se moquant de la contenance du Héros de la pièce, que :

quand il étoit tête à tête avec une femme il ſçavoit mieux employer ſon tems que ce Général de Sparte. « Cela ſe peut , lui répondit froidement M. Dryden ; mais auffi » vous conviendrez avec moi que vous » n'êtes pas un héros. »



IL eſt certain que Quinault a pouſſé trop loin , dans ſes prologues , les louanges qu'il donnoit au Roi. Après la bataille d'Hochſter , un Prince Allemand dit malignement à un prifonnier François : « Monsieur , fait-on maintenant des prologues » d'Opéra en France ? »

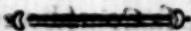


ARLEQUIN , jouant aux dez avec ſon camarade pour tirer au ſort , & ſçavoir lequel des deux ſeroit pendu , ne ſe laſſoit point de remuer le cornet. Pourquoi eſtu ſi long-tems à battre les dez ? lui dit ſon camarade ; « ma foi , répondit-il , c'eſt » que je n'ai jamais joué ſi gros jeu. »

UN Poëte avoit glissé dans une Comédie quelques traits malins contre un Seigneur fort riche. Ce Seigneur chargea ses Valets de sa vengeance. Ils la poussèrent un peu trop loin. L'Auteur intenta un procès criminel ; mais un présent de trois cens pistoles l'engagea à se désister de sa procédure. Comme la Comédie eut un grand succès, un plaisant dit « qu'elle avoit beau- » coup valu à l'Auteur, sans y comprendre le tour du bâton. »

UN plaisant du parterre se trouvoit à la première représentation d'une pièce nouvelle , & applaudissoit à tout rompre en criant : ah , que cela est mauvais ! Ceux qui se trouvèrent à ses côtés, surpris de ce procédé bizarre, lui demandèrent pourquoi il disoit que la pièce étoit mauvaise dans le tems même qu'il l'applaudissoit. « J'ai reçu , » dit-il , un billet pour applaudir ; je l'ai

» promis & je tiens parole , mais je suis
 » honnête homme , & je ne puis trahir mon
 » sentiment ; c'est pourquoi tout en bat-
 » tant des mains , je dis & répète que la
 » pièce ne vaut rien. » La sensation de ce
 personnage devint générale , & les specta-
 teurs se mirent comme lui à battre des
 mains & à siffler.



LA première fois que l'on représenta *Ar-
 gelie*, de l'Abbé Abeille, l'Actrice, chargée
 d'un rôle de Princesse, étant demeurée court
 après avoir récité ce vers :

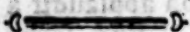
Vous souvient-il ma sœur, du feu Roi notre Père ?
 Un spectateur du parterre répliqua par cet
 autre vers de la Comédie de Jodelet-
 Prince :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère



ON jouoit une Tragédie ; dans les deux
 premiers actes, on n'avoit vu paroître au-
 cun personnage de femme. Mais au com-

mencement du troisième, deux Princesses, chacune avec sa Confidente, se présentèrent sur la scène. On entendit aussi-tôt du milieu du parterre une voix aigre & perçante, qui cria « quatorze de dames est-il bon ? » Il n'en fallut pas d'avantage pour exciter une risée générale, & empêcher que la pièce ne fût achevée.

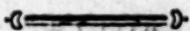


La *Judith*, de l'Abbé Boyer, fut représentée par de fameux Acteurs, & occupa la scène tout un Carême. On l'imprima dans la quinzaine de Pâques; & comme le prestige de la scène n'en imposoit plus, elle fut sifflée à la rentrée. La Champmelé qui faisoit le rôle de Judith, & qui étoit en possession des applaudissemens du public, s'avança sur le théâtre, & dit aux spectateurs : « Messieurs, nous sommes surpris que vous receviez aujourd'hui si mal une pièce que vous avez applaudie pendant le Carême. » Dans le moment un homme du parterre s'écria : « Les sifflets étoient à Ver-

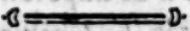
» failles aux Sermons de l'Abbé Boileau. »



UN Acteur de l'Opéra , chantant d'une voix mal assurée un monologue qui commence par *je viens* ; & répétant ce mot à plusieurs reprises , un plaisant ajouta , du cabaret. « Ma foi oui , dit naïvement l'Acteur : » & l'on applaudit à cette faille.



MONSIEUR de Voltaire disoit d'un Acteur à qui il destinoit les rôles de tyran » C'est un tyran que j'élève à la brochette. »



MONSIEUR de Voltaire envoyant à un Acteur , dès cinq heures du matin , les corrections qu'il avoit faites au rôle de Poliphonre, son laquais lui représenta que l'Acteur devoit être encore endormi. « Vas toujours » dit M. de Voltaire , les tyrans ne dorment jamais. »

Le célèbre Dufresne, qui servit de modèle au *Glorieux* de Destouches, jouant un jour d'un ton de voix basse, un spectateur cria : *plus haut* ; l'Acteur qui croyoit être le Prince qu'il représentoit, répondit sans s'émouvoir : & vous *plus bas*. Le parterre indigné, repartit par des brouhaha qui firent cesser le spectacle. La Police, qui prit connoissance de cette affaire, ordonna que Dufresne feroit des excuses au public. Cet Acteur souscrivit à regret à ce jugement ; & s'avancant sur le bord du théâtre, il commença ainsi sa harangue : « Messieurs, je » n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon » état que par la démarche que je fais au- » jourd'hui. » Le parterre n'en exigea pas davantage ; & Dufresne eut la gloire d'avoir vexé ceux même qui cherchoient à l'abaisser.

La Tragédie de *Childeric*, de M. Demo-

rand, n'est pas sans mérite; mais il y a trop de billets. Un Acteur apportant la seconde lettre, ne pouvoit passer, parce que le théâtre étoit rempli de jeunes gens; Dumont, vieux plaisant, qui seul avoit le droit qu'il s'étoit arrogé, d'avoir une chaise au parterre de la Comédie, cria : *place au Fauteur*, & la Tragédie tomba.

MON SIEUR Piron, mécontent du jeu de Sarazin, qui représentoit dans une de ses pièces, & sachant que cet Acteur avoit été Abbé dans sa jeunesse, cria au milieu de l'amphithéâtre : « Cet homme, qui n'a » point mérité d'être sacré à 24 ans, n'est » pas digne d'être excommunié à 60. » Le mot est excellent, mais il est mal appliqué, car Sarazin étoit vraiment Comédien.

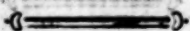
IL y a eu parmi les Comédiens des Acteurs qui n'étoient propres qu'à moucher les chandelles & à balayer le théâtre. Un de

cette espèce n'avoit à dire qu'un seul vers de toute la Tragédie.

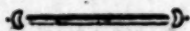
C'en est fait, il est mort.

Sa mémoire ne devoit pas être beaucoup chargée ; cependant quand il fallut parler, il dit :

C'en est mort, il est fait.

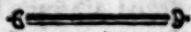


UN Abbé coquet s'étant placé au théâtre, le parterre, de mauvaise humeur, cria : à bas, *M. l'Abbé* ; celui-ci, sans se déconcerter, se leva, & dit poliment aux gens du parterre. « Messieurs, depuis qu'on m'a » volé une montre d'or en votre compa- » gnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte un » billet de théâtre que de risquer encore » ma tabatière. »



LORSQU'EN 1753, on donna sur le théâtre *Brioché*, parodie de l'acte de *Pigmalion*, cette pièce n'eut aucun succès, & n'étoit pas faite pour réussir. Quelqu'un ayant de-

mandé à l'Auteur pourquoi il l'avoit risquée au théâtre. « Il y a si long-tems , répon-
 » dit-il, que tout Paris m'ennuie en détail,
 » que j'ai saisi cette occasion pour rassem-
 » bler tout le monde , & prendre ma re-
 » vanche en gros. » Il l'a prit effectivement avec usure.



DOMINIQUE se trouvant au souper du Roi, ayant les yeux fixés sur un certain plat de perdrix, ce Prince qui s'en apperçut, dit à l'Officier qui desservoit : *que l'on donne ce plat à Dominique.* « Quoi Sire ! &
 » les perdrix aussi ? » Le Roi, qui entra dans la pensée de Dominique, reprit, & *les perdrix aussi.* Ainsi Dominique, par cette demande adroite, eut, avec les perdrix, le plat qui étoit d'or.



SCARAMOUCHE étant au dîner de Louis XIV, & ayant vu ce Monarque qui buvoit d'un vin grec fort délicieux, dit

tout haut qu'il souhaiteroit bien de goûter de ce vin. Le Roi en versa dans un verre & le lui envoya. On félicitoit Scaramouche du bonheur qu'il avoit eu de boire d'un vin que le Roi lui avoit versé. Ce Comédien répondit : *je le dirai à mon Boulanger.* On rapporta cette réponse au Roi, qui lui fit donner cent louis d'or, & lui dit : « Ap-
prenez en même tems cette libéralité à
votre Boulanger. »

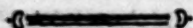


CHAPITRE II.

**BRAYOURE, CONFIANCE,
INTRÉPIDITÉ.**

DOMINIQUE DEVIC, Royaliste, reprit la Ville de Saint Denis, dont il avoit eu le Gouvernement, sur le Chevalier d'Aumale, grand Ligueur, qui l'avoit surprise. Par la mort du Chevalier, tué dans l'action, l'Abbaye du Bec devint vacante. Un grand Seigneur la demanda au Roi, qui répondit *qu'elle étoit donnée*. Comment cela se peut-il, répliqua le Courtisan? Personne ne sçait encore ici la mort de d'Aumale, & je suis le premier qui vous l'annonce. « Vous » n'entendez pas ma pensée, mon cousin, » reprit Henri ; ne voyez-vous pas que » de Vic n'a tué le Chevalier d'Aumale » que pour avoir son Abbaye. »

Le Duc de Mayenne , Chef de la Ligue , depuis que le Duc de Guise , son frère , avoit été massacré à Blois , par ordre d'Henri III , se présenta devant Châteaurenard , petite ville à sept lieues de Tours. Sarronet , Gentilhomme Breton , qui y commandoit , & qui n'avoit pour toute défense qu'un mur assez foible , fit travailler , avec une activité surprenante , à de profonds retranchemens en dedans. Mayenne , qui avoit cru qu'une simple sommation suffiroit pour l'engager à se rendre , lui fit demander ce qu'il espéroit des retranchemens qu'il faisoit faire. « Ces » retranchemens , répond le Gouverneur , » sont une fosse que je fais creuser , pour » y enterrer le Duc de Mayenne avec son » armée , s'il ne se retire promptement. » Tant de résolution étonna Mayenne , qui se crut heureux d'avoir un prétexte raisonnable pour abandonner une entreprise dont le succès devenoit incertain.



LE MONESTIER, Gentilhomme Catholique de Provence, fortifia son Château & y mit une garnison, quoiqu'il se fût engagé à ne faire ni l'un ni l'autre. Lesdiguières lui envoya un ami commun pour lui signifier que, s'il ne réparoit ses torts sans délai, il l'enterrerait lui & les siens, sous les ruines de sa place. Le Monestier, un des plus intrépides guerriers de son tems, après avoir paisiblement écouté le médiateur, lui tend froidement le bras.

» Mon Gentilhomme, lui-dit-il, tâtez si le
 » poulx me bat pour toutes les menaces de
 » Lesdiguières; il fera comme bon lui
 » semblera. »



UNE des actions les plus hardies que fournisse l'histoire moderne, est celle d'Edouard Stanley, Officier Anglois. Il se trouvoit en 1586 à l'attaque d'un des forts de Zurphen, dans les Pays-Bas. Trois cens

Espagnols défendoient ce fort. Stanley s'en étant approché, on pousse de la place une pique contre lui pour le tuer. Il la prend aussi-tôt des deux mains, & s'en fait avec tant de force, que les Espagnols la voulant retirer à eux, le tirent lui-même dans le fort. Il met sur le champ l'épée à la main, écarte tout ce qui se présente, étonne la garnison, & donne aux siens le tems de monter & de s'établir dans leur conquête.



Lors de la prise du Château de Bude, par Soliman, en 1529, la garnison, sans se défendre, demanda à capituler. Elle obtint les honneurs de la guerre. Comme elle défilait, les Turcs l'insultèrent, & lui reprochèrent son peu de courage. Ces outrages portèrent la rage dans le cœur d'un Soldat Allemand, qui, regardant un Jannissaire d'un air menaçant, lui dit :
» Qu'as-tu à me reprocher ? Je ne commande pas, j'obéis. » Il tire en même

tems son épée, & la lui passe au travers du corps.

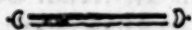
—

Au siège de Turin, formé par l'armée Françoise, en 1640, un Sergent des Gardes Piémontoises gardoit avec quelques Soldats le souterrain d'un ouvrage de la Citadelle : la mine étoit chargée ; il ne manquoit qu'un saucisson pour faire sauter plusieurs Compagnies de Grenadiers qui s'étoient emparés de l'ouvrage, & y avoient pris poste. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la place. Ce Sergent, avec fermeté, ordonne aux Soldats qu'il commandoit, de se retirer ; les charge de prier, de sa part, le Roi son maître, de protéger sa femme & ses enfans ; bat un briquet, met le feu à la poudre, & périt pour la patrie.

—

En 1712, des troupes qui étoient aux ordres du Duc de Vendôme, ayant plié

dans une occasion , leurs Officiers faisoient de vains efforts pour les retenir. Ce Général se jette aussi-tôt au milieu des fuyards , & crie à leurs Chefs : « Laissez faire les » Soldats ; ce n'est point ici , c'est là , montrant un arbre éloigné de cent pas , que » ces troupes vont se reformer. » Ces paroles , qui marquoient aux troupes que le Général n'étoit pas mécontent de leur valeur , & qu'il s'en rapportoit à leur expérience , eurent le succès désiré.



GONSALVE de Cordoue , Général de Ferdinand V , Roi d'Arragon , venoit dans une action de voir sauter , dès les premières décharges des ennemis , le magasin à poudre des Espagnols. « Enfans , cria-t-il » aussi-tôt à ses Soldats , la victoire est à » nous ; le Ciel nous annonce par ce signe » éclatant que nous n'avons plus besoin » d'artillerie. » Cette confiance du Général passa aux Soldats , & leur fit remporter la victoire.

De vieux Soldats qu'on envoyoit à la mort, pour une faute contre la discipline, en passant devant le tombeau de Turenne découvrirent leur sein criblé de coups. Il y a peu de harangues aussi éloquantes.

UN Général, après une bataille, trouva un Grenadier assis au pied d'un arbre, enveloppé dans son manteau. Le Soldat lui dit tranquillement : « Mon Général, faites enlever & secourir ces blessés. » *Et vous mon ami ?* Le Grenadier, pour réponse, lève son manteau & lui fait voir qu'il a eu les deux cuisses enlevées d'un coup de canon.

Deux Soldats allèrent visiter le tombeau du Maréchal de Saxe. Là, dans le silence du respect & de la consternation, ils tirent leur sabre, le passent sur la pierre qui cou-

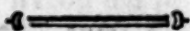
vre

UN
Dieu
amb
ruell
de
To

vre les restes de ce grand homme , & se retirent sans parler.



UN Espagnol , nommé Acuna , s'armant à la hâte pour un coup de main , dit à deux domestiques qui l'habilloient , de mettre mieux son casque , parce qu'il lui causoit une grande douleur à l'oreille. On lui soutint obstinément que cela ne pouvoit pas être ; & sans insister davantage , il partit pour le lieu où le danger & la gloire l'appeloient. A son retour , il jette son casque & son oreille , & dit à ses serviteurs avec douceur : « Ne vous disois-je pas que mon casque étoit mal mis. »



UN Grenadier , qui s'appelloit *La Paix de Dieu* , fut blessé : on alloit lui couper une jambe. Pendant les préparatifs de cette cruelle opération , il disoit : « Eh ! *La Paix de Dieu* , mon ami , que va-t-on dire

» de toi , quand on sçaura que tu-as lâché
» pied. »



PANDANT le siège de Philisbourg , la tran-
chée étoit inondée , & le Soldat y marchoit
dans l'eau plus qu'à demi corps. Un Of-
ficier , à qui son jeune âge ne permet-
toit pas d'y marcher de même , s'y fai-
soit porter de main en main. Un Grena-
dier le présentoit à son camarade , afin
qu'il le prît dans ses bras : « Mets-le sur
» mon dos , dit celui-ci ; du moins s'il y a
» un coup de fusil à recevoir , je le lui épar-
» gnerai. »



AU siège de Namur , le Maréchal de
Luxembourg commandoit l'armée d'obser-
vation. Un de ses Soldats passa au service de
Prince d'Orange , qui lui demanda pour-
quoi il avoit quitté l'armée Françoisse .
» C'est , dit le Soldat , qu'on y meurt de
» faim ; mais avec tout cela , ne passez pas

» la rivière , car assurément ils vous bat-
» tront. »

Le Comte de Grancey ayant été blessé au genou d'un coup de mousquet , il vint plusieurs Chirurgiens qui le firent beaucoup souffrir. A la fin il s'impatienta , & leur demanda pourquoi ils le charpentoient si cruellement. *Nous cherchons la balle* , répondirent-ils : « Eh ! que ne parlez-vous , » leur dit le Comte de Grancey , je l'ai dans » ma poche ; je vais vous la donner. »

Un Cavalier avoit reproché à Pérez de Véga , au siège de Séville , que l'écu ondé qu'il portoit , n'étoit pas permis à ceux de sa maison. Pérez ne fit pas semblant d'entendre ce reproche : mais quelque tems après , comme on assiégeoit Triane , il y combattit avec tant de valeur , qu'il retourna son écu tout hérissé de flèches ; & se retournant vers l'envieux qui s'étoit tou-

jours tenu à l'abri des coups : « Vous aviez
 » raison , lui dit-il , de vouloir ôter cet
 » écu à ceux de ma maison , puisqu'ils l'é-
 » pargent si peu. Sans doute que vous le
 » méritez bien mieux, vous qui le conser-
 » vez si bien. »

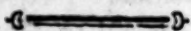


UN Gendarme , emporté dans un jour de
 bataille par un cheval fougueux , heurta
 Louis XIV , qui , dans un premier mouve-
 ment , leva sur lui sa canne. Le Gendarme
 désespéré de cet affront , présenta au Roi
 son pistolet par le pommeau , en lui disant
*Sire , vous venez de m'ôter l'honneur , ôtez-
 moi la vie.* Cette sensibilité ne déplut point
 au Monarque , qui avança même ce brave
 homme assez rapidement.

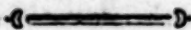


UN pauvre demandant l'aumône à un Dauphinois
 soldat , lui disoit : *Donnez moi quelque chose de bon
 chose pour l'amour de Dieu , & je le prie & à
 pour vous.* Le soldat lui donna quelque Officier

pièces de monnoie , & lui dit : « Prends & » prie Dieu pour toi-même ; je ne prête » point mon argent à usure. »



BUSSET D'AMBOISE , piqué de ce que Crillon lui ravissoit la gloire de passer pour le plus brave Cavalier du Royaume , veut se battre contre lui. Rencontrant un jour Crillon dans la rue St Honoré , il lui demanda , avec un air & un ton de fierté : *Quelle heure est il ?* « L'heure de ta mort , » répond Crillon , en mettant l'épée à la main. On les sépara ; & ces deux braves finirent par s'aimer autant qu'ils s'estimoient.



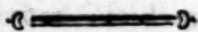
LE Duc de Savoye , toujours battu par Lesdiguières , qu'il appelloit le Renard du Dauphiné , voulut avoir au moins la gloire de bâtir un Fort sur les terres de France , & à la vue d'une armée Françoisse. Les Officiers pressèrent Lesdiguières de s'y op-

poser, & se plaighirent même à la Cour de l'inaction de leur Général : le Roi lui en écrivit en termes assez vifs. Lesdiguières fit cette réponse : « Votre Majesté a besoin
 » d'une bonne Forteresse à Barrea x pour
 » tenir en bride la Garnison de Mont-Mé-
 » lian. Puisque le Duc de Savoye veut bien
 » en faire la dépense, il faut le laisser faire;
 » dès qu'elle sera en défense, & bien four-
 » nie de canon & de munitions, je vous
 » promets de la prendre sans qu'il en coûte
 » rien à votre Majesté. » Le Roi s'en rap-
 porta à Lesdiguières, qui ne tarda point à
 tenir toutes ses promesses. L'année sui-
 vante il prit le Fort des Barreaux par es-
 calade.



LE Comte d'Harcourt disoit à Daguerre:
 » Le Roi nous commande d'attaquer les
 » Isles. On commencera par celle de Ste
 » Marguerite. » *Croyez-vous pouvoir y*
descendre avec vos gens ? L'Officier lui ré-
 pond : « Permettez moi de vous deman-

« der , mon Général , si le soleil entre
 « dans l'Isle ou non. . . . Eh bien : si le so-
 « leil pénètre dans l'Isle Ste Marguerite ,
 « mon Régiment y pourra bien entrer
 « aussi. » Daguerre ne tarda point à tenir
 parole.



PLUSIEURS Gentilshommes se mettant de-
 vant Henri IV à la bataille de Coutras ,
 pour le couvrir & le défendre : à quartier ,
je vous prie , leur dit-il , *ne m'offusquez*
pas.

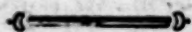


LA bataille gagnée , comme on dit à
 Henri IV. que l'armée du Maréchal de
 Matignon paroissoit : « Hé bien , dit-il ,
 « on verra ce qu'on n'a jamais vu , deux
 « batailles en un jour. »

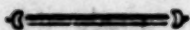


CHAPITRE III.

RÉPONSES FINES.

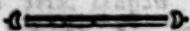


LE Cardinal de Richelieu ayant augmenté la pension de Vaugelas , lui dit fort agréablement : *Vous n'oublierez pas , Monsieur , dans le Dictionnaire auquel vous travaillez le mot de pension.* « Non , Monseigneur , » lui répondit Vaugelas ; mais j'oublierai » encore moins le mot de reconnoissance. »



ON regardoit le portrait d'un homme extrêmement vain , qui s'étoit fait peindre avec des attributs au-dessus de son mérite & de sa qualité. Comme quelqu'un disoit , sur ce que ce portrait n'étoit pas bien ressemblant. *Voilà un mauvais Peintre !* « Je

« le trouve fort judicieux , répartit un hom-
« me d'esprit. »

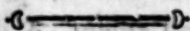


DEUX amis firent partie pour aller trou-
ver M. G. . . à sa maison de Campagne ,
où ils se faisoient fête de passer au moins
huit jours agréablement , & d'être bien ré-
galés ; mais il les trompa bien ; car à peine
furent-ils entrés , que s'entretenant de ce
qui leur étoit arrivé en chemin , ils dirent
entre autres choses : *qu'ils avoient vu de très-
beaux bleds en enant.* M. G. . . leur dit
aussi-tôt. « Vous en verrez demain de bien
« plus beaux en vous en retournant. »



UNE femme de qualité , avancée en âge,
& qui aimoit un homme de la Cour , lui
donna une terre considérable ; cette dona-
tion lui fut disputée par une Dame jeune ,
belle , qui étoit l'héritière de la donatrice ;
cependant le don fut confirmé par Arrêt. La
jeune Dame , en l'abordant , lui dit d'un

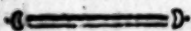
ton railleur : *Il faut avouer, Monsieur, que vous avez acquis cette terre-là à bon marché.* « Il est vrai, Madame ; mais puis-
« que vous sçavez ce qu'elle me coûte, je
« vous l'offre au même prix. »



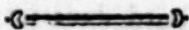
UN particulier s'assit dans un bal auprès d'une Dame masquée. Elle se fit connoître ; & comme il apprit qu'elle étoit d'une grande qualité , il voulut se lever par respect, mais elle le retint : « Vous avez raison, Madame , lui-dit-il , je vous dé-
« guise au dernier point. »



UN riche Bénéficiaire avoit , le Vendredi saint , un crêpe à son chapeau & du linge de deuil. On dit que c'étoit à cause du jour où l'on célèbre la mort de Notre Seigneur. « Il est bien juste , dit quelqu'un , qu'il en porte le deuil , il en a assez hé-
« rité. »

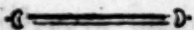


LE Comte de Moret, fils naturel d'Henri IV, eut la curiosité de voir à Venise un excellent Sculpteur aveugle, qui faisoit des bustes de terre grasse; en passant la main sur le visage de ceux qu'il vouloit représenter, il prenoit si bien toutes les proportions de leurs traits, que ses figures étoient très-ressemblantes. Dans le tems qu'il travailloit, le Comte tordeoit le nez à un de ces bustes; le Sculpteur s'en aperçut quelque tems après. *Quel est, dit-il, le fils de P. . . . qui m'a fait cette malice?* Le Comte alors s'écria: » Ah le fourbe, il y » voit. »

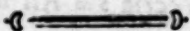


UN Huissier acheta la Mairie d'une petite Ville; il haranguoit le Gouverneur qui faisoit son entrée. La harangue étoit fort belle; mais le Maire y avoit mis en œuvre exprès des louanges fort équivoques. quand l'Orateur eut fini son discours, le

Gouverneur se vengea en lui disant , pour le faire souvenir qu'il avoit été Huissier :
» Ne m'en donnez-vous pas une copie ? »

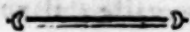


UN bossu qui faisoit tous ses efforts pour acquérir les bonnes graces d'une jolie Demoiselle , & en obtenir quelque faveur, s'avisa un jour de se mettre un quadruple sur l'œil pour la tenter. *L'Amour est aveugle* , lui dit la belle , voulant lui donner à entendre qu'il n'avoit qu'à se couvrir l'autre œil de la même façon. »



DEVENU sourd dans ses dernières années , M. de Fontenelle laissoit ceux qui venoient le voir , s'entretenir ensemble ; & toute la part qu'il prenoit à la conversation étoit de tems en tems d'en demander le sujet , ou , comme il disoit , le titre du chapitre. A sa surdité succéda l'affoiblisse-

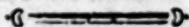
ment de la vue. Il disoit alors : « J'envoie
» devant moi mes gros équipages. »



ON disoit à Despréaux que le Roi faisoit
chercher M. Arnauld pour le faire arrêter.
» Le Roi, dit-il, est trop heureux pour le
» trouver. »



COMME l'Abbé Brueys avoit la vue basse,
il portoit des lunettes jusques dans ses re-
pas. Louis XIV qui l'aimoit, s'informa un
jour comment il se trouvoit de ses yeux ; il
lui répondit : « Sire, Sidobre mon neveu
» dit que je vois un peu mieux. »



LE grand Condé rassembloit souvent à
Chantilli les gens de lettres, & se plaisoit
à s'entretenir avec eux de leurs ouvrages,
dont il étoit bon juge. Lorsque dans ces
conversations littéraires il soutenoit une

bonne cause , il parloit avec beaucoup de grace & de douceur ; mais quand il en soutenoit une mauvaise , il ne falloit pas le contredire : sa vivacité devenoit si grande qu'on voyoit bien qu'il étoit dangereux de lui disputer la victoire. Le feu de ses yeux étonna une fois si fort Boileau , dans une dispute de cette nature , qu'il céda par prudence , & dit tout bas à son voisin : « Do-
 » rénavant je serai toujours de l'avis de
 » M. le Prince quand il aura tort. »



LA première fois que Casaubon vint en Sorbonne , elle n'avoit pas encore été rebâtie ; on lui dit : « Voilà une salle où il y a
 » quatre cens ans qu'on dispute. » Il dit :
Qu'a-t-on décidé ?



UN Cardinal , Ministre , très-ambitieux , offroit une Abbaye à un Evêque , qui la refusa , par ce qu'il ne croyoit pas pouvoir posséder plus d'un bénéfice. Le Cardinal ,

surpris de ce déintéressement , lui dit :
*Si vous n'aviez pas écrit sur certaines ma-
nières , je vous canoniserois* « Plut à Dieu ,
» Monseigneur , que vous en eussiez le
» pouvoir , & que je vous en eusse donné le
» sujet , lui répondit l'Evêque : nous serions
» contents tous les deux. »

Un homme de qualité , épris des charmes
d'une fort jolie Demoiselle , lui disoit :
*Si nous nous aimions , obsédée comme vous
l'êtes , par votre mère , nous aurions bien
de la peine à trouver un lieu favorable à nos
plaisirs ?* « De quoi vous embarrassez-vous ,
» lui répondit-elle ? Songez seulement à
» m'en faire naître l'envie. »

Un Gentilhomme fort riche devint amou-
reux d'une personne qui n'avoit point de
bien : il voulut d'abord se défaire de son
amour & s'éloigna plusieurs fois de sa
maîtresse ; mais au retour de chaque voyage

il en étoit toujours plus amoureux que jamais : « Enfin , dit-il , il faudra que je » l'épouse pour cesser de l'aimer. »



UN Cavalier & une Dame ayant été long-tems brouillés, après avoir été bien ensemble, se trouvèrent un jour dans un même endroit, & s'engagèrent insensiblement à jouer ; *que jouerons-nous*, dit le Cavalier ? » Jouons , ajouta la Dame , une reprise » d'amitié. »



LE Prince Maurice d'Orange ayant formé le siège de Gertruydenberg , choisit un poste avantageux d'où il fut impossible de le tirer pour l'engager à en venir aux mains. Le Comte de Mansfeld , général de l'armée ennemie , ennuyé de ne pouvoir attirer le Prince à une bataille , demanda à quelques Officiers de Maurice , pour quoi il se tenoit enfermé avec tant de soin dans ses

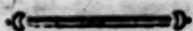
lignes : « C'est , dit l'un d'eux , que le
» Prince voudroit bien devenir un Capi-
» taine aussi expérimenté que son excel-
» lence de Mansfeld »



SAINT François de Sales ayant été en con-
fession pour une affaire de piété , avec une
Dame de la Cour , quelqu'un lui demanda
si cette femme étoit belle Il répondit qu'il
n'en sçavoit rien : *Et , ne l'avez-vous pas
vue ?* reprit l'autre. « Oui , dit le Saint ,
» mais je ne l'ai pas regardée.



UN ignorant se vantoit de sçavoir tous
les Auteurs de la littérature la plus exquise :
» Apparemment , lui dit-on , qu'ils ne vous
» ont appris que sous le sceau de la con-
» fession , ce qu'ils enseignent.



UNE femme se vantant de sa facilité à ac-
coucher , dit , qu'elle aimoit mieux faire

un enfant qu'avaler un jaune d'œuf « C'est,
 » répartit malicieusement quelqu'un , que
 » Madame a le gosier étroit. »



ON disoit devant M. de Fontenelle ,
 qu'une femme de théâtre venoit de mourir
 de la petite vérole. « Cela est bien modeste,
 » te, répondit-il. »

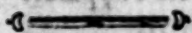


DUCHATELET , au sortir de la prison où
 il avoit été mis pour n'avoir pas voulu être
 un des Commisaires du Maréchal de Ma-
 fillac , alla à la messe du Roi , qui ne le re-
 gardoit point , & affectoit , ce semble , de
 tourner la tête d'un autre côté , comme par
 quelque espèce de honte de voir un homme
 qu'il venoit de maltraiter ; il s'approcha de
 M. de Saint Simon , & lui dit : « Je vous
 » prie , Monsieur , de dire au Roi que je
 » lui pardonne de bon cœur , & qu'il me
 » fasse l'honneur de me regarder. » M. de

Saint Simon le dit au Roi, qui en rit, & le careffa ensuite.



DEUX grands Orateurs firent l'éloge funèbre de M. de Turenne; c'étoit le Père Mascaron, de l'Oratoire, qui fut ensuite Evêque d'Agen, & l'Abbé Fléchier, qui fut depuis Evêque de Nîmes. De ces deux beaux discours, le premier reçut plus d'éloges à la prononciation, & le second réunie beaucoup plus de suffrages après l'impression. M. de Luxembourg ayant eu la campagne suivante le Commandement des Troupes à la place de M. de Turenne, n'acquît pas beaucoup de gloire, ce qui fit dire au Prince de Condé: « M. de Luxembourg a mieux fait l'éloge de M. de Turenne, que Mascaron & Fléchier. »

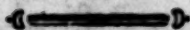


ON faisoit cette question à M. de Fontenelle: quelle différence y a-t-il entre Madame N. ., & une pendule? « La pendule

« dit-il , marque les heures , & Madame
« N. . . les fait oublier. »



MONSIEUR de Fontenelle avoit un ami ,
M. Deshaguais , qui avoit brillé long-tems
dans la place d'Avocat Général de la Cour
des Aydes. Ils logèrent long-tems ense-
mble ; & comme M. Deshaguais étoit fort
taciturne , ils passaient des tems considé-
rables à côté l'un de l'autre sans se parler.
Cette habitude au silence avoit tellement
donné à M. Deshaguais l'air silencieux ,
que s'étant fait peindre par Rigaud , & le
portrait étant extrêmement ressemblant ,
M. de Fontenelle le voyant pour la pre-
miere fois dit ; *on diroit qu'il se tait*. En racon-
tant ce trait il disoit : « Qu'un de ses cou-
« sins , fils du grand Corneille , étoit si ta-
« citurne , qu'on l'appeloit Corneille Ta-
« cite. »



Le grand Condé attaquoit Vezel en 1672 ;

toutes les Dames se réunirent pour le prier de leur permettre de sortir de la place, & de ne pas les exposer aux suites fâcheuses d'un siège long & meurtrier. Mais le Prince qui sentoît que par cette sortie les Affiégés seroient moins sollicités à se rendre, répondit aux Dames : « Qu'il ne pouvoit » consentir à une demande qui le priveroit de ce qu'il y a de plus beau dans son » triomphe. »



MADemoiselle de *** étoit recherchée en mariage par le Prince de ***, qu'elle paroissoit aimer. On félicitoit cette Demoiselle sur cette union. Comme elle exposoit plusieurs difficultés qui pourroient l'empêcher : « Ah ! Mademoiselle, lui répartit-on, » Monsieur le Prince de *** est né heureux ; » vous serez son épouse. »



UN grand Seigneur laissa par son testament des legs à tous ses domestiques, ex-

cepré à son Intendant ; & afin qu'on ne crût pas qu'il l'avoit oublié , il fit mettre :
*« Je ne laisse rien à mon Intendant , parce
 « qu'il y a vingt ans qu'il est à mon ser-
 « vice. »*



ON demandoit dans une compagnie ,
comment un tel a-t-il pu faire fortune ?
*« Comme un tel eut le mois passé le gros
 « lot à la loterie. »*



QUELQU'UN disoit à Dufresny : *Pauvreté
 n'est pas vice :* « C'est bien pis , répon-
 « dit-il. »



IL y a trois choses , disoit un bel esprit ,
 que j'ai toujours beaucoup aimées , sans
 jamais y rien comprendre , la Peinture , la
 Musique & les Femmes.

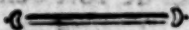


UN prétendu bel esprit racontoit une his-

toire qui étoit sans vraisemblance, & qu'il donnoit pour véritable. *Que dites vous à cela*, demandoit-il à une Dame ? « Je dis, » répondit la Dame, qu'apparemment le » coq chanta, & que vous vous éveillâtes. »



UN Seigneur de la Cour de France prenant congé de Louis XIV, qui l'envoyoit en ambassade vers un autre Souverain : *La principale instruction que j'ai à vous donner*, lui dit le Roi, *est que vous observiez une conduite toute opposée à celle de votre prédécesseur.* « Sire, lui répondit le nouvel » Ambassadeur, je vais faire en sorte que » Votre Majesté ne donne pas une pareille » instruction à celui qui me succédera. »



DANS le tems que Madame de Staal écrivoit ses Mémoires, une femme de ses amies lui demanda comment elle s'y prendroit pour se peindre elle-même lorsqu'elle en seroit à la sensibilité de son cœur, à ses

aventures galantes » « Oh ! dit-elle , je ne
» me représenterai qu'en buste. »

—
PLU SIEURS Seigneurs de la Cour s'entre-
tenoient de leurs domestiques. L'un dit je
donne à mon Maître-d'hôtel cent pistoles :
un autre dit qu'il donnoit quinze - cens
francs : pour moi , dit un quatrième , je
donne au mien quatre-mille francs. La
somme parut exorbitante : *Mais le payez-*
vous ? lui demanda-t-on. « Oh ! non , ré-
» pondit-il. »

—
PLU SIEURS Dames étoient chez un Sculp-
teur à considérer de fort belles statues , où
l'ouvrier avoit mis artistement des feuilles
à l'endroit que la pudeur ne permet pas de
découvrir. Chacune de ces Dames dit son
sentiment ; & enfin il y en eut une qui ju-
gea que « les statues seroient encore plus
» belles à la chute des feuilles. »

Une

UNE prude , à la Cour , montrait à Malherbe Madame de Guercheville , qui étoit Dame d'honneur de la Reine , & lui disoit que cette Dame , dont la beauté avoit tenté Henri IV , lui avoit toujours constamment résisté ; que l'estime qu'on avoit eue pour elle l'avoit élevée au rang qu'elle occupoit. *Voilà* , dit-elle en finissant *ce qu'a fait la vertu.* Malherbe montra à la prude Madame la Connétable de Luynes , qui avoit un tabouret , & qui devoit sa fortune à l'ambition d'un mari sans naissance & sans mérite. « *Voilà* , dit-il , *ce qu'a fait le vice.* »

UN Auteur très-médiocre , dit qu'il voudroit bien faire un ouvrage où personne n'eût jamais travaillé , & ne travaillât jamais. « Vous n'avez , lui dit-on , qu'à faire votre éloge. »



UNE Dame, née dans le sein de la coquetterie, alla voir un Président pour lui recommander un procès, & voulut monter par un escalier dérobé qui conduisoit dans son cabinet. Un laquais s'y étant opposé brusquement, elle s'en plaignit au Président, qui lui dit : « Excusez-le, Madame, » s'il vous a interdit mon escalier dérobé, » c'est qu'il ne vous connoissoit pas. »



UNE plaideuse disoit : que je suis malheureuse, je ne sçais comment gagner mon Rapporteur ; il n'a ni Confesseur ni Maîtresse.

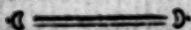


UN Duc & Pair aimoit une jolie personne qui n'avoit que sa beauté & son esprit pour mériter le tabouret ; elle assista à une cérémonie à la Cour ; comme elle fut long tems debout, elle s'adressa à une de ses

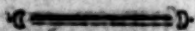
amies , en lui disant : *Que je suis lasse ; quand pourrai-je m'asseoir ?* Le Duc qui étoit derrière, lui répondit galamment : « Quand il vous plaira , Mademoiselle. »



UN Gascon étoit des heures entières avec une belle personne , qui avoit une belle bouche , de belles dents , mais qui n'avoit point d'esprit. On lui demanda ce qu'il pouvoit faire avec elle pour y être si long-tems : « Je la regarde parler , répondit-il. »



UN Grec & un Vénitien dispuoient de l'excellence de leurs nations. Le Grec , pour preuve que la sienne surpassoit toutes les autres , disoit que c'étoit de la Grèce que tous les Sages & les Philosophes étoient sortis. « Il est vrai , répondit le Vénitien , car on n'y en trouve plus . »

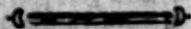


UN Colonel avoit battu un gros parti en-

nemi avec une petite troupe. Il avoit fait des merveilles , & avoit joué parfaitement le rôle de Capitaine & de soldat. Comme chacun racontoit ses exploits au Général , le Colonel gardoit le silence. A en juger par le récit que cette troupe faisoit , toute la gloire étoit pour elle , sans qu'on en fit aucune distribution au Colonel ; le Général lui demanda à la fin : *Et vous , Monsieur , qu'avez-vous fait ?* « Pour moi , Monsieur , » dit-il , j'y ai été tué. »

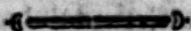


LE Maréchal de Villars étoit en Allemagne pendant la campagne de 1713. Il tira son épée du fourreau , & le laissa tomber ; il fit un signe afin qu'on le ramassât ; un Officier lui dit : « Monseigneur , vous » n'en avez pas besoin , puisque vous avez » toujours l'épée à la main contre les enne- » mis. »



DEUX Courtisans couroient la poste l'un

après l'autre ; le premier ayant un menton fort long , & l'autre n'en ayant point du tout. Le Roi qui les vit passer , demanda où alloient ces gens là ? « C'est , lui dit M. de Clérambaut , que M. . . court après M. . . qui lui a volé son menton. »



M. . . Capitaine des Carabiniers, ayant mal défendu Philisbourg assiégé par les ennemis , fut envoyé à la Bastille , dont il sortit quelque tems après. Comme on étoit étonné de cette nouvelle , M. le Prince de Guimené dit : « Pourquoi n'en seroit-il pas sorti ; il est bien sorti d'une meilleure place. »



L'évêque de Metz , revenant de son Séminaire où il avoit passé dix jours , parloit devant le Roi avec exagération du désintéressement de tous ses Ecclesiastiques , qui ne faisoient aucun cas , disoit-il , ni de bénéfices , ni de richesses , & qui même s'en

mocquoient. « Vous vous moquez donc
» bien d'eux, dit le Roi. »



L'abbé le Tellier ayant été nommé Coad-
juteur de Reims, sous le titre de Naziance,
les RR PP. . . allèrent lui demander sa pro-
tection. « Je ne puis rien à Reims, leur dit-
» il, mais à Naziance, tout ce que vous
» voudrez. »

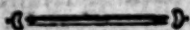


Au lever du Roi, l'Archevêque d'Ambrun
louoit beaucoup la harangue de l'abbé
Colbert. Louis IV dit à M. de Maulevrier:
» Promettez-moi de ne pas dire un mot à
» Colbert de tout ce que va dire l'Archevê-
» que d'Ambrun; ensuite il dit à l'Archevê-
» que : continuez tant qu'il vous plaira. »

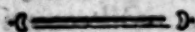


On avoit fait contre un sçavant une sa-
tyre latine fort obscure. On dit à ce sujet

» C'est frapper avec une épée dans le four-
»reau. »



MON^{SIEUR} Pascal parloit un jour de mathématiques avec quelqu'un qui n'en sçavoit pas beaucoup ; & sur ce qu'ils n'étoient pas du même sentiment , M. Perault , qui étoit présent , dit : « Vous verrez qu'il y a deux mathématiques. »



UN Médecin , qui faisoit l'homme d'importance , disoit qu'il ne vouloit voir en malades que des gens de qualité ; & comme un certain malade , de grande condition , venoit de mourir entre ses mains , quelqu'un dit : « Si on le laisse faire , il rendra ce pays-ci comme la Suisse ; il exterminera toute la noblesse. »



UN homme de basse naissance , qui avoit réussi à se faire reconnoître pour bâtard d'un

grand Seigneur, en étoit devenu très-orgueilleux. Il se mit un jour fort en colère, sur ce qu'on avoit dit quelque chose contre les bâtards, disant que certains bâtards valaient bien certains enfans légitimes. Un homme d'esprit dit tout bas à un de ses amis :
» Je ne sçais pas pourquoi cet homme s'é-
» chauffe tant en faveur des bâtards. J'ai
» ouï dire que sa mère étoit fort honnête
» femme. »



UN Gascon avoit emprunté cent pistoles d'un Marquis très-riche, qui avoit compté ne les revoir jamais. Il fut trompé, car le Gascon lui rendit les cent pistoles ; s'imaginant que par cette exactitude il tireroit par la suite une plus grosse somme. Quelque tems après il revint à la charge, mais le Marquis lui refusa sa demande, en lui disant :
» qu'on ne le trompoit pas deux fois. »

CHAPITRE IV.

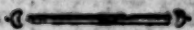
EXPRESSIONS SINGULIÈRES,

COMPARAISONS,

BELLES PENSÉES.



FRANÇOIS premier disoit que les grands Capitaines, au retour d'une campagne glorieuse, le premier jour étoient regardés à la Cour comme des Rois, le second comme des Princes, le troisieme comme des Soldats.



CROMWEL faisant son entrée dans Londres, comme on vouloit lui faire honneur de cette foule de peuple qui s'empressoit de le voir. « Il y en auroit autant, dit-il, si l'on me conduisoit au dernier supplice. »

QUELQU'UN disant à un homme que son
fils n'étoit pas en âge d'être marié, & qu'il
devoit attendre qu'il fût sage : « Vous vous
» trompez, lui dit-il, car si mon fils de-
» vient sage il ne se mariera jamais. »

ANNE de Bretagne, Princesse impérieuse
& hautaine, mais, à cela près, d'une con-
duite irréprochable, faisoit souffrir Louis
XII; & le bon Roi disoit souvent, en lui
cédant : « Il faut bien payer la chasteté des
» femmes. »

SIXTE V disoit, en parlant de la négli-
gence d'Henri III, sur l'administration de
son état, & de sa dévotion mal réglée : « Il
» n'y a rien que ce Roi n'ait fait pour être
» Moine, & il n'y a rien que je n'aye fait
» pour ne l'être point. »



COMME on louoit un Prince de plusieurs vertus qu'il n'avoit pas. « Je ferai tout ce que je pourrai , dit-il , pour vous empêcher de mentir. »



LE Pape , Jules II, disoit que les belles-lettres étoient de l'argent aux roturiers , de l'or aux nobles , & des diamans aux Princes.



UN petit Sauvage avoit été amené de l'Amérique en France ; son maître , qui le croyoit bien content , lui demanda : *Hé bien , aimes-tu mieux à présent ton pays que le nôtre ?* « Oui. *Et pourquoi ?* » C'est que je ne puis manger que quand tu manges , & je ne puis dormir que quand tu dors. »



MONSIEUR Patris disoit : « Quand un
C vj

« dévot se sert de sa dévotion pour s'élever,
 « j'en doute ; mais quand elle l'humilie &
 « l'abaisse, j'y ai croyance. »



Le gendre d'Oronte se retirant de la Cour
 après sa disgrâce, dit : « Que les Rois fai-
 « soient de leurs sujets comme l'on fait des
 « jetons, qu'on fait valoir tantôt plus tan-
 « tôt moins. »



UNE personne de qualité, qui aimoit fort
 la peinture, ayant montré un tableau de sa
 façon au Poussin ; ce fameux Peintre lui dit :
 « Monsieur, il ne vous manque, pour de-
 « venir habile, qu'un peu de pauvreté. »

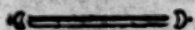


BOILLEAU disoit en parlant de son cousin
 Puimorin, qui étoit fort gai. « Il a une joie
 « continue avec des redoublemens. »



ON disoit d'un très galant homme, dont

l'unique défaut étoit d'être entêté de sa naissance : « C'est dommage qu'il soit Gentilhomme. »



UNE personne dit en plaisantant d'une autre, qui avoit la bouche extrêmement grande, qu'un jour voulant rire, elle s'étoit mordue l'oreille.



WICHERLEY compare les critiques à ces voleurs, qui, prêts d'être justiciés, ont mieux aimé choisir le métier de bourreaux que d'être pendus.



UN homme d'esprit a dit : « Celui qui a » trouvé un bon gendre a gagné un fils ; ce- » lui qui en a trouvé un mauvais a perdu » une fille. »



ON a comparé une fille coquette à ces vins

pétillans dont tout le monde goûte & que personne n'achette.



LES faux braves , disoit un homme d'esprit , ressembloit à un bassin de balance qui s'élève quand l'autre s'abaisse , & qui s'abaisse quand l'autre s'élève.



LES beaux jours sont pour le peuple , disoit Madame la Duchesse de Longueville. La présence de ce que j'aime fait mes beaux jours.



UNE femme d'esprit faisoit un jour quelque raillerie sur la sottise d'une autre femme , dans un lieu où se trouva une amie qui voulut la défendre , & qui soutint qu'elle avoit beaucoup d'esprit : « Ah , Madame , vous avez mangé de l'ail , répondit la première. » On sçait que ceux qui ont mangé de l'ail ne sentent point l'odeur

de ceux qui en ont mangé comme eux.



MONSIEUR le Maréchal de Grammont étant allé voir, par ordre du Roi, le Ministre Morus, qui étoit malade à l'extrémité, à son retour le Roi lui demanda comment il se trouvoit? Le Maréchal lui répondit : « Sire, je l'ai vu mourir ; il est » mort en bon Huguenot ; mais une chose » en quoi je le trouve le plus à plaindre, » c'est qu'il est mort dans une Religion qui » n'est maintenant non plus à la mode » qu'un chapeau pointu. »



UN des bons mots que Balzac ait jamais dit, est celui-ci, en parlant de Lamotte le Vayer. « Il fait le dégât dans les bons livres. »



LES Courtisans font aux Princes, en égard à l'esprit, ce que les gueux font aux en-

fans qu'ils estropient , & dont ils dissoquent les membres pour mieux gagner leur vie par la mendicité.



DANS une préface que les Anglois ont mise à la tête de la traduction de Molière ; ils comparent les ouvrages de ce grand comique à un gibet. « Le vice , dit-on , & le ridicule y ont été exécutés , & y demeu-
rent exposés comme sur le grand chemin ,
pour servir d'exemples aux Auteurs. »



LINIERE voyant Patru & Chapelain qui se promenoient ensemble , dit à ceux qui étoient avec lui : « Voilà un pauvre Auteur
& un Auteur pauvre. »



MADAME de la Fayette , la femme de France qui avoit le plus d'esprit , & qui écrivoit le mieux , comparoit un sot Traducteur à un laquais que la maîtresse en-

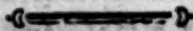
voye faire un compliment à quelqu'un : ce que sa maîtresse lui aura dit en termes polis, il va le rendre grossièrement, il l'estropie ; plus il y avoit de délicatesse dans le compliment, moins ce laquais s'en tire bien.



» C'EST assez que d'être : » C'est un mot de Madame la Fayette, qui entendoit par là, que pour être heureux, il falloit vivre sans ambition & sans passions, au moins sans passions violentes.



POUR faire entendre que les Poëtes n'étoient plus si recherchés qu'autrefois, M. de Ségrais disoit souvent, que le siècle étoit devenu *prosaïque*.



MONSIEUR Camus, qui vit que plusieurs Abbés avoient cessé de prêcher, dès qu'on les avoit fait Evêques, dit : *qu'un Evêché étoit un baillon.*

BALZAC, en parlant de Louis XIII, qui n'avoit point d'enfans, dit : *qu'il ne pouvoit faire des coups d'état qu'avec la Reine.*

SCARON aimoit à lire les ouvrages à ses amis à mesure qu'il les composoit : il appelloit cela *essayer ses livres.*

QUELQU'UN a dit d'un parasite méditant : « Qu'il n'ouvroit jamais la bouche » qu'aux dépens d'autrui. »

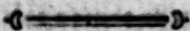
UN paysan voulant exprimer la grande récolte qu'il y auroit dans une bonne année, dit : « Il y a tant d'épis que l'un dit à l'autre, tire-te de là que je m'y boute. »

MONSIEUR de la Rochefoucault disoit,

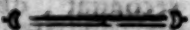
que la soumission & les bassesses que les gens de guerre font auprès des Ministres étoient des lâchetés de gens de cœur.



Le plus court chemin de la réputation, c'est celui du mérite.



ON connoît les hommes au discours, comme le métal au son.



UN Gascon, en parlant d'un homme bien assoupi, disoit : « Il dort comme une vieille obligation. »



BOILEAU disoit, en parlant de M. Dacier : « Il fuit les grâces, & les grâces le fuient. »



BOILEAU appeloit les interprétations singulières que Dacier faisoit des anciens

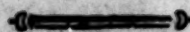
Poëtes , les révélations de M. Dacier.



UNE femme se promenant sur le bord de la mer écrivit avec son doigt ces mots Espagnols sur le sable : *antes muerta que mudada*, » plutôt mourir que de changer. » Son amant vint peu de tems après : lorsqu'il étoit touché de voir des marques de la fidélité & de la constance de sa maîtresse , un flot de la mer couvrit cette écriture & l'effaça en même tems ; il reconnut , quelque violente que fût sa passion , qu'il n'étoit pas trop sage d'ajouter foi à des paroles dites par une femme & écrites sur le sable.



MONSIEUR le Camus disoit de certains Moines gourmands , fort révérentieux : » Que c'étoit des cruches qui ne se baissent que pour se remplir. »



UN homme fort âgé , dont l'esprit étoit

baillé, avoit néanmoins de tems en tems des saillies heureuses. Quelqu'un disoit à cette occasion : « Que c'étoit un vieux châteaudeau où il revenoit des esprits. »



ON parloit à un homme d'esprit d'une personne que l'on desiroit lui faire connoître, & pour la faire valoir, on lui disoit qu'elle sçavoit tout Montaigne par cœur. Il se contenta de répondre, *j'ai le livre.*



COMME on félicitoit Benzerade sur son mariage : « Le bénéfice seroit bon, dit-il, s'il n'obligeoit pas à résidence. »



MONSIEUR Chapelain disoit que les femmes les plus raisonnables n'avoient tout au plus que la moitié de la raison de l'homme.



UNE Dame étant morte âgée de quatre-

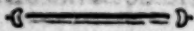
vingt treize ans , un Monsieur à qui on ap-
prit cette nouvelle , & qui n'avoit que six
mois moins que la défunte , dit : « Il n'y
» avoit plus qu'elle entre la mort & moi. »



DANS le tems qu'on contestoit vivement
sur les cinq fameuses propositions , le Comte
de Grammont dit à Louis XIV : « Sire , j'ai
» trouvé un tempérament pour accorder
» les Jansénistes avec leurs ennemis ; il faut
» obtenir un bref du Pape , qui décide que
» les cinq propositions sont *incognito* dans
» Jansénius. »



UN habile Musicien fit sa fortune en se
mariant ; on le prioit de chanter dans une
compagnie. « Permettez-moi , dit-il , d'imi-
» ter le Rossignol , qui ne chante plus quand
» il a fait son nid. »



MONSIEUR le Duc d'Enguien , du vivant
de M. le Prince , étoit d'une fierté insup-

portable , ce qui fit dire à M. de Saint Laurent , son Gouverneur , « qu'il croyoit » apparemment être reçu en survivance des » victoires de son père. »

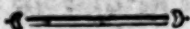


Le Cardinal de Bonzi disoit toujours en riant , que tous ceux qui avoient des pensions sur les bénéfices , ne vivroient pas long-tems , & que son étoile les tueroit. Ce Cardinal étoit le protecteur déclaré de Penautier , Receveur général du Clergé. Un jour l'Abbé Fouquet ayant rencontré cette Eminence dans le fond de son carosse avec Penautier , que l'on accusoit dans le tems de se mêler de poison , dit dans une compagnie : « Je viens de rencontrer le » Cardinal de Bonzi avec son étoile. »



BOILEAU caractérisoit un homme qui parloit fort lentement , en disant : « Les oui » & les non sont longs quand il les prononce , & ces deux monosyllabes devien-

» nent des périodes dans sa bouche. » Le Maréchal de Grammont prétendoit que c'étoit ce que Boileau avoit dit de mieux en sa vie.



BOILEAU n'étoit pas satyrique dans la conversation ; ce qui faisoit dire à Madame de Sévigné, *qu'il n'étoit cruel qu'en vers.*



UN Ambassadeur de France auprès du Roi de la Grande Bretagne, Jacques I, dans une audience qu'il eut de ce Prince, montra dans ses manières d'agir tant de vivacité & de feu, que le Roi demanda après l'audience, à Bacon, Garde des Sceaux, ce qu'il pensoit de l'Ambassadeur de France, il répondit que c'étoit un grand homme bien fait ; mais, reprit le Roi, *quelle opinion avez-vous de sa tête ?* « Sire, répondit Bacon, » des gens de grande stature ressemblent à » des maisons de quatre ou cinq étages, » dont le plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal meublé. »

UN Ministre fit présent de son portrait à un Abbé : celui-ci le remercia , & lui dit quelques jours après qu'il faisoit régulièrement sa cour à son portrait. Le Ministre lui dit : « En avez-vous obtenu quelque chose ? » Non , reprit l'Abbé , car il est ressemblant.

LOUIS XIV disoit à un Seigneur de sa Cour, en lui montrant les nouveaux bâtimens de Versailles : *Vous souvient-il qu'il y avoit là un moulin.* « Oui , Sire , le moulin n'y est plus , mais le vent y est encore. »

ON conseilloit à Madame de Longueville d'aller à la Cour , pour lui donner bon exemple. « Je ne sçaurois , dit-elle , lui donner un meilleur exemple que de la quitter. »

LES Princes aiment à quitter quelquefois

leurs personnages. Louis XIV étant avec le Duc de la Feuillade, le Comte de Grammont, & d'autres Seigneurs qu'il avoit admis à sa table, leur dit : « Soyons libres un instant, vous du respect qui vous gêne, » & moi du rôle de votre maître. » Il but au Duc de la Feuillade, en lui disant : *A toi Pierrot* ; ce Seigneur lui répondit, en lui disant : « A toi la France, je te ferai raison. » Cette épithète grenadière la France, qui convenoit si bien au Roi, fut trouvée très-heureuse.

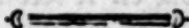
ON disoit d'un homme, à qui Louis XIII ne donnoit que des marques de bienveillance, qu'il étoit couché sur l'état des carrelles.

LES voyelles terminent tous les mots de la langue Italienne. On demandoit à un Gascon son sentiment sur un Opéra qui étoit en cette langue : « C'est, répondit-il, le triomphe des voyelles. »

Un autre voulant exprimer combien les vers de Quinault étoient doux , disoit :
» que Quinault avoir désossé la langue. »



UNE Dame voyant le portrait d'un Abbé qui étoit resté court en prêchant. « Ah !
» qu'il lui ressemble ! s'écria-t-elle ; on di-
» roit qu'il prêche. »



LE Cardinal de Richelieu dit qu'il avoit pris la Rochelle en dépit de trois Rois , le Roi d'Espagne, le Roi d'Angleterre, & surtout le Roi de France. Ce qui rend cela vrai , de Louis XIII , c'est que les Courtisans , qui prévoyoit que le succès de cette expédition rendroit le premier Ministre absolu , en dégoûtoient ce Prince. « Vous verrez , di-
» soit Bassompierre , que nous serons assez
» fous pour prendre la Rochelle. »



SÉBASTIEN Zamet marioit une de ses filles :

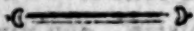
le Notaire lui demanda les qualités qu'il vouloit prendre dans le contrat de mariage. Zamet lui répondit : « Vous n'avez qu'à me » nommer Seigneur de dix-sept cens mille » écus. »



UNE Dame demandoit au Prince Maurice : *Qui croyez-vous le plus grand Capitaine de ce siècle ?* « Madame , lui dit-il , le Mar- » quis de Spinola est le second. »

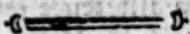


MONSIEUR de Balzac , parlant des Cardinaux dans le Conclave , qui , pour devenir Pape , feignent d'être malades , a dit plaisamment : « Ils ne sont jamais sans cathaire ; » & d'un Cardinal malade , il se fait toujours » un Pape qui se porte bien. »

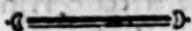


UNE femme de Province avoit désiré d'être d'un dîner que le Marquis de Lassay donnoit à quelques hommes célèbres dans les lettres. Surprise de voir le dîner très-avan-

sans avoir encore rien entendu de fort merveilleux, elle dit à Madame de Saint Just : *Quand commenceront-ils ?*



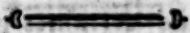
ON lisoit devant un homme de lettres un livre excellent, dans lequel il y avoit quelques-unes de ses pensées. « Voilà, dit-il, un » de mes enfans qui a fait fortune. »



UNE Bourgeoise prenoit le titre de Marquise, afin de passer pour une femme de qualité. « Madame, lui dit quelqu'un, prenez garde à ce que vous faites ; le sobriquet de Marquise pourroit bien vous ressembler. »



BOILEAU disoit au Marquis de Termes, qu'il étoit toujours à la pensée d'autrui, & que c'étoit en cela que consistoit le sçavoir vivre.



UNE Dryade est une Nymphé des bois,

une Hamadryade est attachée à un arbre particulier. Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, demanda un jour, à l'Opéra, à Benserade, la différence qu'il mettoit entre une Dryade & une Hamadryade. Ce Poète, qui ignoroit la distinction, vit un Archevêque & un Evêque qui attendoient Madame au sortir de la loge ; il prit sur le champ son parti. Ne voulant pas demeurer court, il dit à cette Princesse : *C'est la même différence qui est entre un Archevêque & un Evêque.* On rit beaucoup de cette comparaison. Un Evêque, qui vivoit à un Archevêché, dit à Madame le lendemain :
 » Je suis Dryade ; quand vous le voudrez,
 » Madame, sérieusement, je serai Hamadryade. »



QUELQU'UN disant à l'illustre Jérôme Bignon, que Rome étoit le siège de la Foi :
 » Cela est vrai, répondit-il, mais cette Foi
 » ressemble à de certaines gens qu'on ne
 » trouve jamais au logis. »

MADAME Cornuelle , fameuse par son amitié avec Ninon de l'Enclos , ayant vu un écrit par lequel M. de N. . . faisoit voir qu'il descendoit d'une Jeanne de Ghimel , s'écria : « Je l'avois toujours bien dit que » M. de N. . . descendoit d'une lamentation » de Jérémie. »

UN Gentilhomme de campagne , à qui il étoit survenu nombreuse compagne , voyant sa fille embarrassée de la régaler. « Il n'y a , » dit-il , qu'à cueillir un dindon , » parce qu'ils perchent ordinairement sur les arbres.

UNE Dame embrassoit M. de . . . Archevêque. « Prenez-y garde , dit quelqu'un à » cette Dame , M. de . . . est plus berger que » pasteur. »

UN des derniers Rois d'Espagne , auquel

Div

le sort des armes avoir enlevé plusieurs places considérables, recevoit de la plupart de ses Courtisans le titre de grand. « Sa Grandeur, dit un Espagnol, ressemble à celle des fossés qui deviennent grands à proportion des terres qu'on leur ôte. »

UNE femme surprise par son amant entre les bras de son rival, osoit lui nier le fait qu'il voyoit sous ses yeux. Quoi ! dit l'amant, *vous poussez l'impudence . . .* « Ah ! perfide, s'écria-t-elle, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis. »

UN Abbé étant demeuré court, on lui dit : « Votre sermon est très-beau, il n'y manque que la parole. »

UNE jolie Suivante avoir un gros diamant au doigt. Un plaisant le considéroit avec curiosité. La Maîtresse, qui étoit présente,

soutenoit le diamant fin. « Oh ! dit le plai-
sant , faisons lui l'honneur de croire qu'il
est du Temple ; car si le diamant est bon ,
la fille ne vaut rien. »



LA Ville de Pérouse ayant envoyé des Dé-
putés à Urbain IV , qui étoit à Avignon , ils
trouvèrent ce Pontife malade au lit. L'Orate-
ur de l'ambassade lui fit un long discours ,
sans se mettre en peine de son indisposition ,
& sans rien dire qui allât au fait. Quand il
eut fini , le Pape leur demanda s'ils avoient
autre chose à proposer. Comme ils s'étoient
aperçu de son ennui. « Nos ordres portent
de vous déclarer , que si vous ne nous ac-
cordez sur le champ ce que nous vous
demandons , notre Orateur vous fera en-
core le même discours avant que nous
partions d'ici ; » là-dessus il les fit expé-
dier.



MONSIEUR l'Abbé de la Victoire voyant
venir les Dames quêteuses de St Gervais,

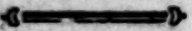
croir à ses gens du haut de l'escalier :
 » Qu'on ne laisse entrer personne , à cause
 » de cette petite vérole ; » les Quêteuses
 disparurent.



UNE personne parlant d'un Prédicateur,
 de qui elle avoit entendu le sermon de fort
 loin : « Il m'a , dit-elle , parlé de la main,
 » & je l'ai écouté des yeux. »



LE Père Maffillon venoit de prêcher avec le
 succès qui lui étoit ordinaire. Le Père La-
 boissiere , autre Oratorien , l'en félicitoit
 dans les termes les plus flatteurs. « Eh ! lais-
 » sez , mon Père , lui répondit le premier,
 » le Diable me l'a déjà dit plus éloquem-
 » ment que vous ne pouvez faire. »

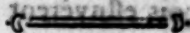


ROQUETTE , Evêque d'Autun , se plaignoit
 au Premier Président de Harlay , que les
 Officiers d'Autun avoient quitté son sermon

pour aller à la Comédie. « Ces gens-là, ré-
pondit le Premier Président, étoient de
bien mauvais goût de vous quitter pour
des Comédiens de campagne. »



L'Abbé Regnier faisoit une collecte à l'Académie Française, pour les frais des obsèques d'un Académicien ; chacun devoit contribuer pour une pistole. Un Académicien qui pouvoit passer pour l'original, ou du moins pour une parfaite copie de l'Avare de Molière, se trouva dans son instant de générosité ; il glissa sa pistole dans le chapeau de l'Abbé Regnier, sans que celui-ci s'en apperçut. L'Abbé lui demanda quelques tems après. L'Harpagon, Académicien, jura qu'il l'avoit donnée ; l'Abbé Regnier lui dit : *Je le crois, Monsieur, mais je ne l'ai pas vu.* M. de Fontenelle prit alors la parole, & dit : « Pour moi je l'ai vu, & je ne le crois pas. »



PATRIE étant revenu d'une extrême ma-

die à quatre-vingt ans, & ses amis s'en réjouissant avec lui, & le conjurant de se lever. « Hélas ! Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se r'habiller. »



MONSIEUR le Grand-Prieur trouva un jour Palaprat qui barroit son domestique ; il lui en fit des reproches. « Comment, Monsieur ! vous me blâmez, dit le Poëte ; savez-vous bien que quoique je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente. »



MÉNAGE étant un jour aux Chartreux, on lui fit voir un tableau de Saint Bruno, très-bien fait ; il dit sur le champ : *Sans la règle il parleroit.*



DANS les dernières guerres, sous Louis XIV, les François essuyèrent plusieurs disgraces : les ennemis insultoient à notre malheur ; ils disoient qu'on avoit affiché dans

Vienne qu'on donneroit 20000 ducats à ceux qui trouveroient aux François les bras qu'ils avoient perdus. Le Prince Eugène voulant surprendre Crémone, échoua par la bravoure de nos troupes ; une Princesse dit alors : « Il faut compter 20000 ducats au Prince Eugène ; il a trouvé aux François les bras qu'ils avoient perdus. »

Fontenelle, reçu à l'Académie Française, disoit : « Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi. »

Madame Turgot, entendant parler de la maladie de Louis XV, du vivant de Louis XIV, disoit : « Voilà un enfant bien heureux ; son pis-aller est le Paradis. »

On parloit un jour de l'antiquité du monde dans un repas où se trouvoit M. de Voltaire ;

il écouta paisiblement tous les convives, & termina la dispute par ce mot : « Pour moi , » dit-il, je crois que le monde ressemble à » une vieille coquette qui déguise son âge. »

UN Commis du Trésor Royal , homme d'esprit, qui payoit à Racine, Despréaux, & Valincourt la pension qu'ils avoient pour écrire l'histoire du Roi, disoit de ces Messieurs : « Nous n'avons vu encore d'eux que » leur signature. »

LOUIS XIV ayant dansé avec Madame de Sévigné, elle se remit à sa place auprès de Bussi, à qui elle dit : « Il faut avouer que le » Roi a de grandes qualités ; je crois qu'il » obscurcira la gloire de ses prédécesseurs. Bussi ne put s'empêcher de lui rire au nez. en voyant à quel propos elle donnoit ces louanges ; il lui dit : « On n'en peut pas » louer, Madame, puisqu'il vient de » danser avec vous : » Elle étoit si satis-

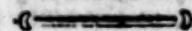
faire de ce Prince, dit Bussi, qu'elle fut sur le point de crier *Vive le Roi*.



MADAME de Sévigné s'informant à M. Ménage de sa santé, il lui dit : « Madame, » je suis enrhumé. » *Je la suis aussi*, dit-elle. Il me semble, reprit Ménage, que, selon les regles de notre langue, il faudroit dire *je le suis*. « Vous direz comme il vous » plaira, ajouta-t-elle, mais pour moi, » je croirois avoir de la barbe si je disois au- » trement. »

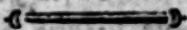


ON disoit à Madame de Scudéry que Versailles étoit un lieu enchanté : « Oui, dit-elle, pourvu que l'Enchanteur y soit. » Elle vouloit parler du Roi.



LE Général Colonne, visitant les prisonniers Turcs, commanda aux Officiers de les traiter avec douceur ; & se tournant vers

Méhémet : « Apprenez , lui dit-il , à prati-
quer l'humanité , vous autres qui exercez
tant de barbarie contre les Chrétiens.
Excusez-nous , répondit spirituellement
Méhémet , nous n'avions pas été jusqu'ici
prisonniers , & à portée de prendre vos
leçons. »



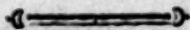
DANS les disputes littéraires qui s'éle-
voient à l'Académie, Boileau ne trouvoit
pas ordinairement le grand nombre pour
lui, parce qu'il étoit environné de confrères
peu disposés à être de son avis. Un jour
cependant il fut victorieux , & quand il
racontoit cette victoire , il ajoutoit en le-
vant la voix : « Tout le monde fut de mon
avis; ce qui m'étonna: car j'avois raison ,
& c'étoit moi. »



MONSIEUR de Baultu , pour sçavoir si un
homme donnoit à manger , demandoit :
Le voit on à midi ?



LES armées Françoises avoient pris un ascendant décidé sur les troupes Espagnoles, & étoient en possession de les battre. La Cour de Madrid, pour couvrir, autant qu'il étoit possible, les fautes de ses Généraux, se donnoit un air de victoire après chaque bataille. Un François osa en témoigner sa surprise à la Marquise de Grana. Cette Dame lui dit finement : « Laissez-les » se contenter tant qu'ils voudront. Vos » feux sont des feux de joie, & les nôtres » sont des feux d'artifice. »



ON mena Despréaux au camp du grand Condé. Ce Prince, qui aimoit les Lettres, lui fit un accueil distingué, lui montra son Armée, & lui demanda ce qu'il en pensoit. » Je crois, Monseigneur, répondit le Poète, » qu'elle sera fort bonne, quand elle sera » majeure; le plus âgé a à peine dix-huit » ans. »



CONDÉ disoit à ses amis qu'il avoit au Parlement un procès qu'il craignoit fort de perdre. « Faites le porter au Conseil de guerre, & je vous réponds du succès, » lui répondit un homme d'esprit.



DANS un souper qui fut poussé bien avant dans la nuit, on demanda à un Suisse, qui étoit l'un des convives, quelle heure il étoit; il regarda à sa montre, & vit qu'il étoit plus de minuit. *Messieurs*, dit-il, *il est déjà demain.*



CHAPITRE V.

SENTIMENS HÉROÏQUES,

RÉPONSES SUBLIMES DES ANCIENS.



DES Soldats Perles se vantoient devant un Lacédémonien que les traits & les javelots de l'armée de leur Roi étoient en assez grand nombre pour obscurcir le soleil. « Eh bien , » nous combattrons à l'ombre , » répondit le Spartiate.



QUINTUS METELLUS assiégeant Centobridge , une des machines de l'armée Romaine renversa un pan de muraille , & fit une brèche par laquelle on pouvoit aisément entrer dans la Ville. Rhétogène , un des principaux habitans , s'étant rendu à Metellus , les Assiégés exposèrent ses enfans sur la brèche. Le Général leva le siège pour n'avoir pas le

déplaisir de voir massacrer ces enfans. Cette clémence héroïque gagna tellement les esprits des Celubériens, qu'ils ouvrirent les portes aux Romains, & se rendirent à un Général si magnanime.

QUINTUS FABIVS MAXIMVS, Consul, fils de Fabius Maximus, qui avoit été Dictateur, voyant son père venir à lui sans descendre de cheval, lui envoya commander de mettre pied à terre; alors ce grand homme descendit, & embrassant son fils, il lui dit: «Je voulois voir si tu sçavois faire le Consul.»

PÉRICLEVS, Athénien, grand Capitaine & grand Orateur, souffrit un jour entier sans émotion qu'un citoyen l'accablât d'injures devant tout le monde; & quand, le soir, il se retira dans sa maison, ce téméraire l'y suivit, & continua son insolence. Lorsque Périclès fut à sa porte, il dit froidement

son valet : « Il est tard ; allez reconduire ce
» citoyen jusques chez lui. »



ANTIGONE, Capitaine d'Alexandre, voyant un jour ses soldats jouer à la paume tout armés, manda les Officiers pour s'en réjouir avec eux ; mais ayant appris que ces derniers s'amusoient à boire, il les cassa, & mit les soldats en leur place ; ceux-là méritant mieux de commander, qui sont toujours en état d'attaquer & de se défendre.



L'Empereur Trajan dit au Capitaine de ses Gardes : « Prenez cette épée ; si je regne
» bien, tirez la pour moi ; & si je regne
» mal, tirez la contre moi. »

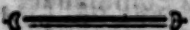


COMME on disoit à Trajan qu'il ne soutenoit pas assez la dignité Impériale. « Je
» veux paroître aux particuliers ce que je

« souhaiterois qu'un Empereur me parût,
« si j'étois particulier moi-même. »



RUBIUS FLAVIUS ayant été condamné par
Néron à perdre la tête ; & le Bourreau lui
disant de tendre le cou : « Frappe, lui ré-
« pondit-il ; sois assuré que tu ne le frap-
« peras pas si hardiment que je te le pré-
« sente. »



MARC - ANTOINE ayant donné 25000
dragmes qui valoient près de 10000 francs,
à un de ses amis, l'Intendant de Marc-An-
toine étala cette somme en plusieurs sacs sur
une table : il y mit de la petite monnoie afin
que la libéralité parût excessive & frappât
davantage son maître ; dès que Marc-An-
toine vit cet étalage : « Quoi, dit-il à son
« Intendant, n'est-ce que cela ? Hé bien, je
« vous ordonne de doubler la somme. »





UN Spartiate entendant quelqu'un faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance , l'interrompit en colère : « Ne cesseras-tu point , lui dit-il , de médire d'une femme de bien. »



SÉNÈQUE raconte que Caligula ayant condamné Canius à mort , l'exécuteur alla chez lui pour le prendre : il le trouva au jeu , & lui apprit sa commission ; Canius lui dit : « Mon ami , tu vois que j'ai avantage sur celui contre qui je joue , remarque-le bien , afin qu'après ma mort il ne le puisse pas contester. »



UN Lacédémonien ayant donné quelques poissons à aprêter en une hôtellerie , comme il entendit l'Hôte crier , qu'on apportât de l'huile , du vinaigre & du fromage pour faire la saussé ! « Si j'ai tout cela , dit-il , je n'ai que faire de poisson. »



LES Athéniens ayant renversé les statues de Ptolomée. « Ils n'ont pas renversé, dit-il, la vertu qui me les a fait dresser. »



SCAURUS, accusé de trahison : « Messieurs, » dit-il, un coquin m'accuse d'avoir trahi la République ; je sourens le contraire : » qui croirez-vous ? » Il fut absous par le peuple, sans plus grande connoissance de cause.



UN Architecte ayant dit à Livius Drusus, que pour peu de choses, il empêcherait qu'on ne vit dans sa maison « Je t'en donnerai le double, dit-il, pour faire que » tout le monde y voye. »



POMPEI demandant à Caton d'Utique en mariage deux de ses parentes ; l'une pour soi, l'autre pour son fils, afin de l'attirer à

son parti. « Je ne donne point, dit-il, » d'otage contre la République. »



CASSIUS, encore enfant, donna un soufflet au fils de Sylla, qui vantoit la tyrannie de son père ; & comme on les eut amenés pour cela devant Pompée : « Aye encore, » dit-il, le hardiesse de le soutenir ici, pour » être souffleté une seconde fois. »



LES Cabaretiers contestant aux Chrétiens une maison, Alexandre Sévère dit : « Qu'il » valoit mieux qu'on y adorât un Dieu, » quel qu'il fût, que d'en faire une ta- » verne. »



UN jeune homme se plaignant à sa mère que son épée étoit trop courte, elle lui dit : » ajoutes-y un de tes päs. »



L'EMPEREUR Adrien, rencontrant un hom-

me qui l'avoit offensé avant qu'il parvînt à l'Empire : « Approche , lui dit-il ; tu n'as plus rien à craindre de ma part , je suis Empereur. »

LABIENUS ayant abandonné César dans le tems qu'il avoit plus besoin de lui , & ayant passé dans le camp de Pompée , laissa dans celui de César de grandes richesses ; César les lui renvoya , & lui manda : *Voilà comme César se venge.*

PLUTARQUE dit dans la vie d'Alexandre , que Taxile , Roi des Indes , étant allé au-devant de lui pour le prier d'entretenir la paix. « Si je suis plus grand que toi , dit-il à Alexandre , tu la dois recevoir de ma libéralité ; si tu es plus grand que moi , tu me la dois donner. » Alexandre lui dit : *Hé-bien , disputons à qui se fera le plus de bien.*

—
DIMÉTRIUS ayant remis au lendemain la cause d'une femme, elle lui dit: « Vous ne devriez donc pas être Roi aujourd'hui. »

—
ANTIPATER ayant sçu qu'Alexandre avoit fait mourir Parménion, un des Principaux Généraux de l'armée en qui il avoit eu le plus de confiance, & qui l'avoit le mieux servi: « S'il étoit coupable, dit-il, à quel les Princes se fieroient-ils? Et, s'il étoit innocent, quel est le Prince à qui l'on se fierait? »

—
DARIUS, Roi de Perse, ayant envoyé de grands présens à Epaminondas, ce Prince dit aux gens de Darius, dont il ne vouloit point recevoir les présens: « Si Darius veut être ami des Thébains, il n'est point nécessaire qu'il achete mon amitié, & s'il a d'autres sentimens, il n'est pas assez riche pour me corrompre. »

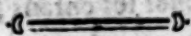
DÉMÉTRIVS, fils d'Antigone le Grand, demandant à son père quel jour il combattoit :
 « As-tu peur, lui-dit-il, de ne pas entendre
 » la trompette ? »

LUCULLVS étant prêt de donner bataille à Tygranes, on lui représenta, pour l'en dissuader, que c'étoit un jour malheureux.
 « Tant mieux, dit-il, nous le rendrons heureux par notre victoire. »

ON demandoit à une Dame Romaine, qui étoit restée veuve dans le printemps de ses jours, pourquoi elle ne se remarioit point ?
 « C'est que mon mari est toujours présent pour moi. »

Le Lacédémonien Pédarète, est-il dit dans l'Histoire de Lacédémone, se présente pour

être admis au Conseil des trois cents : il est reieté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui.



UNE femme Lacédémonienne voit, dans un Siège, son fils aîné, qu'elle avoit placé dans un poste, tomber mort à ses pieds. « Qu'on appelle son frère pour le remplacer, s'écria-t-elle aussi-tôt. »



UNE femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Elle en demande en tremblant, à un Pilote qui revient du camp. *Vos cinq fils ont été tués.* « Vil Esclave ! t'ai je demandé cela ? » Nous avons gagné la victoire. » La mère court au Temple, & rend grâces aux Dieux.



CORNÉLIE, fille du grand Scipion, & femme du Consul Sempronius, étoit dans

une compagnie de Dames Romaines, qui étaloient leurs pierres, leurs bijoux, leurs ajustemens. On demanda à Cornélie de voir les siens. Cette sage Romaine fit aussi-tôt approcher ses enfans, qu'elle avoit élevés avec soin pour la gloire de la patrie, & dit en les montrant : *Voici ma parure, voici mes ornemens.*

DARIUS ayant offert à Alexandre dix mille talens & la moitié de son Empire, Parmenion étoit d'avis d'accepter ses offres, & dit qu'il le feroit s'il étoit Alexandre. « Es-tu moi aussi, dit Alexandre, si j'étois Parmenion. »

COMME Antigonus campoit l'hiver en un lieu incommode, il dit à quelques soldats qu'il entendoit murmurer près de sa tente : « Allez vous plaindre ailleurs ; que je ne sois pas obligé de vous punir. »



UN sor de bonne maison reprochant à Iphicrate la bassesse de sa naissance : « Je » serai le premier de ma race, dit-il, & toi » le dernier de la tienne. »



IPHICRATE ayant été mis en justice en tems de guerre : « Malheureux, dit-il, à l'accu- » sateur, qui oblige mes citoyens à s'as- » seoir pour me juger, au lieu de marcher » sous ma conduite contre l'ennemi. »



LA fille de Pisistrate étant recherchée d'un sor, & d'un honnête homme, dont l'un étoit riche & l'autre pauvre, il prit l'honnête homme pour son gendre ; « car j'aime » mieux, dit-il, un homme qui ait besoin » de bien, que du bien qui ait besoin d'un » homme. »





LE fils d'Antigonus , de retour de la chasse, étant venu embrasser comme il donnoit audience à des Ambassadeurs : « Rapportez ceci , dit-il , à ceux qui vous ont en- » voyés. »



PHILIPPE de Macédoine disoit à Alexandre, qu'il gagnât l'affection des Macédo- niens tandis qu'il n'étoit pas leur maître, parce qu'ils ne l'aimeroient plus dès qu'ils le feroit.



PHILIPPE de Macédoine assistant à la vente de quelques Captifs en une posture assez deshonnête, l'un d'eux , s'approchant de son oreille, lui dit qu'il abbatit le pan de sa robe. « Qu'on mette cette homme là en li- » berté, répondit-il , car je ne sçavois pas » qu'il fût mon ami. »



UN des Courtisans de Philippe de Macé-

doine le priant de ne point faire juger une cause où il y alloit de l'intérêt de son ami :
 « J'aime mieux , dit-il , que ton ami perde
 son procès que moi ma réputation. »

—————

Toute la Cour de Philippe de Macédoine lui conseillant de châtier l'ingratitude des Péloponésiens , qui l'avoient sifflé publiquement dans les Jeux Olympiques : « Que ne feront-ils point , dit-il , si je leur fais du mal , puisqu'ils se moquent de moi après leur avoir fait tant de bien ? »

—————

UN soldat tout éperdu , étant venu dire à Léonidas , Roi des Lacédémoniens , que les ennemis étoient proche , il répondit froidement : « S'ils sont proche de nous , nous sommes proche d'eux. »

—————

DENIS le Tyran demanda un jour à Aristippe , pourquoi on voyoit souvent les Phi-

E v.

loſophes faire la cour aux Princes, & qu'on ne voyoit pas les Princes rechercher les Philoſophes : « C'eſt, lui répondit Ariſtippe, » que les Philoſophes connoiſſent leurs be- » ſoins, & que les Princes ignorent les » leurs. »



Un des amis de Philippe de Macédoine étant mort, quelqu'un diſant pour le conſoler, qu'il avoit aſſez vécu : « Aſſez pour » lui, dit-il, mais non pas pour moi, qui » ne me ſuis pas encore acquitté des obliga- » tions que je lui avois. »



CHAPITRE VI.

LOUANGES ADROITES;

CRITIQUES FINES;

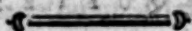
REQUÊTES;

PLACETS INGÉNIEUX.

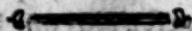
COMME toute la Cour glissoit sur la Seine, qui étoit glacée, Henri IV ayant voulu glisser aussi, le Maréchal de Bassompierre l'en empêcha, *Les autres ont bien glissé*, dit Henri IV. « Ah, Sire, répondit Bassom, » pierre, vous pesez plus que les autres.

LORS de la défaite du Maréchal de Créquy, à Conlarbrick, des Courtisans croyant faire leur Cour, disoient à Louis XIV^e, qu'il en-
troit à tout moment à Thionville & à Metz

des escadrons , & même des baraillons tout entiers , & que l'on n'avoit quasi rien perdu. Le Roi , sentant la fadeur de ce discours , & voyant rentrer tant de troupes : *Mais* , dit-il , *en voilà plus que je n'en avois*. Le Maréchal de Grammont , plus habile que les autres , entre dans cette pensée : « Oui , Sire , » c'est qu'ils ont fait des petits. »



UN Officier du Régiment d'Orléans ayant été envoyé à la Cour , pour y porter une nouvelle agréable , demanda la Croix de Saint Louis. *Mais* , vous *tes bien jeune* , lui dit Louis XIV. « Sire , répondit le brave » Militaire , on ne vit pas long-tems dans » votre Régiment d'Orléans. »

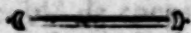


UN Officier très-âgé , & qui s'étoit trouvé à plusieurs actions importantes , supplioit Louis XIV , avec beaucoup de vivacité , de lui accorder le grade de Lieutenant Général. *J'y penserai* , dit le Roi. « Que Votre Ma-

« jetté se dépêche , repartit ce brave Offi-
« cier , en ôtant à demi sa perruque ; elle
« doit voir à mes cheveux blancs , que je
« n'ai pas le tems d'attendre. » Cette har-
dieffe ne déplût point au Prince , & elle fut
suivie d'un prompt succès.

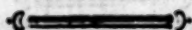


DUFRESNY , malgré les bienfaits qu'il re-
çut de Louis XIV , ne put jamais vivre dans
une certaine aisance. Après la mort de ce
Prince , M. le Duc d'Orléans , Régent ,
voulut aussi lui faire du bien. Voici à ce su-
jet un placet singulier que ce Poëte lui pré-
senta. « Monseigneur , Dufresny supplie
« votre Altesse Royale de le laisser dans la
« pauvreté , afin qu'il reste un monument
« de l'état de la France avant votre Ré-
« gence ; » Monsieur le Duc d'Orléans mit
au bas du placet : *refuse absolument.*

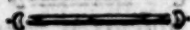


On louoit beaucoup devant Annibal Cara-
che , le beau groupe de Laocoon , chef-

d'œuvre de sculpture antique. Cet Artiste ne disoit mot. Comme on en parut étonné, il prit un crayon, & le dessina contre la muraille de la salle, aussi exactement que s'il l'avoit devant les yeux, & en fit ainsi par ce moyen le plus bel éloge.



MONSIEUR de Fontenelle étant dans une maison où il avoit dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit ouvrage d'ivoire, d'un travail si délicat qu'on n'osoit le toucher de crainte de le briser. Tout le monde le trouvoit admirable. « Pour moi, dit M. de Fontenelle, je n'aime point ce qu'il faut tant respecter. » Dans ce moment arrivoit Madame la Marquise de Flamarens. Elle l'avoit entendu. Il se retourne, l'apperçoit, & ajoute : « Je ne dis pas cela pour vous, Madame. »



Le Marquis de... avoit eu une conduite qui lui avoit attiré la disgrâce de Louis XIV;

lorsqu'il épousa Mademoiselle de le Roi, en faveur de ce mariage, lui dit : *J'oublie le passé ; soyez sage à l'avenir.* Le Marquis de ... dit à sa nouvelle épouse, qui étoit coquette : « Madame, personne ne parle plus juste que le Roi. Trouvez bon que je vous répète ce qu'il m'a dit : » *J'oublie le passé ; soyez sage à l'avenir.*

Lorsque Louis XII fit son entrée dans Milan, Léonard de Vinci fit paroître la figure d'un lion, remplie de ressorts si bien ajustés, qu'après avoir marché plusieurs pas devant le Roi, lorsqu'il entra dans la salle du palais, cet automate s'arrêta tout court, & fit paroître les armes de France en ouvrant son estomac.

Un Officier, criblé de coups, qui s'étoit distingué en plusieurs occasions au service de Henri IV, lui présenta un placet, où il demandoit quelque récompense ; il exposoit

le nombre des blessures qu'il avoit reçues; Henri IV, après avoir lu le placet, dit: *Nous verrons.* « Il ne vient qu'à Votre Ma-
 » jesté de voir maintenant, répondit l'Offi-
 » cier d'un ton hardi & respectueux tout en-
 » semble. » Il ouvrit son juste au-corps, &
 déchirant sa chemise, il mit au jour les
 glorieuses cicatrices de ses blessures. Cet
 objet éloquent persuada tellement ce Prince,
 qu'il le récompensa au-delà de ses espé-
 rances.

UN ancien Officier, dont le mérite distin-
 gué échappa à Louis XIV dans une promo-
 tion d'Officiers Généraux, alla saluer ce
 Prince, & lui dit: « Sire, j'avois bien
 » compté de mourir au service de Votre
 » Majesté; mais je ne croyois pas y mourir
 » de douleur. » Ce Roi, toujours équitable,
 eut bientôt trouvé le secret de le satisfai-
 re.

MADAME de M*** étant grosse, la Reine

Anne d'Autriche demanda au Duc son époux , quand elle accoucheroit : « Ce sera » quand il plaira à Votre Majesté. »



UN Seigneur disoit en présence d'un vieux & fin Courtisan : *J'étois hier au coucher du Roi , qui me dit cette nouvelle.* Le vieux Courtisan , dans la vue de lui faire sentir sa vanité , lui dit : « Et moi , j'étois hier au » sermon du Père Bourdaloue , qui me dit » de fort belles choses. »



UN Officier Gascon , étant à l'armée , parloit assez haut à un de ses camarades ; comme il le quittoit , il lui dit d'un ton important : *Je vais dîner chez Villars.* Le Maréchal de Villars se trouvant derrière cet Officier , il lui dit avec bonté : « A cause de » mon rang de Général , & non à cause de » mon mérite , dites Monsieur de Villars. » Le Gascon , qui ne croyoit pas être si près de ce Général , lui répondit sans paroître

étonné : « Cadedis , on ne dit pas Monsieur
» de César ; j'ai cru qu'on ne devoit pas
» dire Monsieur de Villars. »



La Calife Hégiage , l'horreur & l'effroi des
peuples , par ses cruautés , parcouroit son
Empire sans suite & sans marque de distinc-
tion : il rencontre un Arabe du désert , & lui
parle en ces termes : « Ami , je voudrois
» bien sçavoir de vous quel homme est ce
» Hégiage dont on parle tant ? — Hégiage,
» répond l'Arabe , n'est point un homme ,
» c'est un monstre. — Que lui reproche-
» t'on ? — Une foule de crimes : — Ne
» l'avez-vous jamais vu ? — Non. — Eh
» bien , lève les yeux , c'est à lui que tu
» parles. » L'Arabe , sans témoigner la
moindre surprise , le regarde d'un œil fixe ,
& lui dit fièrement : « Mais , vous , sça-
» vez-vous qui je suis ? — Non. — Je suis
» de la famille de Zobaïr , dont chacun des
» descendans devient fou un jour de l'année ,
» mon jour est aujourd'hui. » Hégiage sou-
rit à une excuse si ingénieuse.



GUILLAUME HOGARTH, mort depuis peu en Angleterre, s'étoit acquis beaucoup de réputation dans sa patrie, par la manière toujours vraie, piquante, & souvent pathétique, avec laquelle il peignoit les vices de ses concitoyens. On a de lui une estampe, qui représente, avec toute l'énergie possible, les différens tourmens qu'on fait éprouver en Angleterre aux animaux. Un Charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bon homme qui passoit dans la rue, & qui fut touché de pitié pour ces animaux: « Misérable! tu n'as donc jamais vu l'estampe d'Hogarth? »



UN soldat de l'armée de M. de Turenne avoit pris le nom de ce Général, qui lui en fit réprimande. « Que voulez-vous, mon Général, répondit le soldat? J'ai la folie des noms; si j'en avois sçu un plus beau

» que le vôtre, je l'aurois pris. » Cette réponse ingénieuse lui valut une récompense.

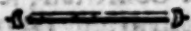


IL étoit un tems que tout le monde disoit gros pour grand ; une grosse chose , une grosse maison , une grosse réputation. Louis XIV étant un jour chez Madame de Montespan , où se trouvoit Boileau , lui témoigna qu'il n'aimoit pas cette expression nouvelle. « Sire , lui dit Boileau , Votre Majesté » n'a pourtant rien à craindre de cette nouveauté : on ne confondra jamais Louis le » Grand & Louis le Gros. »



LE Cardinal de Richelieu s'amusoit volontiers à de petits jeux d'exercice , pour le délasser des pénibles travaux de son cabinet. Antoine de Grammont , mort en 1678 , le surprit un jour , qui , tout seul , en veste , s'exerçoit dans son cabinet à sauter contre un mur ; un Courtisan , moins délié que lui , eût été sans doute fort embarrassé de se

trouver avec un Ministre du caractère de Richelieu, témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité : mais il s'en tira en homme d'esprit. « Je parie, dit-il » au Cardinal, que je saute aussi bien que » votre Eminence. » Aussi-tôt quittant son habit, il se mit à sauter avec le Ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune.



Louis XIV étant à Fontainebleau, se plaignoit un jour au Marquis de Cavoix, Maréchal des Logis de la Maison, de ce que les Seigneurs de la Cour étoient très-mal logés. M. de Cavoix s'excusoit sur ce que le Château n'étoit pas assez grand pour contenir une Cour aussi nombreuse : « Mais, » dit le Roi, Fontainebleau n'est pas bâti » d'aujourd'hui : on y tenoit Cour du temps » de François I; sous le Roi Henri, mon » grand-père, il y avoit assez de place, de » même que sous le feu Roi mon père. — » Ah ! Sire, dit alors le Marquis de Ca- » voix, Votre Majesté me parle là de plai- » sans Rois. » Cette réponse fut bien inter-

prétée, à cause de sa naïveté ; mais un homme sage n'auroit pas voulu la hasarder.



ON présentoit à Louis XIV un Officier pour remplir une place. *Cet homme*, dit le Roi, *est trop âgé*. « Sire, répartit l'Officier en habile Courtisan, je n'ai que quatre ans plus que Votre Majesté, & j'ai encore vingt-cinq ans à la servir. » Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit.



Le Calife Almanzor avoit consulté deux Astrologues sur son horoscope. Le premier lui prédit que les prétendans au Califat mourroient avant lui ; le second, qu'il vivroit beaucoup plus long-tems que ceux qui pouvoient prétendre au Califat. Le dernier Astrologue annonçoit la même chose que le premier. Sa prédiction fut néanmoins la seule bien reçue & bien récompensée, parce qu'il avoit habilement évité le terme de mourir, qui laisse toujours une idée fa-

cheuse dans l'esprit. Ceci rappelle ce mot de la Reine *Parisatis*, qui vouloit qu'on n'eût que des paroles de soit pour les Grands.



Le Maréchal de la Ferté dit à Louis XIV ; à l'occasion du froid violent qu'on ressentoit dans un hiver, qu'il avoit failli à mourir, par ce qu'il avoit un manteau qui n'étoit point doublé : que si Sa Majesté, qui avoit eu la bonté de lui donner un bâton pour le soutenir dans sa vieillesse, vouloit lui faire doubler d'hermine son manteau, elle le garantirait à l'avenir de ce malheur. Ce Monarque entra dans la plaisanterie, & fit le Maréchal de la Ferté Duc & Pair.

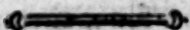


LOUIS XIV aimoit à verser plusieurs faveurs sur un même sujet. On dit qu'un Gascon ne demanda au Roi, dans un platet, qu'un écu. « Un écu, lui répondit ce Prince » avec étonnement. — Oui, Sire, lui répondit le Gascon, il ne s'agit que de rom-

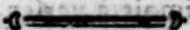
» mencer avec Votre Majesté , elle conti-
 » nuera ensuite en augmentant , & elle fi-
 » nira en m'accablant de ses bienfaits. »



UN jour que Louis XI étoit monté sur un
 petit cheval , Brezé dit à ce Prince , que ce
 cheval , malgré la petitesse de sa taille ,
 étoit le plus robuste du Royaume. *Comment*
cela , demanda le Roi ? « C'est , dit Brezé ,
 » qu'il porte Votre Majesté , & tout son
 » Conseil. »

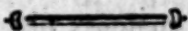


LE Roi ayant demandé à Boileau en quel
 temps il étoit né , ce Poète lui répondit :
 » Je suis venu au monde un an avant Votre
 » Majesté , pour annoncer les merveilles de
 » son regne. »



HENRI IV voyant fuir ses gens au combat
 de Fontaine-Françoise , commande à An-
 toine de Roquelaure , depuis Maréchal d
 France , de courir après eux pour les rame-
 ner

ner. « Je m'en garderai bien , répond ce
» rusé Courtisan , on croiroit que je fuirais
» comme eux : je ne vous quitterai point ,
» & combattrai à vos côtés. »



Louis XIV se promenoit dans les Jardins
de Versailles entre Mansard & Le Nautre, &
regardant tantôt la façade du Château, &
tantôt la disposition du grand parterre :
» Il faut en convenir , leur dit-il , on ne
» sçauroit mieux réussir que vous avez fait
» l'un & l'autre. Tout cela est admirable. »
Mansard, naturellement fin , & ébloui de
sa faveur , goûtoit toute la douceur d'une
pareille approbation. Lorsque Le Nautre ré-
pondit avec autant d'esprit que de modestie :
» Il y a , Sire , quelque chose encore
» de plus rare. — Quelque chose de plus
» rare , dit le Roi surpris ? — Oui , Sire ; &
» c'est de voir le plus grand Roi du monde
» s'entretenir avec tant de bonté avec son
» Maçon & son Jardinier. »

LE Marquis de Saint André sollicitoit un petit Gouvernement auprès de M. de Louvois, Ministre de la guerre ; ce Ministre qui avoit reçu quelques plaintes contre cet Officier, le lui refusa. « Si je recommen- » çois à servir, je sçais bien ce que je fe- » rois, repartit cet Officier un peu ému. » *Et que feriez-vous ?* lui demanda le Minis- tre, d'un ton tout à fait brusque. « Je ré- » glerois si bien ma conduite, répliqua St » André, que vous n'y trouveriez rien à » redire. » Louvois fut si agréablement sur- pris de cette réponse, qu'il accorda ce qu'on lui demandoit.

BOILEAU apprenant que le Roi s'étoit trop exposé, & qu'un boulet de canon avoit passé à sept pas de Sa Majesté, alla à lui & lui dit : « Je vous prie, Sire, en qualité de » votre Historien, de ne me pas faire finir » si-tôt votre histoire. »

Le Comte de Grammont voyant que Louis XIV ne donnoit aucun bénéfice à l'Abbé de Feuquières, son neveu, lui dit : « Sire, j'a-
» vois toujours cru l'Abbé de Feuquières
» homme d'une conduite à engager Votre
» Majesté à penser à lui ; mais comme votre
» choix est la récompense du mérite, & qu'il
» n'est point encore tombé sur lui, je suis
» porté à croire qu'il est sans mérite. Si
» Votre Majesté l'oublie dans la première
» nomination, trouvez bon que je le fasse
» renfermer dans un Séminaire pour le reste
» de ses jours. » Louis XIV ouvrit les yeux
sur cet Abbé, & il lui donna une bonne
Abbaye.

On parloit devant Charles-Quint d'un
Capitaine Espagnol, qui se vantoit de n'a-
voir jamais eu peur ; il répondit qu'il falloit
que cet homme n'eût jamais touché de
chandelle avec les doigts ; car, ajouta-t-il,
il auroit eu peur de se brûler.



EN 1702, le Duc de Bourgogne commandoit en Flandre l'armée Française. Un vieux Officier, qui connoissoit mieux son métier que les usages de la Cour, se mit à la table du Prince, sans en avoir obtenu la permission : on l'avertit de sa faute ; il en demanda pardon. « Monsieur, lui dit obligamment le Duc de Bourgogne, vous souperiez avec moi : je vous apprendrai la Cour, & vous m'apprendrez la guerre. »

LULLY étant jeune, & simple Page de Mademoiselle, entendit que cette Princesse, qui se promenoit dans les Jardins de Versailles, disoit à d'autres Dames : « Voilà un piédestal vide sur lequel on auroit dû mettre une statue. » La Princesse ayant continué son chemin, Lully se deshabilla entièrement, cacha ses habits derrière le piédestal & se plaça dessus, attendant, dans l'attitude d'une statue, que la Princesse re-

passât. Elle revint en effet quelque tems après ; & ayant apperçu de loin une figure dans l'endroit où elle souhaitoit qu'on en mit une , elle ne fut pas médiocrement surprise. « Est-ce un enchantement , dit-elle , » que ce que nous voyons ? » Elle avança insensiblement , & ne reconnut la vérité de cette aventure , que lorsqu'elle fut très-proche de la figure. Les Dames & les Seigneurs qui accompagnoient la Princesse voulurent faire punir sévèrement la statue ; mais elle lui pardonna en faveur de sa saillie singulière : & cette folie , qui sembloit devoir perdre Lully , fut le premier pas qui le conduisit , dit-on , à la fortune.



VEASPASIEN reçut une lettre de Volagère , avec cette inscription fastueuse : *Arsace , Roi des Rois , à Flavius Vespasien*. Celui-ci , dans sa réponse , mit : *Flavius Vespasien , à Arsace , Roi des Rois*. On dit que Philippe II , Roi d'Espagne , écrivant à Henri IV , remplit sa lettre d'une tirade de

titres qui ne finissoient pas. Le Roi de France répondit & signa : *Henri, Bourgeois de Paris.*

Le vieux Maréchal de Villeroi étant consulté par Louis XIV sur le cérémonial des Cardinaux : « Sire, dit-il, il y a si longtemps que je n'en ai vu qui n'ayent été nos maîtres, que je ne sçais que dire sur le cérémonial. »

Louis XV allant visiter les Hôpitaux, après le siège de Menin, un Grenadier qui étoit à l'Hôpital, dit : *Ah ! voilà du fruit nouveau.* Le Roi reprit : *que dis-tu là ?* Il répartit : « Je dis que voilà le premier Général qui soit venu dans ces endroits-ci. »

Le Duc de Guise reprochoit à Villandri, de ce qu'il ne l'avoit pas vu dans un jour de bataille. « J'y étois cependant, répondit

» Villandri , & dans un endroit où vous
» n'auriez jamais osé paroître. » Cette ré-
ponse , qui étoit une espèce d'insulte ,
échauffa le Duc , qui se préparoit à une ex-
plication ; mais Villandri l'arrêta en lui di-
sant : « J'étois avec le bagage : auriez-vous
» paru dans un endroit comme celui-là. »



RAOUL DE LANNOI étant monté à l'assaut
à travers le fer & la flamme , au siège du
Quefnoi , Louis XI , qui avoit été témoin
de son ardeur , lui passa au col une chaîne
d'or , en lui disant : « Par la Pâque-Dieu ,
» mon ami (c'étoit son jurement ordinaire),
» vous êtes trop furieux en un combat , il
» faut vous enchaîner ; car je ne veux pas
» vous perdre , desirant me servir de vous
» plus d'une fois. »



LE Duc de Savoye , dans une irruption qu'il
fit en Provence , soumit plusieurs petites
Villes ; Fréjus en particulier. Il proposa à

M. de Fleury, qui alors en étoit Evêque, & qui depuis a gouverné la France avec tant de modération, de lui prêter le serment ordinaire de fidélité : « Prince, lui répond le » Prélat, Votre Altesse Royale est bien con- » vaincue que je ne manquerai jamais à ce » que je dois à Louis le Grand, mon légitime & mon unique Souverain : d'ailleurs, » ce ne seroit pas la peine de reconnoître » Votre Altesse pour le peu de tems qu'elle a » à séjourner en Provence. » Ce trait de flatterie & d'attachement, adroitement présenté à Louis XIV, contribua beaucoup à faire choisir M. de Fleury pour Précepteur de Louis XV, & fut par conséquent le grand mobile de son élévation.



Le jeune Cambise, fils de Cyrus, étant un jour à table avec les Grands de sa Cour, ses Satrapes l'élevèrent au-dessus du Roi son père. Crésus, Roi de Lydie, flatteur plus adroit, dit : *qu'il trouvoit Cambise fort inférieur à Cyrus.* Et comme ce discours sur-

prenoit l'assemblée, & que le Roi lui-même en paroîssoit ému, Crésus ajouta : « Qu'il le » trouvoit inférieur, en ce que Cambise n'a- » voit pas encore fait comme Cyrus un fils » qui lui ressembloit. »

LOUIS BERTON DE CRILLON se trouvoit un jour auprès du Roi avec tous les Grands de la Cour & les Ministres Etrangers; & la conversation étant tombée sur les guerriers qui se sont le plus distingués : « Messieurs, » dit le Roi en mettant la main sur l'épaule » de Crillon, voilà le premier Capitaine du » monde. — Vous en avez menti, Sire; » c'est vous, répliqua vivement Crillon. »



CHAPITRE VII.

ANECDOTES

SUR DIFFÉRENS AMBASSADEURS.

MONSIEUR Chanut, Ambassadeur de France en Suède, étoit malade dans cette Cour, & abandonné des Médecins. Un Seigneur Suédois lui dit : « Monsieur, je comprends que ce qui vous fait de la peine en mourant, c'est de voir que vous serez enterré parmi des Protestans » M. Chanut lui répondit : « On n'aura qu'à creuser ma fosse un peu plus bas qu'à l'ordinaire, & je serai enterré parmi les Catholiques. »

LES Samiens envoyèrent à Sparte des Ambassadeurs, qui furent très-longs dans leurs harangues; les Lacédémoniens leur répondirent : « Nous n'avons point entendu la fin

» de votre harangue , parce que nous en
» avons oublié le commencement. »



UN grand Duc de Toscane se plaignoit à un Ambassadeur de Venise , de ce que sa République lui avoit envoyé un Vénitien , qui s'étoit fort mal conduit pendant le séjour qu'il avoit fait auprès de lui. « Il ne faut
» pas, dit l'Ambassadeur , que votre Altesse
» s'en étonne ; car je puis l'assurer , que nous
» avons beaucoup de fous à Venise. — Nous
» avons aussi des fous à Florence , lui répon-
» dit le Grand Duc , mais nous ne les en-
» voyons pas dehors pour traiter les affaires
» publiques. »



DES Ambassadeurs de Hollande , à la Cour de France , étoient invités à dîner par un Ministre des Finances. On servit au dessert du fromage de Hollande ; & comme on parloit de ce pays-là , & de ce qu'il produit , ce Ministre , en montrant le fromage , dit , en

s'adressant à ces Ambassadeurs, « que c'é-
» toit du fruit de leur pays. » C'étoit une es-
pèce de raillerie de la Hollande; les Am-
bassadeurs s'en apperçurent; & l'un d'eux
prit une poignée de ducats, & la jetta au
milieu de la salle en disant : *En voilà aussi.*

LE Grand Mogol, Cha-Jeham, fort enclin
à la raillerie, demandoit à un Ambassadeur
de Perse, si son maître étoit plus grand
qu'un certain petit Esclave fort laid, dont
l'emploi étoit de chasser les mouches autour
du trône? « Non, répondit l'Ambassadeur,
» il s'en faut bien; mon maître est seule-
» ment plus grand que toi de toute la tête. »

Le carrosse d'un Envoyé Extraordinaire du
Prince Abbé de Fulde, se trouva engagé
dans un embarras à Vienne. Le Ministre,
Résident du Roi de Prusse, lui barra le che-
min; l'Envoyé de Fulde mit la tête à la por-
tière, & cria au Ministre Prussien : « Mon-

« sieur, ordonnez donc à votre cocher qu'il
« cède au mien. » *Monsieur*, répondit celui-
ci, *je lui donnerois cent coups de bâton s'il*
cédoit à votre maître.

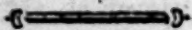


Aussi-tôt que Félix Peretti fut Cardinal,
sous le nom de Montalte, il prit le chemin
qui devoit le conduire à la Papauté. Il de-
vint humble, patient, modeste & frugal.
A peine avoit-il dans sa chambre de quoi
meubler la cellule d'un Religieux. Un Am-
bassadeur Moscovite, comparant les somp-
tueux Palais de presque tous les Membres
du Sacré Collège, avec la pauvreté du logis
de Montalte, dit : « Il faut que celui-ci soit
« bâtard ; car il n'a pas été partagé comme
« les autres frères les Cardinaux. »

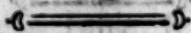


Le Cardinal Mazarin, quelque tems avant
sa mort, voulant cacher l'extrémité de son
mal, se mit du rouge & passa sur son bal-
con pour voir essayer ses chevaux : ce qui

fit dire à l'Ambassadeur d'Espagne : « Voilà
 » un portrait qui ressemble assez au Cardi-
 » nal Mazarin. »



LE Docteur Dale étant Ambassadeur de la Reine Elisabeth , & se trouvant , au commencement des négociations avec l'Espagne, dans une conférence préliminaire avec les Ambassadeurs des autres Souverains , on proposa dans quelle langue on traiteroit ; l'Ambassadeur d'Espagne répondit que la Françoisé étoit la plus convenable , parce que , dit-il , en regardant le Docteur Dale , votre maîtresse porte le titre de Reine de France. « Non , lui répliqua le Docteur ; » traitons plutôt en Hébreu ; car votre maî- » tre se qualifie de Roi de Jérusalem. »



LOUIS XIII supportant avec beaucoup de patience une harangue ennuyeuse à la porte d'une petite Ville , Beautru , qui s'imagi- noit de faire plaisir au Roi en interrompant

L'Orateur, lui demanda de quel prix étoient les ânes de son pays ; l'Orateur lui dit, après l'avoir regardé depuis les pieds jusqu'à la tête : « Quand ils sont de votre poil & de » votre taille, ils valent dix écus. » Le Roi fut dédommagé par cette répartie de l'ennui de sa harangue.

LES Ambassadeurs des Germains se trouvant un jour dans le Cirque avec l'Empereur Néron, s'informèrent de la qualité de ceux qu'ils voyoient assis auprès de l'Empereur : on leur dit que c'étoient les Députés des Villes les plus fidèles au peuple Romain. Ils se levèrent aussi-tôt & allèrent se placer au premier rang ; disant que les Germains ne le cédoient à aucune autre nation en fidélité pour le peuple Romain. Tous les spectateurs applaudirent à cette démarche, & l'Empereur leur marqua sa reconnoissance par les distinctions & les présens dont il les combla.

LOUIS XIV donnant audience au célèbre Baron de Penteuricder, qui avoit la réputation de ne se jamais décontenancer, parut piqué du peu d'impression que sa personne faisoit sur cet Ambassadeur. Ce Prince, pour l'intimider, l'interrompit à la première période de sa harangue, qui commençoit ainsi : « Sire, l'Empereur mon maître m'envoie » vers Votre Majesté, en lui disant d'un ton » élevé » : *Plus haut, M. l'Ambassadeur.* Mais celui-ci répondit sans s'émouvoir : » Plus haut ? L'Empereur mon maître, Sire, » m'envoie vers Votre Majesté, &c. » en nommant l'Empereur le premier, haussant la voix, &c continuant son discours avec assurance.

UN Ministre de Hollande, envoyé vers un Roi du Nord, Prince habile, mais violent, eut une audience secrète de ce Monarque, dans laquelle il avoit à justifier quelques dé-

marches de la République , qui ne pouvoient que déplaire au Roi. Le discours s'anima extrêmement ; & dans la chaleur des contestations, le Ministre répéta plusieurs fois le nom de ses maîtres. « Ah ! s'écria le » Monarque en colère , vos maîtres sont » des . . . — Sire , répondit le Négociateur » flegmatique , Votre Majesté voudroit-elle » que je leur fisse part de cette déclaration » dans mon rapport ? . . . — Oui , répliqua » le Monarque , vous n'avez qu'à le leur » marquer de ma part. » Le Ministre se garda bien d'obéir ; & quelques jours après , voyant le Prince dans une assiette d'esprit plus calme , il lui fit valoir sa prudente discrétion , & en obtint tout ce qu'il voulut.



UN Prince d'Italie étant un jour sur un balcon avec un Ministre Etranger , qu'il cherchoit à humilier , lui dit . « C'est de ce » balcon qu'un de mes ayeux fit sauter un » Ambassadeur. » Apparemment , répondit sèchement le Ministre , que les Ambassa-

deurs ne portoient point d'épée dans ce temps là.

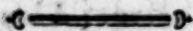


UN Prince d'Italie qui prenoit les titres de Roi de deux Souverainetés, où il n'avoit pas un ponce de terre, voulant humilier un Ministre Etrange, lui demanda en public, où étoit situé le Marquisat dont il prenoit le titre ? « Entre vos deux Royaumes, Mon-
seigneur, répliqua froidement l'Ambassa-
deur. »



UN Négociateur, de beaucoup d'esprit, avoit le malheureux penchant de la satire, & ne pouvoit s'empêcher de lancer mille traits contre le Monarque auprès de qui il étoit accrédité, & contre toute sa Cour; ce Prince le sçut, & n'en parut nullement piqué; mais ayant demandé & obtenu son rappel, il lui donna, au lieu du présent ordinaire, une tenture de tapisserie où ce Ministre étoit représenté en silence, environné de satyres. La ressemblance frappante des

traits du visage rendoit cette vengeance fort plaisante.



DES Ambassadeurs de Tarragoue vinrent dire à Auguste, qu'une palme venoit de croître sur l'Autel, qu'ils avoient érigé en son honneur : « C'est une preuve, leur répondit » ce Prince, de votre assiduité à y faire des » sacrifices. »



UN Ambassadeur de Charles-Quint, auprès de Soliman, Empereur des Turcs, venoit l'être appelé à l'audience de cet Empereur. Comme il vit, en entrant dans la salle d'audience, qu'il n'y avoit point de siège pour lui, & que ce n'étoit point par oubli, mais par orgueil, qu'on le laissoit debout, il ôta son manteau & s'assit dessus avec autant de liberté que si c'étoit un usage établi depuis long-tems ; il exposa l'objet de sa commission avec une assurance & une présence d'esprit que Soliman lui-même ne put

s'empêcher d'admirer. Lorsque l'audience fut finie, l'Ambassadeur sortit sans prendre son manteau ; on crut d'abord que c'étoit par oubli, & on l'avertit : il répondit avec autant de gravité que de douceur : « Les Ambassadeurs du Roi mon maître ne sont point dans l'usage de porter leurs sièges avec eux. »



UN Ambassadeur Espagnol vanitoit à Henri IV la puissance de son maître ; le Roi, pour rabattre le faste Espagnol, dit, avec beaucoup de vivacité, que s'il lui prenoit envie de monter à cheval, il iroit déjeuner à Milan ; entendre la Messe à Rome, & dîner à Naples. « Sire, répondit l'Ambassadeur, si Votre Majesté va si vite, elle pourroit aussi, dans le même jour, entendre les Vêpres en Sicile. »



HENRI IV disputant avec un Ambassadeur d'Espagne, lui dit en colère : « Si le Roi

« votre maître continue ses attentats, je
« prendrai les armes, & on me verra bien-
« tôt à Madrid. — Pourquoi non ? répon-
« dit froidement l'Espagnol ; François pre-
« mier y a bien été. — C'est pour cela, ré-
« pliqua le Roi ; que j'y veux aller venger
« son injure ; celles de la France & les mien-
« nes. »

UN Ambassadeur d'Espagne conseilloit à Jacques II de ne pas tant se livrer aux Prêtres, dont les conseils imprudens pouvoient lui faire perdre la couronne : « Quoi donc, » répondit Jacques, le Roi d'Espagne ne consulte-t-il pas son Confesseur ? — Oui, » répliqua l'Ambassadeur, & c'est pour cela que nos affaires vont si mal. »

POPILIUS ayant été député vers le grand Antiochus, pour lui porter quelques ordres du Sénat, lui rendit ses dépêches sans le saluer ; & ce Prince ayant répondu qu'il en délibéreroit, il traça un cercle autour de lui

avec sa houlaine, & dit qu'il le falloit faire sans sortir de là.

UN Roi du Nord demandoit à un Ambassadeur Anglois, s'il harangueroit le peuple, au cas qu'on lui tranchât la tête, si la négociation ne réussissoit pas. L'Ambassadeur, blessé de cette demande, répondit qu'il harangueroit sans doute, & que même il avoit déjà préparé ses gens & son discours. « Je voudrois bien l'entendre, dit le Roi. — Vous serez obéi, reprit l'Ambassadeur. Le voici : Vous me voyez, Messieurs, au moment de perdre la tête. Je ne regrette point la vie, mais je vois avec douleur que ceux qui doivent aux autres des exemples d'humanité, viennent jouir de mon malheur, — En voilà assez, » dit le Monarque un peu confus, & qui comprit sans doute la leçon.



CHAPITRE VIII.

NAÏVETÉS FINES OU PLAISANTES;

BRUSQUERIES.

UN Avocat commençant son plaidoyer en cette manière : *Les Rois nos prédécesseurs*, &c. « Avocat, couvrez-vous, dit le Président ; vous êtes de trop bonne famille pour être découvert. »

VERS le treizième siècle, un homme refusoit de subir l'épreuve, & disoit, pour autoriser son refus, qu'il n'étoit pas un Charlatan ; le Juge lui faisant quelque instance pour l'engager à se soumettre à la loi : « Je prendrai volontiers le fer ardent, répondit-il, pourvu que je le reçoive de votre

» main. » Le Juge décida qu'il ne falloit pas tenter Dieu.

III V. —
UN Payſan alla trouver un Avocat pour conſulter une affaire ; l'Avocat , après l'avoir examinée , lui dit qu'elle étoit bonne ; le Payſan paya la conſultation , & lui dit enſuite : « A préſent que vous êtes payé , » dites-moi franchement : trouvez - vous » mon affaire bonne ? »

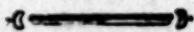
—
UN homme âgé de 60 ans voulant baiſer en badinant une jeune perſonne , lui diſoit qu'elle le pouvoir baiſer ſans péché : « C'eſt » pour cela , répondit la petite friponne , » que j'en ne le veux pas faire. »

—
LE Duc de R. . . voyant de loin une Croix , la ſalua ; Monſieur le Duc. . . qui étoit avec lui ſ'en étonna , & lui dit : *Oh , oh , M de R. . . hé , depuis quand ?* « Nous nous ſaluons

« luons bien , dit-il , mais nous ne nous par-
« lons guère. »



MADAME SCUDERI se plaignoit du rhume toutes les fois qu'elle alloit faire des emplettes , à cause que les boutiques ne sont pas fermées comme les chambres. Quelqu'un lui conseilla de n'y aller que les fêtes & dimanches.



UN homme de beaucoup d'esprit étoit fâché de ne pas sçavoir l'Histoire. « Toure-
« fois , disoit-il , je m'en console , quand je
« réfléchis que ce qui se passe de mon tems
« doit être un jour l'histoire.



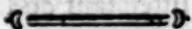
B OILEAU eut un jour une dispute fort vive avec son frère le Chanoine , qui lui donna un démenti d'une manière assez dure ; les amis communs voulurent mettre la paix , & l'exhortèrent à pardonner à son frère.

» De tout mon cœur , répondit-il , parce que
 » je me suis possédé , & que je ne lui ai dit
 » aucune sottise. S'il m'en étoit échappé une,
 » je ne lui pardonnerois de ma vie. »

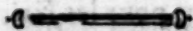
UN ignorant demandant les Ordres , fut
 refusé par son Evêque. « Que voulez-vous
 » donc que je fasse , Monseigneur , lui dit-
 » il , que j'aille voler sur les grands che-
 » mins ? »

MONSIEUR le Duc de . . . soit par esprit de
 pénitence , soit pour rétablir sa santé , avoit
 pris un appartement aux Incurables , dans
 le même tems que la Duchesse sa femme,
 Gouvernante de Louis XIV , remit son em-
 ploi au Maréchal de Villeroi. Comme le
 Duc sortoit de la Messe , un Pauvre lui de-
 manda l'aumône. « Parbleu , mon ami , ré-
 » pondit le Duc , tu prends bien ton tems,
 » Ma femme est sortie de condition , & me
 » voici à l'Hôpital. Adresse toi mieux une

» autrefois. » Après cette saillie , il lui fit la charité.



UN Italien mourant , entendant ces paroles qu'on lui disoit à la recommandation de l'ame : *Proficiscere anima Christiana* ; « fortez ame Chetienne , » n'étoit pas d'avis que son ame eût tant d'empressement de partir ; il répondit : *Pian piano anima mea* ; « doucement , doucement , mon ame , ne va point si vite. »



MONSIEUR de Bullion , Surintendant des Finances , fit bâtir une Chapelle aux Cordeliers ; les Religieux lui vinrent demander à quel Saint il vouloit la dédier : « Prenez , » dit-il , qui vous voudrez ; je n'ai affection » pour aucun , & je puis dire que les Saints » me sont tous également indifférens. »



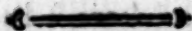
UN Payſan , qui avoit un procès à Paris ,

vint implorer la protection d'un Maître des Requêtes, auprès duquel il avoit eu accès, lorsqu'il étoit Intendant de sa Province. Le Maître des Requêtes le reçut avec bonté, & lui demanda, par manière de conversation, s'il y avoit toujours bien des foux dans sa Province : « Il y en a toujours, Monseigneur, répondit le Payfan, mais pas tant » que quand vous y étiez. »

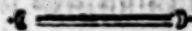
On demanda à un homme de distinction deux mille écus pour les frais funéraires de sa femme, qu'il avoit été ravi de perdre : « Deux mille écus, s'écria-t-il ! J'aimerois » autant qu'elle ne fût pas morte. »

Un Curé avoit eu quelque dispute avec une de ses Paroissiennes, à laquelle il dit étant en colère : *Allez, vous n'êtes qu'une P...* « Messieurs, dit la femme, s'adressant à » plusieurs personnes qui étoient présentes,

» je vous prends à témoin , comme M. le
» Curé révèle ma confession, »



ON conseilloit à un mylantrope mélanco-
lique de fréquenter ses amis : *Hélas !* dit-il,
je n'en ai point.



UN mendiant , qui étoit estropié , deman-
doit l'aumône à une Dame qui se piquoit de
dévotion , lui disant , pour l'attendrir qu'il
» avoit perdu les joies de ce monde : *Est-ce*
donc que ce pauvre homme est Eunuque ?
dit-elle à ceux qui se trouvèrent là.



UN Boucher , qui se mouroit , disoit à sa
femme : « Il faut qu'après ma mort , tu
» épouses notre garçon Jacques ; c'est un
» bon compagnon , & dans notre métier il
» faut un homme comme celui-là. » *Hélas !*
dit-elle , *j'y pensois.*

UN vieux mari étant à l'agonie , appela sa femme , & lui dit , qu'il seroit content si elle lui donnoit parole de ne pas épouser certain Officier qui lui avoit donné tant de jalousie : « N'ayez pas peur , lui dit la femme , » car j'ai donné parole à un autre. »

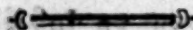
UNE femme , dont le mari étoit à l'extrémité , paroïssoit inconsolable ; ses amies vouloient la faire passer dans une autre chambre. « Laissez moi loi , dit-elle ; on est » toujours bien aise de voir mourir son » mari. »

UN Officier prenant congé de sa maîtresse , la veille qu'il devoit partir pour joindre son Régiment , elle lui dit : « Vous me faites de » belles promesses , mais je suis persuadée » qu'à vingt lieues d'ici vous ne penserez » plus à moi. — Soyez sûre du contraire ,

» répondit l'Officier ; car afin de soulager
» ma mémoire , j'ai écrit votre nom sur mes
» tablettes. »



TROIS femmes de qualité étoient à une fen-
nêtre pour voir l'entrée d'un Ambassadeur.
Il y avoit avec elles un ancien Maréchal de
France , & deux autres Seigneurs ; un de
ces derniers voyant passer M. Du Gué-Trouin
dans un carosse , le fit remarquer aux Da-
mes , en leur disant : *Voilà un Héros dans*
un Fiacre. « Un Héros ! s'écria aussi-tôt une
» de ces Dames , comme avec surprise , &
» sans songer devant qui elle parloit, atten-
» dez que je le regarde attentivement ; je
» n'en ai jamais vu. »



DÈS l'âge de trente ans M. de Fontenelle
sollicita une place à l'Académie. On lui pré-
féra l'Abbé Testu , dont le principal mérite
étoit d'être l'Instituteur des Princesses , filles
de Monsieur , frère unique du Roi ; Mon-

seigneur ne demanda cette place pour lui que parce qu'il crut ne pas pouvoir refuser à un homme de sa maison, une démarche qu'il croyoit sans conséquence ; car il n'imaginoit pas qu'on dût le recevoir. Il envoya donc un Gentilhomme à l'Académie, pour lui recommander l'Abbé Testu ; & la Compagnie répondit qu'elle auroit tous les égards qu'elle devoit à son Altesse Royale. Le Gentilhomme ayant rendu cette réponse, le Prince, surpris d'une déférence qu'il n'exigeoit point, & même qu'il n'attendoit pas, dit : *Est-ce qu'ils le recevront. ?*



On avoit chargé une célèbre Actrice de l'Opéra d'apprendre à une jeune Eleve le rôle d'une Princesse éprise de la plus violente passion pour un Infidèle, de lui donner en conséquence plusieurs leçons ; mais les leçons ne produisoient point leur effet. Enfin, la maîtresse impatiente, dit un jour à l'Ecolière : « Ce que je vous demande est-il » donc si difficile ; mettez vous à la place

« de l'Amante trahie ; si vous étiez abandonnée d'un homme que vous aimeriez tendrement , que feriez-vous... ? » *Moi*, répondit naïvement l'Ecolière , *j'en prendrois vite un autre.* » En ce cas , répondit la maîtresse , nous perdons toutes deux nos peines. Je ne vous apprendrai jamais à jouer votre rôle comme il faut. »



MONSIEUR de Verdun , Premier Président de Paris , prononçant une harangue , qu'il avoit fait faire par un habile Avocat , demeura court ; & comme il faisoit effort pour se remettre sans en venir à bout , dépité , il dit tout haut. « Diable soit de l'Avocat ; pourquoi me l'a-t-il faite si longue ? »

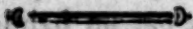


UNE Dame perdit un de ses enfans ; son mari , qui étoit absent , fut très fâché , à son retour , d'apprendre cette nouvelle : il lui en fit des reproches , comme si la mort de cet enfant avoit été occasionnée par la né-

gligence de la mère. « Madame, lui dit-il,
 » vous auriez plus de soin de vos enfans, si
 » vous sçaviez la peine que j'ai de vous en
 » faire. »

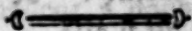


Les Italiens font exécuter leur musique
 par des Castrats. Une petite fille, venoit
 d'entendre Caristini, on louoit beaucoup ce
 chanteur : « Oui, disoit-elle, il a une
 » jolie voix ; mais il me semble pourtant
 » qu'il y manque quelque chose. »

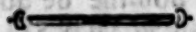


On avoit fait une chanson très-plaisante
 contre M. Rémond, frère de M. Rémond
 de Saint Mard. Ce M. Rémond avoit moins
 d'esprit que son frère ; mais il sçavoit très-
 bien le Grec. Il sollicitoit une place à l'Aca-
 démie Françoisé ; & comme il étoit attaché
 au Régent, en qualité de son Introduceur
 des Ambassadeurs, ce Prince le recomman-
 da à M. de Fontenelle, à qui il avoit donné
 un appartement au Palais Royal, & lui de-
 manda s'il avoit quelque engagement. « Au-

« cun, Monseigneur, lui dit-il ; mais je ne
 « reconnois à M. Rémond aucun titre pu-
 « blic, aucun ouvrage qui puisse justifier le
 « choix de l'Académie. — Ni moi non plus,
 « reprit le Régent ; encore s'il avoit fait sa
 « chanson. »



UN borgne avoit épousé une très-jolie fille,
 qu'il ne trouva pas pucelle ; il lui en fit des
 reproches ; mais elle lui représenta que telle
 qu'elle étoit, elle valoit bien un homme
 qui n'avoit qu'un œil. *L'accident qui m'est*
arrivé, dit-il, est l'ouvrage d'un de mes en-
nemis. « Et moi, repliqua-t-elle, l'accident
 « qui m'est arrivé est l'ouvrage d'un de mes
 « amis. »



UNE fille galante reprochoit à son frère sa
 passion pour le jeu. « Quand cesserez-vous
 « de jouer ? lui disoit-elle. » *Ma sœur, quand*
vous cesserez d'aimer. « Ah ! malheureux,
 « vous jouerez toute votre vie.



UN Pape , pénétré de son incapacité , refusa long tems la Papauté. Il l'accepta enfin , & se reposa sur son neveu du soin de toutes les affaires ; puis il étoit dans l'admiration & disoit naïvement : « Je n'aurois jamais » cru que cela fût si aisé. »



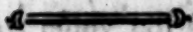
UN Suisse avoit été posté à la porte d'une salle d'assemblée. Il lui avoit été ordonné de ne laisser entrer que ceux qui auroient des billets. Un homme de qualité se présente avec sa compagnie ; le Suisse , qui ne lui vit point de billets , lui dit brusquement : *Entrer dedans point*. Jamais on ne put le fléchir que lorsque l'homme de qualité s'avisa de lui dire : « Moi ne vouloir point entrer dedans , mais vouloir sortir dedans. — Ah ! » pour sortir bon , dit le Suisse , mais pour » entrer point ; » & alors il le pousse lui-même dans la salle. Combien de personnes ressembleront à ce Suisse , & ne s'arrêteront qu'à un mot.



ON demanda à un Suisse si son maître, qui étoit un fameux partisan, y étoit : le Suisse répondit que non. *Quand reviendra-t-il ?* demanda-t-on encore. Le Suisse répondit : « Quand Monsieur a donné ordre de dire « qu'il n'y étoit pas, on ne sçait pas quand « il reviendra. »



UN Officier, devenu borgne à la guerre, portoit un œil de verre, qu'il avoit soin d'ôter lorsqu'il se couchoit. Se trouvant dans une Auberge, il appelle la Servante, & lui donne cet œil pour qu'elle le pose sur une table. Cependant la Servante ne bougeoit point ; l'Officier perdant patience, lui dit : *Hé bien, qu'attends-tu là ?* « J'attends, » Monsieur, que vous me donniez l'autre. »

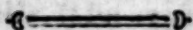


UN Abbé faisant valoir à un Etranger les

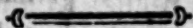
avantages du Gouvernement Ecclésiastique, l'Etranger trouvoit une réponse à tout. « Au moins, dit le Moine impatienté, on ne vient point nous enlever nos femmes & nos filles. »



UN Cardinal disoit naïvement en parlant d'un de ses Secrétaires : « Il me flatte, mais il me plaît. » *M'adula, ma mi piace.*

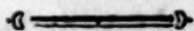


UN homme voulant faire ensevelir sa femme cinq heures après sa mort, on lui représenta qu'elle pouvoit être en décharge, & qu'il falloit attendre. « Faites ce que je vous ai ordonné, dit-il, elle est assez morte. »

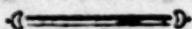


UNE femme, à l'article de la mort, avoua à son mari, qu'ennuyée d'être stérile, elle avoit donné à son voisin trois sacs de blé pour l'engager à lui faire un enfant : *Pardonnez-moi, ajouta-t-elle, c'est la seule fois*

que je vous ai manqué. « N'est-ce pas de
« mon blé que vous avez payé le voisin , dit
« l'époux. » Oûi, reprit la femme. « Eh
« bien , cet enfant est à moi puisque je l'ai
« payé ; ne m'en parlez pas d'avantage. »



QUAND on reprochoit à Corneille quel-
ques-uns de ces petits défauts auxquels les
grands hommes sont sujets , il répondoit
naïvement : « Je n'en suis pas moins Pierre
« Corneille. »

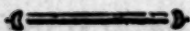


LES François s'étant emparés des places si-
tuées sur le Rhin , se voyoient réduits à
borner là leurs conquêtes , ou à passer ce
fleuve profond & rapide en présence du
Prince d'Orange , retranché sur l'autre rive.
Cedernier parti étoit si rempli de difficul-
tés, qu'un Aventurier étant venu offrir à M.
de Condé le secret de faire de l'or, ce Général,
dont l'esprit égaloit le courage , lui dit :
« Mon ami , je te remercie ; mais si tu es

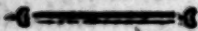
« vois une invention pour nous faire passer
 « l'Isle sans être assommés , tu me ferois
 « grand plaisir de me l'indiquer , car je n'en
 « sçais point. »



MADAME la première Dauphine disoit en
 admirant Pauline , dans *Polieucte* : « Eh
 « bien ! ne voilà-t-il pas la plus honnête
 « femme du monde , qui n'aime point du
 « tout son mari ? »

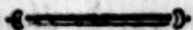


LULLY disoit d'un air , qu'il avoit fait pour
 l'Opéra , & qu'on chantoit à la Messe :
 « Seigneur , je vous demande pardon ; je ne
 « l'avois pas fait pour vous. »



UN débiteur ruiné , après avoir mis tout
 en usage pour satisfaire ses créanciers , leur
 dit : « Messieurs , j'ai été fort en peine jus-
 « qu'ici pour vous satisfaire ; mais après y

» avoir travaillé très-inutilement , je prends
» mon parti , & je me détermine à vous lais-
» ser ce soin. »



UN pauvre honteux demandoit l'aumône à
un homme qui n'étoit pas à son aise. « Hélas !
» mon ami , lui répondit celui-ci , si vous
» ne m'aviez pas prévenu , j'allois vous faire
» la même demande. »

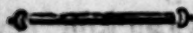


PENDANT la guerre de Hollande , en 1672 ;
un soldat ayant par érouderie , lâché un
coup de pistolet près de la maison où Louis
XIV avoit établi son quartier général , fut
condamné à être pendu ; une Liégeoise ,
jeune & jolie , touchée de compassion ,
s'alla présenter au Duc de la Feuillade ,
pour avoir la grace de ce malheureux. Le
Duc la renvoya au Roi , devant qui elle se
mit à genoux & la lui demanda. Le Roi s'é-
loigna d'elle , en lui disant que *q i tiroit*
près du Louvre , méritoit la mort. La pauvre

filles ne le rebuta point, & retenant le Monarque par l'habit : « N'accorderez-vous pas, Sire, lui dit elle, cette grace à une » Liégeoise qui vous la demande ? » Elle prononça ces paroles avec tant de naïveté, que le Roi lui répondit en souriant : *Oui, je vous l'accorde, & je veux qu'il vienne vous en remercier.*



Il parut en 1680 la plus grande Comète qu'on eût encore vue. On croyoit que ces apparitions menaçoient sur-tout les Princes & les Souverains. Cette question étant agitée en présence de Monsieur, frère de Louis XIV, le plus grand nombre se moquant des Comètes, & de ceux qui les craignoient. Le Prince dit aux moqueurs : « Vous en parlez bien à votre aise vous autres.



Une fille étant dans une assemblée avec sa cadette, qui sortoit du Couvent, quelqu'un conta une aventure galante, mais il la conta

en termes si obscurs, qu'une fille, sans expérience n'y pouvoit rien comprendre. Plus le récit étoit obscur, plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïvement sa curiosité. L'ainée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria : « Hé, si ! ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces Messieurs disent ? » *Helas !* répondit naïvement la cadette, *je ne sçais pas encore quand il faut rougir.*

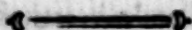


UN bon mari disoit à sa femme : « Je crois qu'il n'y a qu'un homme dans toute cette Ville qui ne soit pas cocu » *Qui donc ?* demanda la femme « Mais, dit le mari, tu le connois. » *J'ai beau chercher,* répondit-elle, *je ne le connois pas.*



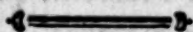
UN Bourgeois de Lyon, fort riche, ayant fait tirer son horoscope, mangea, pendant le tems qu'il croyoit avoir encore à vivre, tout ce qu'il avoit. Mais ayant été plus

loin que l'Astrologue ne lui avoit prédit, il se vit obligé de demander l'aumône ; ce qu'il faisoit, en disant : « Ayez pitié d'un » homme qui a vécu plus long-tems qu'il ne » croyoit. »



MONSIEUR de Puimorin étant invité à un grand repas, par deux Juifs fort riches, alla à midi chercher son frere Boileau, & le pria de l'accompagner, l'assurant que ces Messieurs seroient charmés de le connoître. Boileau, qui avoit quelques affaires, lui dit qu'il n'étoit point en humeur de se réjouir : Puimorin le pressa avec tant de vivacité, que Boileau perdant patience, lui dit d'un ton de colère : « Je ne veux point aller man- » ger chez des coquins qui ont crucifié No- » tre Seigneur. — Ah ! mon frere, s'écria » Puimorin en frappant du pied contre terre : » Pourquoi m'en faites vous souvenir, lors- » que le dîner est prêt, & que ces pauvres » gens m'attendent ? »



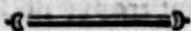


LES Sbires ayant trouvé un Prélat en habit déguisé dans un endroit suspect , l'emmenèrent devant le Pape. Un Cardinal , qui étoit présent , fit un grand crime au Prélat de son déguisement. « Il a bien fait , dit le » Pape ; seroit-il plus séant qu'il y eût été » sans changer d'habit ? »

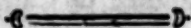


A QUELQUE distance de Calicut , Ville capitale du Royaume de ce nom , les Portugais trouvèrent un Temple , qu'ils prirent pour une Eglise Chrétienne , parce que l'intérieur étoit tout rempli d'images. Il y en avoit une , à la vue de laquelle les Malabares , qui conduisoient l'Amiral Vasco de Gama , prononcèrent le nom de Marie. Gama & ses gens la prirent pour une image de la Sainte Vierge , & firent devant elle leurs prières à genoux. Mais un Portugais , moins persuadé que les autres , dit en s'agenouillant : « Au » moins , si c'est la figure du Diable , mes

adorations ne s'adressent qu'à Dieu ; » ce qui fit rire toute la troupe.



UN assez mauvais Ecuyer , obligé de monter un cheval un peu haut , & appréhendant de n'en pas venir à bout , disoit : *Mon Dieu, aidez moi.* Il fit un si grand effort qu'il tomba de l'autre côté du montoir. Il s'écria en se relevant avec douleur : « Mon Dieu, vous ne m'avez que trop aidé. »



UNE jeune Villageoise , nommée Nicole , ayant bonne envie de se marier , avoit reçu de la Dame du lieu dix écus pour se faire une dot. La Dame voulut voir le prétendu. Nicole le lui présente : c'étoit un Limousin petit & fort laid. « Ah ma fille , lui dit cette Dame en le voyant , quel amoureux as-tu choisi-là ? — Hélas ! Madame , lui répond la naïve Nicole , que peut-on avoir pour dix écus. »

DANS un Village de Poitou, une femme, après une grosse maladie, tomba en léthargie. Son mari, & ceux qui étoient autour d'elle, la crurent morte. Ils l'enveloppèrent seulement d'un linge, selon la coutume des pauvres gens du pays, & la firent porter en terre. Mais en chemin ceux qui la portoient ayant passé près d'un buisson, les épines la piquèrent, & elle revint de sa léthargie. Quatorze ans après, elle mourut tout de bon; au moins le crut-on ainsi. Comme on la portoit en terre, & que l'on approchoit d'un buisson, le mari se mit à crier deux ou trois fois : « N'approchez point des haies. »

On avoit dit à un Religieux, prêt à s'embarquer sur mer : « Ne désespérez de rien dans une tempête, tant que les Matelots jureront & blasphémeront; mais s'ils s'embrassent, s'ils se demandent pardon

» réciproquement , tremblez. » Ce Religieux ne fut pas plutôt en pleine mer , qu'il s'éleva une tempête. Le bon Père , inquiet , envoyoit de tems en tems un Frère de son Ordre à l'écoutille , afin qu'il lui rapportât les discours des Matelots « Ah ! mon Dieu , » mon Père , tout est perdu , lui vint dire » le frère ; ces malheureux font des imprécations horribles ; vous frémiriez de les » entendre. Leurs blasphêmes seuls sont » capables de faire périr le vaisseau. » *Dieu soit loué* , dit le Père ; *allez , tout ira bien.*



UNE Dame étant en compagnie avec son mari , racontoit les adresses dont un galant s'étoit servi pour s'introduire la nuit dans la chambre d'une femme qu'il aimoit , en l'absence de son époux : « Mais , ajouta-t-elle , comme ils étoient ensemble , fort » contents l'un de l'autre , voici le mari qui » vient frapper à la porte ; or , imaginez » l'embarras où je fus alors . . . » La vérité ,
qui

qui venoit de lui échapper , jeta le mari dans un embarras encore plus grand.



UN enfant entendant dire que sa mère venoit de perdre son procès : « Ah ! maman ,
» que je suis aise , en se jetant à son cou ,
» que vous ayez perdu ce procès qui vous
» tourmentoît tant. »



ON montroit à l'Abbé de Marolles la tête de St Jean Baptiste , qui est à Amiens ; il dit en la baisant : « Dieu soit loué , c'est la cin-
» quième ou sixième que j'ai le bonheur de
» baiser. »



UNE Dame respectable voyant une de ses filles en danger de mort , s'écrioit en fondant en larmes : « Mon dieu ! rendez la moi ,
» & prenez tous mes autres enfans. » Un homme , qui avoit épousé la sœur de la Moribonde , s'approcha d'elle , & la tirant

par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, firent faire un grand éclat de rire à la mère, à la malade, & à toute sa famille qui l'environnoit.

AMYOT montra d'abord du défintéressement, & à la longue il parut avide : un jour qu'il demandoit à Charles IX un bénéfice considérable. Ce Prince lui dit : « Hé quoi, mon maître, vous disiez que, si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content ; je crois que vous les avez & plus. » *Sire*, répondit Amyot, *l'appétit vient en mangeant.*

UN Payſan va trouver un fameux Oculiſte ; il le trouve à table buvant & mangeant bien. *Que faire pour mes yeux ?* lui dit le Payſan. « Vous abſtenir de vin, lui dit l'Oculiſte. » *Mais il me ſemble*, reprit le Payſan, en s'approchant de lui, *que vous*

yeux ne sont pas plus sains que les miens, & cependant vous buvez. « Oui vraiment, dit l'Oculiste; mais c'est que j'aime mieux boire que guérir. »

UN vieux soldat ayant été condamné à mort pour avoir pris un chou, on l'exhorta à se confesser. Il ne voulut point y consentir, disant au Prevôt de l'armée : « Quoi! vous voulez faire pendre un soldat de soixante ans pour un chou! — Point tant de raisonnemens, mon ami, lui dit le Prevôt; confesse toi vite, qu'on t'exécute. » Enfin le soldat, au lieu de céder docilement aux efforts que les gens du Prevôt faisoient pour se saisir de sa personne, les repoussoit de toute sa force. Sur ces entrefaites passa un Prince qui eut pitié de ce vieux soldat, & pria le Prevôt de suspendre un moment l'exécution. Il alla demander sa grace au Général; & bientôt le Prevôt reçut l'ordre de lâcher le coupable. Le soldat, transporté de joie, dit à ses camarades : « Hé

« bien ! mes amis , vous le voyez , si je me
« fusse confessé , ma foi , j'étois pendu. »



UN Frère , fort naïf , croyant faire sa cour
à son Prieur , comme il étoit dans un repas
splendide en maigre , vint l'avertir de ne pas
manger d'une carpe où il avoit vu mettre du
lard. Le Prieur , mécontent de cet avis offi-
cieux , lui dit : *Qu'alliez-vous faire à la*
cuisine ?



UN homme de qualité , accoutumé à jurer ,
chassa son valet qui juroit : « Mon ami , lui
« dit-il , je ne veux pas que personne jure ici
« que moi ; je suis assez fâché d'avoir cette
« mauvaise habitude , sans que tu redou-
« bles mon chagrin , en voyant que tu imites
« le mauvais exemple que je te donne. »



ON parloit d'une personne qui aimoit à
rendre service. Quelqu'un qui lui avoit de

UNE

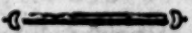
obligations , dit : « Un tel est très-honnête
» homme ; il est pauvre , mais cela ne m'em-
» pêche pas d'en faire un cas singulier. Il y a
» quarante ans que je suis son ami , & il ne
» m'a pas demandé un sou. »



UNE Dame de qualité , pieuse & galante ;
se mit un jour à faire des leçons de sagesse à
une jeune fille qu'elle avoit. « Ma bonne
» maman , lui répondit-elle en lui baisant
» les mains , votre morale m'effraye , mais
» votre vie me rassure. »



ON apporta dans une Eglise de campagne
un enfant à baptiser. Le Curé , qui venoit
de boire avec ses amis un peu plus que de cou-
tume , ne pouvant trouver l'endroit du Bap-
tême dans son Rituel , disoit tout en feuille-
tant : « Que cet enfant là est difficile à bap-
» tiser. »



UNE Reine de Perse , ne sachant ce qu'on

vouloit faire d'un cheval ; qu'on tourmentoit pour le renverser à terre , s'informa à quel dessein on se donnoit , & à cet animal tant de mouvement. Les Officiers firent honnêtement entendre à la Princesse , que c'étoit pour en faire un hongre. « Que de fatigues , » répondit-elle ; il ne faut que lui donner » du café ! » Elle prétendoit en avoir la preuve domestique dans la personne du Roi son mari , que le café avoit rendu indifférent pour elle.



L'ABBÉ de Choisy avoit vendu sa belle terre de Baleroi , près de Caën. Passant quelque tems après , devant ce Château , il dit d'un ton piqué : *Ah ! que je te mangerois bien encore !*



QUELQU'UN se trouvant las dans le lieu des exercices. « Je voudrois , dit-il en se reposant , que cela s'appelât travailler. »



UN Duc ayant eu quelque dispute pour le pas avec un Maréchal de France. « Je ne comprends pas, dit-il, sur quoi il peut fonder sa prétention; car, il ne doit pas ignorer qu'au sacre du Roi, qui est la plus grande de toutes les cérémonies, & dans les séances du Parlement, nos rangs sont réglés, & les Maréchaux n'ont rien à disputer. Il est vrai qu'ils nous commandent à l'armée; mais aussi, ajouta-t-il, je ne m'y trouve jamais. »

UNE Dame de la Cour sçavoit que M. de L *** étoit impuissant, & ne le connoissoit pas de vue; c'étoit un fort bel homme: l'ayant rencontré dans une maison étrangère, elle demanda qui c'étoit; on lui dit: *C'est le Marquis de L ***.* « Ah! dit-elle; qui n'y seroit attrapée? »

UNE grosse fille, forte & jouffue, accusoit
Hiv

un vieux Médecin de l'avoir prise par force ,
& demandoit qu'il fût condamné à l'épouser,
sinon , à lui payer une somme considérable,
« Comment , lui dit le Juge , étant vigou-
« reuse comme vous êtes , avez-vous permis
« qu'il s'approchât de vous ? N'aviez-vous
« pas assez de force pour vous défendre ?
*Ah ! Monsieur , répondit-elle , j'ai de la
force quand je querelle , mais je n'en ai point
quand je ris.*



CHAPITRE IX.

GASCONADES.

«————»

QUELQU'UN se vançoit d'avoir reçu une lettre de change ; un Gascon dit : « J'en reçois toujours une rame à la fois , ou je n'en reçois point. »

«————»

UN Gascon arrivant à la Comédie , sans manteau & très-mouillé : « Je gage , dit-il , que mes gens aurent oublié à me donner mon manteau ? *Je suis de moitié avec vous* , lui dit une personne qui se trouva là.

«————»

ON jeta , à coups de pieds , un insolent Gascon du haut en bas d'un escalier : « Bon,

» dit-il , je ne me soucie pas de cela , aussi
 » bien voulois-je descendre. »

UN Espagnol ayant un différent avec M. de Tréville , Commandant des Mousquetaires , se battit avec lui ; cet Officier le désarma , & lui donna la vie. L'Espagnol lui demanda de quel pays il étoit : *Je suis de Béarn* dit Monsieur de Tréville. « Je ne
 » m'étonne pas , reprit l'Espagnol , si vous
 » êtes si brave ; vous êtes de la frontière
 » d'Espagne. »

UN Gascon , qui faisoit souvent fort mauvaise chère , investivoit contre un Gouverneur , qui avoit rendu trop tôt une place où l'on manquoit de vivres. *Pour moi* , dit-il , *la famine ne me l'auroit jamais fait abandonner.* « Je te crois , lui répondit quel-
 » qu'un. Je vous ai vu à table plus de qua-
 » tre heures avec un hareng foret. »

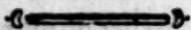


UN Gascon disoit : « Je ne sçaurois passer
» devant le Dôme des Invalides sans me rap-
» peller le Colombier de mon père. »

ON demandoit à un Gascon, si ce n'étoit
pas dans son pays qu'on prononçoit le B
comme le V. « Non, dit-il, c'est chez les
» Vasques. »

UN Gascon racontant ses prouesses au Ma-
réchal de Bassompierre, lui disoit entre au-
tres choses, que dans un combat sur mer,
il avoit tué trois cens hommes sur un vais-
seau. « Et moi, dit le Maréchal, étant en
» Suisse, je me glissai par une cheminée pour
» voir une belle voisine que j'aimois. » Le
Gascon soutint que cela ne pouvoit pas être,
parce qu'il n'y a point de cheminée en ce
pays-là. « Eh ! Monsieur, reprit le Maré-
» chal, je vous ai laissé dans un combat

» tuer trois cens hommes sur un vaisseau,
 » laissez-moi en Suisse une fois seulement
 » descendre par une cheminée, pour voir
 » une jolie femme. »

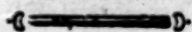


SI j'avois fait pour mon salut, disoit un Officier Gascon, qui avoit beaucoup de service, ce que j'ai fait pour ma fortune, je serois dans le Ciel sur un fauteuil de velours cramoisi, qui auroit une crépine d'or de cette hauteur, montrant toute la longueur de son bras.



UN Gascon étant tombé malade à Paris, fut contraint de se faire porter à l'Hôtel-Dieu. Un de ses anciens camarades vint le voir. « Eh! donc, mon cher enfant, en quel état je te trouve! Courage mon ami, courage. Pour du courage, lui répondit-il, les gens de notre pays n'en manquent point. Et qui le sçais mieux que moi? » lui dit celui qui le visitoit. — Au reste,

» mon cher enfant , tu me permets de te
 » demander si tu es bien avec Dieu ? — Ap-
 » paremment , lui répliqua le Gascon ma-
 » lade , je ne dois pas y être mal , puisqu'il
 » me donne un appartement dans son Hô-
 » tel. »



PLUSIEURS personnes s'amusoient dans un Jeu de Paume à voir jouer une partie. Un Gascon regardoit comme les autres par la galerie. Celui qui étoit devant lui voyant venir une balle , poussée assez rudement , baissa la tête , & la balle donna droit à la tête du Gascon ; ce qui le mit si fort en colère , qu'il donna un grand soufflet à celui qui s'étoit baissé , & lui dit : *Morbleu , pot-tron , tu as pur.*



UN Gascon , assez pourvu d'impertinence , disoit , dans une compagnie nombreuse , qu'il donneroit volontiers dix pistoles pour chaque pucelle qu'on lui montreroit ; une Demoiselle , qui connoissoit la fausse bra-

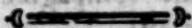
vourez du personnage , lui dit , qu'elle pour-
roit lui en montrer une pour rien. « Que je
» serois curieux , dit-il , de la connoître ? »
Eh bien , répondit la Demoiselle , *regardez*
vostra épée.



UN Gascon disoit : « Dès que le duel fut
» défendu , il crût du poil dans la paume de
» la main de mon père. »



UN Gascon étoit mal avec son Evêque , qui
étoit celui de Bazas. Il fit serment qu'il ne
prierait jamais Dieu dans son Diocèse.
Comme il passoit une Rivière , & que le
bateau commençoit à s'ouvrir , le Batelier
lui dit qu'il ne restoit plus qu'à se recom-
mander à Dieu. Le Gascon lui dit : « Som-
mes-nous encore dans le Bazadois ? »



UN Gascon devoit épouser une Parisienne
qu'il n'avoit jamais vue. Elle étoit laide ; &

on lui en avoit envoyé le portrait avec des agrémens qu'elle n'avoit pas. Le Gascon arriva ; & dégoûté de la Demoiselle, offrit à ses parens, pour les appaiser, d'épouser le portrait qu'ils lui avoient envoyé.



ALLONS, Monsieur, l'épée à la main, dit un Parisien dans le milieu d'une rue, à un Gascon qui venoit de l'offenser. « Comment » allons, reprit celui-ci ? A qui croyez-vous » parler ? Commandez à vos valets. »



UN Ministre se faisoit un point d'honneur de ne se servir jamais d'affirmative. Quelqu'un, à qui on rapporta cela, gagea qu'il lui feroit répondre oui ou non, à la première rencontre. La gageure faite, un jour que ce Ministre devoit prêcher, & qu'il alloit au Temple, il l'aborda ; & l'ayant salué, il lui dit : « Vous allez au Temple » n'est-ce pas, Monsieur ? » Le Ministre répondit : *C'en est le chemin.*

ON disoit à un Gascon , qui étoit dans un embarras : *Faites reculer votre cheval.* « Il » est du pays , dit-il , il ne recule point. »

UN Normand & un Gascon furent condamnés à être pendus pour vols. Comme il s'agissoit de leur prononcer leur Sentence, le Greffier lut d'abord celle du Normand , qui marquoit qu'il seroit pendu pour avoir volé un sac de clous. Le Gascon en l'entendant , dit : « Peste soit du maraut ! Se » faire pendre pour des clous ! » Et , quand on lut la sienne , qui portoit qu'il seroit pendu pour avoir volé dix mille écus , il se tourna vers le Normand , & lui dit : *Sont-ce là des clous ?*

UN Gascon reçut d'un de ses camarades , qui étoit dans le service , une lettre dont le style ne l'accommodoit pas. Il lui répondit

que s'il se présentoit jamais devant lui, il lui casseroit la tête d'un coup de pistolet ; l'autre lui écrivit seulement ces deux mots : *Amorcez, je pars.*



UN Gascon se vantoit d'être descendu d'une Maison si ancienne , qu'il payoit encore, disoit-il , la rente d'une somme que ses prédécesseurs avoient empruntée pour aller adorer Jesus-Christ dans la Crèche de Béthlém.



UN Mousquetaire Gascon , passant dans une revue devant Louis XIV , fit faire à son cheval un mouvement si brusque , que le chapeau du Cavalier vola à terre. Un de ses camarades le lui présenta à la pointe de son épée. « Sandis! , s'écria le Gascon , j'aurois » mieux aimé que vous m'eussiez percé le » corps que mon chapeau: » Le Roi ayant entendu cette réponse , lui demanda la raison : « Sire, dit-il, j'ai crédit chez un Chirurgien.

« bien , mais je n'ai pas la même faveur chez
« un Chapelier. »



LOUIS XIV exhortoit un Officier Gascon à
vivre en bonne intelligence avec son Colo-
nel , avec qui il étoit souvent brouillé.
« Sire , répondit le Gascon , la source de nos
« différens , c'est , que de vous à moi , je
« suis favorisé de la femme. »



UN Gascon demandoit l'aumône avec un
habit tout en lambeaux ; quelqu'un lui don-
na une pièce de quatre sols , lui disant de lui
en rendre trois. Le Gascon cherchant dans
ses poches , & ne trouvant rien : « Cap-
« de-bien , dit-il , je pense que j'ai laissé ma
« monnoie en changeant d'habit. »



UN Gascon étoit à la Comédie dans le par-
terre ; & comme il se remuoit toujours , son

épée se mettoit dans les jambes de ceux qui étoient auprès de lui ; un Officier s'en trouvant embarrassé : *Monsieur*, lui dit-il, *votre épée m'incommode* : « Cadédis, lui répondit le Gascon, elle a bien incommodé d'autres. »



UN homme ayant reçu des coups de bâton, dont il étoit menacé depuis long-tems, se consola en disant : « Bon ; me voilà guéri de la peur. »



UN Officier Gascon demandant à un Ministre de la Guerre ses appointemens, lui représenta qu'il étoit en danger de mourir de faim ; ce Ministre lui voyant un visage plein & vermeil, lui répondit que son visage le démentoit : « Ne vous y méprenez pas, Monsieur, lui dit le Gascon ; ce visage n'est pas à moi ; je le dois à mon Hôtesse, qui me fait crédit depuis long-tems. »



Deux Gascons ayant pris querelle, s'appelèrent en duel. Lorsqu'ils furent en présence, l'un d'eux dit à son ennemi, qui étoit en posture de l'attaquer vigoureusement : « Cadedis, mon ami, tu me charmes ; je serois fâché de tuer un brave homme comme toi : demande moi la vie, je te la donnerai. » L'autre lui répondit fièrement qu'il ne la lui demanderoit jamais, & qu'il n'eût qu'à se préparer à se défendre. Le premier, qui n'avoit guère envie de se battre, continuoît toujours à lui dire : « Demande moi la vie, & je te la donnerai. » Mais l'autre s'étant lassé de ses fanfaronades, lui dit encore de se mettre en défense. « Ah ! dit le premier, je t'admire ! Tu es un César. Et quoi ! tu ne veux pas me demander la vie ? » *Non*, reprit l'autre, *défends toi, ou je te tue.* « Tu me ravis, mon cher, continua le premier : eh bien, puisque tu ne veux pas me demander la vie, je te la demande moi, »



UN Gascon, qui n'avoit pas le sou, entre chez un Barbier & se fait raser; après avoir été rasé, pendant qu'on accommodoit sa perruque, il commande une perruque de prix au Perruquier. « Mais, dit le Perruquier, je n'ai pas l'honneur de vous connoître: Si je fais cette perruque, puis-je compter que vous reviendrez la prendre? Fiez-vous à ma parole, répondit le Gascon; & pour preuve que je reviendrai, je ne vous paye pas cette façon de barbe; nous compterons tout ensemble. »



DANS le tems que l'on faisoit rapporter aux Gentilshommes leurs titres de Noblesse pour en faire la vérification, & connoître ceux qui usurpoient cette qualité, un Gascon dit dans une compagnie, en parlant de cette recherche: « Cadédis, que pouvoit-on nous faire de pire, après nous avoir ôté le divertissement des duels. »



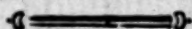
UN Gascon, au milieu d'un hiver très-rigoureux, avait à Paris un habit fort mince, & ne trembloit point. Un Seigneur lui demanda quel secret il avoit pour n'être point sensible au froid. « Voici mon secret, » lui dit-il, portez, Monseigneur, comme moi toute votre garde-robe sur vous, je vous réponds que vous n'aurez point froid. »



CHAPITRE X.

ANECDOTES

SUR DIFFÉRENS AUTEURS.



L'abbé Lenglet a été mis dix ou douze fois à la Bastille pendant le cours de sa vie. Il en avois pris en quelque sorte l'habitude. Un Exempt, appelé Tapin, étoit celui qui se transportoit ordinairement chez lui, pour lui signifier les ordres du Roi. Quand l'abbé Lenglet le voyoit entrer, il ne lui donnoit pas le tems d'expliquer sa commission ; & prenant le premier la parole : « Ah ! bon » jour, M. Tapin : allons vite, disoit-il à » sa Gouvernante, mon petit paquet ; du » linge, du tabac, &c. » Il alloit gaiement à la Bastille avec M. Tapin.



MONSIEUR Nicole, l'un des premiers

Ecrivains du siècle passé , avoit de la peine à s'énoncer : il fatiguoit même ceux qui l'écoutoient ; aussi , disoit-il , au sujet de M. Dérreville , qui parloit facilement : « Il me » bat dans la chambre ; mais il n'est pas » plutôt au bas de l'escalier que je l'ai con- » fondu. »



MONTAIGNE , en son livre de dépense , mettoit : « Item , pour mon humeur pares- » seuse , mille livres. »

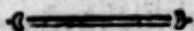


BALZAC disoit de Montaigne : « C'est un » guide qui égare , mais qui nous mène en » des pays plus agréables qu'il n'avoit pro- » mis. »

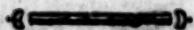


MADAME de Sévigné parle d'un Ecrivain qui avoit entrepris de prouver qu'il y avoit trente-deux hérésies dans le livre de la fréquente Communion. Au commencement de son

son ouvrage, il disoit, *comme nous le prouvons ci-dessous*, & à la fin il disoit, *comme nous l'avons prouvé ci-dessus*; sans que dessus ni dessous, il y eût la moindre chose de démontrée ni de prouvée.



CHAPELLE ayant fait une épigramme très-piquante sur un petit maître, celui-ci le trouva dans une compagnie : il parla des vers offensans qu'on avoit faits contre lui ; il dit hautement qu'il se vengeroit aux dépens du dos du Poëte ; il parloit sans cesse de sa vengeance, & ne pouvoit point finir. Chapelle, fatigué de toutes ces incartades, leva alors le masque : « Hé bien, lui dit-il, » voilà mon dos, en le lui présentant, donne-moi vite une douzaine de coups de bâton » & vas-t'en. » Le petit maître fut si étourdi de cette saillie, qu'il se retira sans rien dire.



» L'ABBÉ Desfontaines, dit M. l'Abbé d'Olivet a, tantôt loué, tantôt blâmé, » non-seulement le même Auteur, mais le

Tome I, I

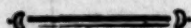
» même ouvrage ; tellement, qu'occupé de-
 » puis dix ans à nous faire les portraits de
 » tant d'Auteurs, il n'a jamais fait que le
 » sien. »



LE Père Malebranche répondit à ceux qui
 le pressoient de répondre aux Journalistes de
 Trévoux, qui l'avoient attaqué : « Je ne
 » dispute point avec des gens qui font un li-
 » vre toutes les semaines ou tous les mois. »



LE Duc de Vendôme, qui faisoit des pro-
 diges de valeur à Steinkerke, voyant son
 Secrétaire à ses côtés, lui dit : *Que faites-*
vous ici, Campifron ? Celui-ci répondit
 froidement : « Monseigneur, voulez vous
 » vous en aller ? » Le Prince goûta cette rai-
 son, & il en badina souvent dans la suite.

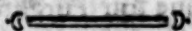


ROUSSEAU disoit : « Les Odes de Lamotte
 » ressemblent beaucoup à des lettres ; on di-
 » roit qu'elles commencent, pour ainsi dire,

» toutes par le *Monsieur*, & qu'elles finis-
» sent par le *très-humble Serviteur*. »



LE Régulus de Pradon fut fort bien reçu ;
& son Antigone fort mal. C'est par allusion
au sort de ces deux pièces, qu'un Seigneur
ayant trouvé cet Auteur qui portoit un assez
mauvais habit, sous un beau manteau d'é-
carlate, lui dir : « Pradon, voilà le man-
» teau de Régulus sur le juste-au-corps
» d'Antigone. »



LE Cardinal de Richelieu s'étant fait lire
une Tragédie de la *Calprenede*, dit, que la
Pièce étoit bonne, mais que les Vers étoient
lâches. Cette réponse fut rapportée à l'Au-
teur, qui répliqua par cette saillie vrai-
ment Gasconne : « Comment lâché, dit-il,
» Cadedis, il n'y a rien dé lâché dans la
» Maison dé la Calprenede. »



UN Abbé, placé au parterre de l'Opéra

étoit importuné par un Fat qui frédonnoit continuellement à ses oreilles. L'Abbé fit quelques gestes de dépit : *Et, qu'avez-vous, Monsieur l'Abbé ?* lui dit le Fat. *Vous ne me paroissez pas content.* « C'est, Monsieur, » répondit l'Abbé, que j'enrage contre ce » coquin de Thévenard, qui m'empêche de » vous entendre. »



MONSIEUR Godeau, Evêque de Vence, disoit « que le Paradis d'un Auteur, c'étoit de » composer; que son Purgatoire, c'étoit de » relire & de retoucher ses compositions; » mais que son Enfer, c'étoit de corriger les » épreuves de l'Imprimeur. »



DUPERRIER & Santeuil parierent un jour à qui feroit mieux des Vers Latins. Ménage n'ayant pas voulu être leur Juge, ils convinrent de s'en rapporter au Père Rapin. Ils le trouvèrent qui sortoit de l'Eglise. Ce Jésuite, après leur avoir fait honte de leur vanité, leur dit que les vers ne valaient

rien , rentra dans l'Eglise , d'où il sortoit , & jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui avoient configné.



PÉCHANTRÉ avoit une bague , qui valoit bien cent pistoles , dont un de ses amis l'avoit prié de se défaire. Il en parla par hasard à Campistron , son ami ; celui-ci le pria de la garder quelques jours. « On va » jouer ma Tragédie nouvelle , ajouta-t-il , » & je m'en accommoderai. » Péchantré , qui trouva à s'en défaire , ne jugea pas à propos d'attendre le succès de la pièce de son ami. Il se trouva à la première représentation. Le parterre recevoit fort mal cette Tragédie. Péchantré apperçut par hasard Campistron , derrière un pilier aux troisièmes loges ; il y monta , & lui dit : *Veux-tu ma bague ; je l'ai gardée.*

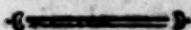


GACON écrivit une satire contre Lamotte. Son principal but étoit de l'engager dans une dispute. Lamotte ne répondit point.

Gacon , piqué au vif , projetoit un ouvrage , qu'il intituloit : *Réponse au silence de M. de Lamotte.*



» Vous avez beaucoup d'esprit , dit un
 » jour en raillant un des amis de Théophile
 » à ce Poëte , c'est dommage que vous ne
 » soyez pas sçavant. » Vous êtes fort sçavant , répondit Théophile , c'est dommage que vous n'ayez pas d'esprit.



L'abbé de Vertot avoit un Siège fameux à décrire, les Mémoires qu'il attendoit, ayant tardé trop long-tems , il écrivit l'Histoire du Siège , moitié d'après le peu qu'il en sçavoit , moitié d'après son imagination ; & par malheur les détails qu'il en donne sont, pour le moins , aussi intéressans que s'ils étoient vrais ; les Mémoires arrivèrent enfin : « J'en suis fâché , dit-il ,
 » mais mon Siège est fait. »



MONSIEUR Ménage disoit plaisamment du

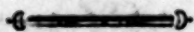
Dictionnaire de l'Académie , « qu'il ne le
 » lisoit pas , parce qu'ayant beaucoup de
 » mémoire , il craignoit d'en retenir toutes
 » les fautes. »



ON demandoit un jour à M. Dacier , *quel
 étoit le plus beau de Virgile ou d'Homère ?*
 Il répondit « qu'Homère étoit plus beau de
 » mille ans. »



UN Suédois en entrant dans Paris , deman-
 da aux gens de la barrière la demeure de M.
 de Fontenelle. Ces Commis ne la lui pu-
 rent enseigner. « Quoi ! dit-il , vous autres
 » François , vous ignorez la demeure d'un
 » de vos plus illustres citoyens. Vous n'êtes
 » pas dignes d'un tel homme. »



MONSIEUR des . . . le plus illustre Poète
 de notre tems , & le Père *** , le plus fa-
 meux Prédicateur qu'on puisse entendre ,

disputoient un jour sur quelque matière avec tant d'opiniâtreté, que le Père ne sachant plus que répondre à Monsieur des *Il est bien vrai*, lui dit-il, *que tous les Poëtes sont fous.* « Vous vous trompez, mon Père, » répondit Monsieur des, *allez aux* « Petites Maisons ; vous y trouverez dix » Prédicateurs contre un Poëte. »



MONSIEUR de Scudery étant en voyage avec Mademoiselle de Scudery, sa sœur, ils s'entretenoient un soir dans l'Auberge où ils étoient logés de leur Roman de *Clélie*.
 « Que ferons nous du Prince Mazare, dit » Mademoiselle de Scudery : je serois d'avis » que nous le fissions mourir par le poison, » plutôt que d'un coup de poignard Il n'est » pas encore tems, dit M. de Scudery, » nous en avons encore besoin ; nous l'au- » rons bientôt dépêché quand il sera tems. »
 Deux Marchands, qui étoient dans une chambre à côté, ayant prêté l'oreille à cette conversation, s'imaginèrent que le Prince

Mazare étoit un nom déguisé , & qu'on projetoit la perte de quelque Prince effectif ; ils avertirent l'Hôte & l'Hôtesse , qui donnèrent avis à un Exempt de Maréchaussée de ce qui s'étoit passé : l'Exempt , qui ne demandoit pas mieux que d'avoir occasion de faire une capture , arrêta M. & Mlle de Scudery , & les conduit avec une bonne escorte à Paris , à la Conciergerie , où ils ne couchèrent seulement pas ; on leur donna pleine liberté ; & on leur conserva le droit de vie & de mort sur tous les personnages de leur Roman , soit par le fer ou par le poison.



SCARON se maria en 1652 : il disoit de sa femme : « Je ne lui ferai point de sottise , » mais je lui en apprendrai beaucoup. » Quoique sans bien , il disoit encore « qu'ils » ne laissoient pas de vivre commodément » avec son Marquisat de Quinet. » C'est ainsi qu'il appeloit le revenu que lui apportoit les ouvrages que Toussaint Quinet imprimoit.

VOITURE, qui étoit Interprète de la Reine-Mère, fit dire un jour à un Ambassadeur Erranger de belles choses qui n'étoient point dans son discours ; on 'le fit remarquer à Voiture, qui reprit brusquement : *S'il ne le dit pas, il doit le dire.*

BOILEAU étant dans sa maison de campagne à Auteuil avec Racine, Toureil les vint consulter sur un endroit de Démosthène, qu'il avoit traduit de cinq ou six façons, toutes moins naturelles, & plus guindées les unes que les autres : « Ah ! le bourreau ! » dit Racine tout bas à Boileau ; il fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène. »

VOITURE ayant offensé un Seigneur de la Cour par un trait malin, celui-ci, qui cherchoit l'occasion de se venger, voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie

« n'est pas égale, dit Voiture; vous êtes grand, je suis petit; vous êtes brave, je suis poltron : vous voulez me tuer; eh bien ! je me tiens pour mort. » Il fit rire son ennemi & le désarma.

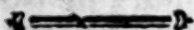


QUOIQUE Boileau & Racine n'eussent aucun titre qui les appelât à la Cour, ils y étoient fort bien reçus tous les deux. M. Colbert les aimoit beaucoup. Etant un jour enfermé avec eux dans sa maison de Sceaux, on vint lui annoncer l'arrivée d'un Evêque. Il répondit en colère : *Qu'on lui fasse tout voir, excepté moi.*



EN 1674, l'Université projetoit une Requête qu'elle devoit présenter au Parlement, pour demander que la Philosophie de Descartes ne fût point enseignée. On en parloit chez M. le Premier Président de Lamoignon, qui dit qu'on ne pouvoit se dispenser

de rendre un Arrêt conforme à cette Requête; Boileau , présent à cette conversation , imagina un Arrêt burlesque , qu'il composa avec Racine & Bernier , le fameux voyageur , leur ami commun ; M. Don-
gois , neveu de Boileau , y mit le style du Palais ; & quand l'Arrêt fut en état , il le joignit à plusieurs Expéditions , qu'il devoit porter à signer au Premier Président , avec qui il étoit familier. M. de Lamoignon ne se laissa pas surprendre ; à peine eut-il jeté les yeux sur l'Arrêt , qu'il s'écria : *Voilà un son de Boileau*. Cet Arrêt burlesque eut un succès que n'eût peut-être point eu une pièce sérieuse ; il sauva l'honneur du Philosophe & des Magistrats.



BOILEAU le père , parcourant un jour les caractères de ses enfans , & surpris de la douceur & de la simplicité même qu'il croyoit remarquer dans Despréaux , disoit ordinairement de lui , par une espèce d'oppo-

sition aux autres : « Que c'étoit un bon
» garçon qui ne diroit jamais mal de per-
» sonne. »



Le Duc d'Enguien, fils du Grand Condé,
plaignoit le malheureux sort des Rondeaux
de Benferade ; *car enfin*, disoit-il, *ses Ron-*
deaux sont clairs ils sont parfaitement
rimés, & disent bien ce qu'ils veulent dire.
« Monseigneur, répondit Despréaux au
» Prince, il y a quelque tems que je vis sous
» les Charniers des Saints Innocens une es-
» tampe enluminée, qui représentoit un
» Soldat poltron, qui se laissoit manger par
» les Poules. Au bas de l'estampe étoient
» ces Vers :

Le Soldat qui craint le danger,

Aux Poules se laisse manger.

» Cela est clair, cela est bien rimé, cela dit ce
» que cela veut dire ; cela ne laisse pas d'être
» le plus plât du monde. »

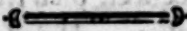


On faisoit l'éloge du *Grandeur* dans une

compagnie ; l'Abbé de Brueys prit la parole & dit : « Le Grondeur ? C'est une bonne
 » pièce. Le premier Acte est excellent ; il est
 » tout de moi : le second , couffi , couffi ;
 » Palaprat y a travaillé. Pour le troisiéme,
 » il ne vaut pas le Diable. Je l'avois aban-
 » donné à ce barbouilleur. » Palaprat, qui
 étoit présent , répondit sur le même ton :
 » Ce coquin ! il me dépouille tout le jour de
 » cette façon , & mon chien de tendre pour
 » lui m'empêche de me fâcher. »



UN Domestique court tout effrayé dans le
 cabinet du sçavant Budé , lui dire que le feu
 est à la maison. « Eh bien ! lui répondit-il ,
 » avertissez ma femme ; vous sçavez que je
 » ne me mêle pas du ménage. »



LA *Sémiramis* de M. de Voltaire n'eut
 point , à la première représentation , le suc-
 cès qu'un public éclairé lui accorda par la
 suite. M. de Voltaire trouvant M. Piron,

dans le foyer, lui demanda ce qu'il pensoit de sa Tragédie ? « Je pense, lui dit celui-ci, » que vous voudriez bien que je l'eusse » faite » *Je vous aime assez pour cela,* répondit M. de Voltaire.

ON rapporte de Roi, Poète Lyrique, que sortant de la Comédie, il fit une chute, parce qu'il s'étoit embarrassé dans la robe d'une Dame. Comme celle-ci lui fit des excuses : « Il n'y a pas de mal, lui dit Roi, les Au- » teurs sont accoutumés à tomber ici. »

Le Duc de Brissac, voulant aller passer quelque tems dans ses terres, fit si bien qu'il engagea Chapelle à l'y suivre. Ils arrivèrent le quatrième jour à Angers, sur le midi, avec dessein d'y passer le reste de la journée. Chapelle avoit dans cette Ville un Chanoine de ses amis, chez lequel il alla faire un long & agréable dîner. Le lendemain, comme le Duc étoit prêt de monter

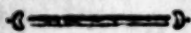
en carosse pour continuer son voyage , Chapelle lui signifia , « qu'il ne pouvoit le suivre ; qu'il avoit trouvé un vieux Plutarque sur la table de son ami , où il avoit lu à l'ouverture du livre : *Qui suit les Grands, se sert devient.* » Le Duc de Brissac eut beau lui dire qu'il le regardoit comme son ami , & qu'il seroit absolument le maître chez lui : il n'en pût tirer d'autre réponse , sinon que Plutarque l'avoit dit , & que ce n'étoit pas sa faute. Il quitta le Duc & s'en revint à Paris.

CHAPELLE avoit pris de l'inclination pour Mademoiselle Chouars , qui avoit de l'esprit , de l'érudition & du bon vin ; il alloit souvent souper chez elle. Un jour la Femme de chambre étant entrée , après un long repas , dans la salle , pour desservir , elle trouva sa maîtresse toute en pleurs , & Chapelle d'une tristesse extrême. Elle parut curieuse d'en sçavoir la raison ; & Chapelle lui dit qu'ils pleuroient la mort du Poëte Pindare que des Médecins avoient tué par des

remèdes contraires à son état. Il recommença le détail des belles qualités de Pindare, & d'un air si pénétré, que la Femme de chambre oublia ce qu'elle étoit venu faire, & se mit à pleurer avec eux.

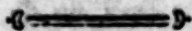


BOILEAU étant chez un de ses amis à la campagne, aux Fêtes de Pâque, s'alla confesser au Curé du lieu, qui, avant d'entendre sa confession, lui demanda quelles étoient ses occupations ordinaires. *De faire des vers*, répondit Boileau. *Tant pis*, dit le Curé; & *quels vers*? *Des satyres*, ajoura le Pénitent. *Encore pis*, répondit le Confesseur; & *contre qui*? *Contre ceux*, répondit Boileau, *qui font mal les vers; contre les vices du tems; contre les ouvrages pernicious; contre les Romans, contre les Opéra. Ah!* dit le Curé, *il n'y a donc pas de mal; & je n'ai plus rien à vous dire.*



BOILEAU excelloit au jeu de quilles, qu'il

simoit , & il les abbattoit quelquefois toutes neuf d'un seul coup de boule. « Il faut
 » avouer , disoit-il à ce sujet , que j'ai deux
 » grands talens aussi utiles l'un que l'autre à
 » un Etat & à la Société ; l'un de bien jouer
 » aux ! qui es ; l'autre , de bien faire des
 » vers. »

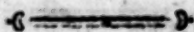


BOILEAU allant toucher sa pension au Trésor-Royal , remit son Ordonnance à un Commis , qui , y lisant ces paroles : « La
 » Pension que nous avons donnée à Boileau,
 » à cause de la satisfaction que ses ouvrages
 » nous ont donnée , » lui demanda de quelle espèce étoient ses ouvrages ? *De Maçonnerie* , répondit-il ; *je suis Architecte.*

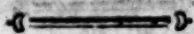


BARBIN le Libraire s'étoit fait une fête de donner à dîner à Boileau dans une maison de campagne très-petite , mais dont il faisoit ses délices. Après le dîner il le mena admirer son jardin , qui étoit très-orné , mais

fort petit , comme la maison. Boileau, après en avoir fait le tour , appelle son cocher & lui ordonne de mettre les chevaux. « Eh ! » pourquoi donc , lui dit Barbin , voulez- » vous vous en retourner si promptement ? » C'est, répondit Boileau , *pour aller prendre l'air à Paris.*



Le Pere Bouhours se plaignant à Boileau de quelques critiques imprimées contre sa traduction du nouveau Testament , lui disoit : *Je sçais d'où elles partent , je connois mes ennemis , je sçaurai me venger d'eux.* « Gardez vous en bien , reprit Boileau ; ce » seroit alors qu'ils auroient raison de dire » que vous n'avez pas entendu votre origi- » nal , qui ne prêche que le pardon des in- » jures. »



La négligence de Campistron , à répondre aux lettres qu'on lui écrivoit étoit une chose si connue , qu'un jour qu'il brûloit un tas immense de lettres , M. de Vendôme , qui

lui voyoit faire cette expédition avec un soin infini, dit à ceux qui se trouverent présens : *le voilà tout occupé à faire ses réponses.*



ON demandoit à M. Arnaud comment il falloit s'y prendre pour se former un bon style. *Lisez Cicéron*, répondit le Docteur. Mais il ne s'agit pas, lui dit-on, d'écrire en latin, il s'agit d'écrire en françois. *Eh ! bien en ce cas*, reprit le Docteur, *lisez Cicéron.*



BOILEAU demandoit un jour à Chapelle ce qu'il pensoit de ses ouvrages : *Tu es un bœuf qui fais bien ton fillon*, repliqua cet ingénieux débauché.



M. FAGON, premier Médecin du Roi, consulté sur la maladie de Bayle, lui prescrivit un excellent régime sans aucun remède particulier : il finissoit la consultation par

ces paroles : « Je souhaiterois passionné-
ment qu'on pût épargner toute cette con-
trainte , & qu'il fût possible de trouver un
remède aussi singulier que le mérite de ce-
lui pour lequel on le demande. » Bayle
étoit mort quand cette ordonnance arriva à
Rotterdam.



UNE particularité de Bayle assez singulière,
c'est que ce grand Génie ne pouvoit résister à
l'envie de voir des Baladins de place. Dès
qu'il y en avoit à la Haye ou à Rotterdam ,
il s'affubloit de son manteau, y couroit com-
me un enfant & ne quittoit jamais le specta-
cle que le dernier.



ALAIN Chartier, étoit un homme laid
& un bel esprit. C'est lui que Marguerite
d'Ecosse, femme de Louis XI, baisa un jour
en passant par une salle, où il étoit endormi.
Les Dames de sa suite trouvant étrange
qu'elle baisât un homme si laid : « Je n'ai pas

» baisé l'homme , leur répondit - elle , j'ai
 » baisé seulement la bouche d'où il est sorti
 » tant de belles paroles. »

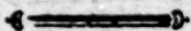


IL regnoit dans toutes les manieres de
 Malherbe une certaine bisarrerie qu'on lui
 passoit en faveur de son mérite. Il étoit assez
 mal logé , & n'avoit que sept ou huit chaises
 de paille ; & comme il étoit fort visité
 de ceux qui aimoient les belles - lettres ,
 quand les chaises étoient toutes remplies ,
 il fermoit la porte par - dedans ; & si quel-
 qu'un venoit heurter , il lui crioit : *Attendez , il n'y a plus de chaises.*

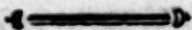


LA Fontaine étant tombé malade , M. Pou-
 get , vicaire de la paroisse , qui est devenu
 depuis si célèbre dans la Congrégation de
 l'Oratoire , alla le visiter & fit tomber le
 discours sur les preuves de la Religion. Ja-
 mais la Fontaine n'avoit été impie par prin-
 cipes ; mais il avoit vécu dans une prodi-

gieuse indolence sur la Religion, comme sur tout le reste : « Je me suis mis, dit-il à » M. Pouget, depuis peu à lire le Nouveau » Testament ; je vous assure que c'est un » fort bon livre : par ma foi, c'est un bon » livre. »



UN des amis de la Fontaine, qui avoit sa conversion à cœur, lui prêta un jour les Epîtres de St Paul ; la Fontaine les lut d'abord avec avidité ; mais blessé de la dureté apparente des Ecrits du St Apôtre : « Je vous » rends votre livre, dit-il à son ami ; ce St » Paul n'est pas mon homme. »



LA FONTAINE eut un fils, qu'il mit à l'âge de quatorze ans entre les mains de M. de Harlai, depuis Premier Président, & lui recommanda son éducation & sa fortune : on rapporte que la Fontaine se rendit un jour dans une maison où devoit venir son fils, qu'il n'avoit pas vu depuis long-tems. Il ne

le reconnut point , & témoigna cependant à la compagnie , qu'il lui trouvoit de l'esprit & du goût ; quand on lui eut dit que c'étoit son fils , il répondit tranquillement : *Ah ! j'en suis bien aise.*



LA FONTAINE ayant été invité à dîner chez un homme de Finance , où l'on espéroit qu'il amuseroit les convives , mangea beaucoup & ne dit pas un mot. Il se leva de table de bonne heure , sous prétexte de se rendre à l'Académie. On lui représenta inutilement qu'il n'étoit pas encore tems ; il répondit simplement : *Je prendrai le plus long.*



ALEXANDRE VII demanda à Allatius , Bibliothécaire du Vatican , pourquoi il ne se marioit pas. « C'est , répondit Allatius , afin » de pouvoir me faire Prêtre. Et pourquoi » donc , continua le Pape , ne vous faites- » vous pas Prêtre ? C'est pour avoir la li- » berté de me marier , répondit Allatius. »

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XI.

MÉPRIS DE LA VIE.

UN homme à Paris , qui paroissoit assez à son aise , devint amoureux , & épousa une fille que la mort de ses parens & la misère avoient jetée dans le libertinage. Au bout de quelque mois elle sçut que son mari étoit Espion : « Apparemment , lui dit-elle , que vous n'avez pris ce métier qu'après avoir réfléchi qu'on risque sa vie à faire celui de voleur & d'assassin ! » Elle sort , & va se précipiter du Pont-Royal dans la Scine , où elle se noya.

UN Lieutenant de Milice avoit été condamné en Angleterre à être mis à mort pour crime de faux. Ce malheureux eut l'insolence

d'envoyer, la veille qu'il devoit être exécuté, des billets à plusieurs Officiers de la Milice de Middlesex, avec cette adresse : « Le
 » Lieutenant Campbell fait bien des compliments à M*** ; il l'invite à venir prendre une tasse de chocolat chez lui demain
 » au matin, & lui faire l'honneur de l'accompagner à pied jusqu'à Tiburn, pour
 » assister à la cérémonie de son exécution. »



EN 1686, un Paysan de Crossen, en Allemagne, condamné à avoir le cou coupé, aimoit mieux mourir sur l'échafaud, que d'avoir obligation de la vie à sa femme, qui avoit obtenu sa grace, & qui la lui faisoit offrir.



UN Picard étant à l'échelle, pour être pendu, on lui présenta une femme de mauvaises mœurs, qu'on lui proposa d'épouser, s'il vouloit sauver sa vie, comme c'est la

coutume en quelques endroits. Il la regarda quelque tems, & ayant remarqué qu'elle boitoit : *Elle boite*, dit-il au bourreau ; *attache, attache.*



UN voleur, qu'on alloit pendre, ayant de mandé à boire sur l'échelle, on lui apporta un verre plein d'eau ; après l'avoir vuide, il le laissa tomber ; & le voyant cassé : « Ah ! » dit-il, il m'arrivera aujourd'hui quelque malheur ; car je n'ai jamais cassé de verre qu'il ne m'en soit arrivé.



UN Comite donnoit ses ordres à un Gale-rien ; & comme celui-ci n'obéissoit pas, il le menaça de coups de bâton. « Appre- » nez, Monsieur, répond le Galerien, que » ce n'est pas à un homme comme moi que » l'on donne des coups de bâton. » Le Co- » mite leva le bâton pour le frapper ;

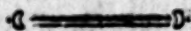
Kij

le Galerien aussi-tôt se jette à la mer ; & comme on les enchaîne deux à deux , il précipite avec lui son compagnon.



CHAPITRE XII.

Allusions ingénieuses à differens passages des Auteurs Anciens & Modernes, &c.



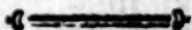
Tout le monde sçait l'aventure du Marquis de la Châtre. Il aimoit Ninon & étoit aimé, lorsqu'il reçut un ordre pour rejoindre l'armée. Il étoit inconsolable, moins encore de la nécessité que des suites de son éloignement; il connoissoit le cœur de Ninon; il s'avisa d'un expédient tout à fait singulier. Il exigea d'elle un billet, par lequel elle s'engagea à lui garder la fidélité la plus inviolable. Ninon eut beau représenter que ce qu'il demandoit étoit extravagant; il fallut faire le billet & le signer. Le Marquis le baisa mille fois, le serra précieusement, & partit avec la plus grande sécurité.

Deux jours après , Ninon se trouva dans les bras d'un nouvel amant. La folie de ce billet lui revint alors ; & dans le moment le plus voluptueux , elle s'écria deux ou trois fois : *Ah ! le bon billet qu'a la Châtre.*

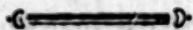


Les Etats de France & d'Angleterre s'assemblerent à Senlis , & il s'y trouva plusieurs Princes. L'Auteur des intérêts des Princes a écrit , que dans le tems qu'on délibéroit sur cette importante affaire , l'Evêque de Beauvais la termina par un passage de l'Evangile du jour : *Videte liliâ agri , quæ neque laborant neque nent.* Admirez les lys , ils ne travaillent ni ne filent. « Il n'en faut pas d'avantage , Messieurs , leur dit le Prélat , pour vous décider en faveur du Prince déjà élevé sur le trône. Les lys ne filent point , c'est à-dire que la Couronne de France ne tombe point en quenouille. » Ceux qui rapportent cette anecdote , ajoutent que le passage de l'Evangile fut reçu

avec applaudissement , & trancha la difficulté , comme si l'on eût eu le texte de la Loi Salique sous les yeux.



GUSTAVE ADOLPHE , entrant à la tête d'une armée dans une Ville de Franconie , vit dans une Eglise les statues d'argent des douze Apôtres. « Comment ! Messieurs , » leur dit il , vous vous tenez ici au lieu » d'aller prêcher Jesus-Christ par tout le » monde , comme il vous l'a commandé ! » Hé , vous ferez votre mission sur ma parole. » Il la leur tint ; car il en fit faire de la monnoie où il y avoit un emblème à l'honneur de Jesus-Christ , & la répandit par tout.



Un Officier Espagnol se refusoit jusqu'aux choses les plus nécessaires , pour soulager le soldat , dont la conservation est trop souvent négligée. Il mourut à Milan , où les gens de guerre mirent sur son tombeau ces

paroles du Credo : *Qui propter nos & propter nostram salutem descendit ad inferos.*



QUAND on annonçoit au Duc d'Albe que quelqu'un de ses détachemens avoit été battu , il disoit toujours avec un grand flegme : *No es nada , no hagais c so* ; ce n'est rien , ne vous inquiétez point. Cet air de confiance , qui , placé à propos , rassure le vaincu & en impose au victorieux , devient un objet de dérision quand il est continué. Cela arriva dans les Pays-Bas , où les Confédérés , instruits du propos ordinaire du Général Espagnol , mirent sur leurs Enseignes , pour l'insulter , *No es nada.*

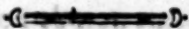


UN homme menoit sa femme en croupe ; quelqu'un dit : *Post equitem sedet atra cura.*



MONSIEUR Danèz , envoyé par la Cour

de France au Concile de Trente, y fit une forte harangue contre la Cour de Rome, pour la réformation de l'Eglise. Après qu'il eut achevé, un Prélat Italien dit avec mépris, *Gallus cantat*. M. Danèz reprit sur le champ : *Utinam ad Galli cantum Petrus resipisceret.*



MONSIEUR de Bassompierre avoit fait mettre sur la Chapelle de son Château, cette inscription : *Quid retribuam domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* « Que rendrai-je » au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? » Henri IV, à qui ce Seigneur montrait sa Chapelle, ayant remarqué l'inscription, lui dit : « Je m'étonne que vous » qui êtes Allemand, & qui aimez à boire, » soyez demeuré court en si beau chemin, & » que vous n'ayez pas ajouté ce qui suit » dans le Pseaume : *Calicem salutaris accipiam*, j'avalerai le Calice. »



« ————— »

MONSIEUR de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, allant à Issy dans son carrosse, rencontra une troupe de Novices Jésuites, la plupart gens de qualité : il dit au Père Deschamps qui étoit à leur tête :
 « Voilà le Régiment noir de Fourmis, dont
 » parle Virgile. »

Et nigrum campis agmen.

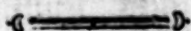
Le Père Deschamps, piqué, lui répondit :
 « Au moins, Monseigneur, ce n'est pas de
 » la canaille Chrétienne, comme ceux à qui
 » vous donnâtes ce titre dans un de vos
 » derniers Sermons. »

« ————— »

UN Partisan ayant fait bâtir une superbe maison de campagne, on mit ce vers de Virgile sur le portail :

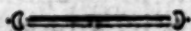
Quid domini facient, audent si talia fures ?

Où pourra-t on loger les Princes désormais,
 Puisqu'un Voleur habite un superbe Palais ?



MONSIEUR Danchet avoit l'art de déclamer; il récitait une Tragédie de sa façon aux Comédiens; il l'ornoit de toutes les graces de la déclamation. Ponteuil, charmé, l'interrompit pour lui dire: *Ah! Monsieur, que ne vous faites vous Comédien?* Danchet le regardant avec mépris, lui dit ces deux vers de Nicomède:

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse;
Ne m'a jamais appris à faire de basseffe.



Aux obsèques de Sixte V, le Cardinal qui faisoit la fonction de Soudiacre, en chantant l'Epître, après avoir dit, *fratres nolimus vos*, fit une longue pause, comme s'il eût voulu dire, qu'on ne vouloit plus de Moines Papes. Depuis ce tems-là on n'a plus vu de Religieux devenir Papes jusqu'à Benoît XIII.





ON mit sur la porte d'un Juge

Qui majora dabit munera, victore rit

Crois-moi, l'art de donner est un présent des Cieux,
Puisqu'il sçait captiver les hommes & les Dieux.



ON disoit à Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, que les Suisses avoient forcé une petite Ville en Allemagne, & étoient entrés dans un Couvent de Religieuses. Elle dit :
» Les charmes de ces filles ne les auront pas
» tentés ; ce sont des Suisses ; ils seront allés
» plutôt à la cave qu'au dortoir. »



UN vieux Général de quatre-vingt-dix ans ayant rencontré de jeunes Officiers qui faisoient du désordre avec des filles, leur cria tout en colère : « Messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne ? »



UN Gentilhomme fit un jour à Milord Duc de Bukingham une longue & sérieuse remontrance sur divers griefs publics. Le Duc, habile à découvrir ce qui portoit ce Gentilhomme à se plaindre, lui dit : « Mon cher » ami, vous n'avez que trop de raison d'être » mécontent ; mais j'ai trouvé un moyen » pour remettre toutes choses en ordre, » avant qu'il soit peu. » Le faiseur de représentations ne manqua pas de demander quel étoit ce sûr & prompt remède. « Vous » allez l'apprendre, répondit le Duc ; mais » auparavant, il faut que vous sçachiez » qu'il y a une place de cinq cens livres sterling par an, qui est vacante depuis ce » matin ; j'ai dessein de vous la donner. » Le Gentilhomme satisfait, applaudit à tout ce que Bukingham lui dit en faveur du Gouvernement, & finit par avouer qu'il n'y avoit point de nation plus heureuse que la nation Angloise.



UN Curé & une Dame galante avoient ouï dire que la lune étoit habitée ; ils le croyoient ; & le télescope en main , tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. « Si je ne me trompe , dit d'abord la » Dame , j'apperois deux ombres ; elles » s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute » point , ce sont deux amans heureux . . . » *Eh ! si donc , Madame , reprend le Curé , ces deux ombres que vous voyez , sont deux clochers d'une Cathédrale.*



LE Père Mersenne , Minime , sçavoit employer ingénieusement les pensées des autres. Ce qui fit qu'un jour Lamotte le Vayer appela ce Philosophie , *le bon Larron.*



LOUIS XIV ayant demandé à Madame de Maintenon lequel des Opéra lui paroissoit le plus à son goût , cette Dame se déclara en

faveur d'*Atis* ; sur quoi le Roi lui répondit galamment, *Madame, Atis est trop heureux.*



UN Vénitien , qui n'étoit jamais sorti de Venise , & qui par cette raison n'étoit pas bon Cavalier , étant monté pour la première fois sur un cheval rétif , qui ne vouloit pas même avancer , quoiqu'il lui fit sentir l'éperon , tira son mouchoir de sa poche , & l'ayant exposé au vent , il dit :
» Je ne m'étonne plus si ce cheval n'avance
» pas , *il vento e contrario* , le vent est contraire : »

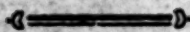


UN Nouveliste publioit une relation , à laquelle il joignoit plusieurs circonstances particulières. « Ce que vous dites-là ne sauroit être , dit quelqu'un de ceux qui l'écon-
» troient , car j'ai une lettre du 31 qui dit
» le contraire. » Il répondit , *la mienne est du 32.*





UN Pape, avant d'être élevé au souverain Pontificat, faisoit par une sainte & politique humilité couvrir sa table d'un retz de Pêcheur, au lieu d'une nappe ; mais aussitôt qu'il fut parvenu à cette éminente dignité, qu'il ambitionnoit, il dit à ses Officiers, qui vouloient le servir à l'ordinaire :
 » Servez moi en linge ; je n'ai plus besoin de
 » filets, la proie est prise. »



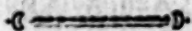
LE Président Jeannin, qui s'étoit fort opposé au massacre de la Saint Barthelemi, fit mettre au bas de son portrait :

*Non ego cum Danais Trojanam excindere gentem,
 Aulide juravi.*



UN Jurisconsulte avoit épousé une fille, sur laquelle il couroit des bruits peu avantageux ; ses Ecoliers, dont plusieurs la con-

noissoient , avoient beaucoup plaisanté sur ce mariage : le lendemain des nôces , il commença sa leçon en ces termes : *Rem non novam neque insolitam aggreditur*. Il s'éleva dans l'auditoire un éclat de rire qui empêcha le Professeur de continuer.

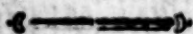


UN homme qui souffroit beaucoup , appercevant plusieurs Médecins autour de son lit , s'avisa de faire comme un soldat qu'on va passer par les armes. Il fit approcher celui de tous ces Médecins qu'il crut le plus habile , & lui dit : « Monsieur , je vous prends » pour mon parrain. »



MICHEL-ANGE, dans l'excellent tableau qu'il fit dans la Chapelle du Pape Clément VII , peignit , parmi les Damnés , un Cardinal de ses ennemis. Il s'en plaignit au Pape , qui lui répondit : « Seigneur , vous » sçavez que mon pouvoir ne s'étend pas » sur les Damnés , mais seulement sur ceux

» qui sont en Purgatoire ; ainsi je ne puis
 » vous faire sortir de l'endroit où vous êtes
 » placé »



ON disoit d'un Prédicateur , qui sembloit
 plus rigide à ses Auditeurs qu'à ses Pénitens :
 » Il surfait dans la chaire ; mais dans le con-
 » fessionnal il donne à bon marché. »

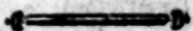


LE Pape Innocent XI étoit fils d'un Ban-
 quier. Il fut élu le jour de Saint Mathieu ;
 & dès le même jour Pasquin dit : *Invenimus*
hominem sedentem in telonio.



DUPERRIER disoit un jour : « Il n'y a que
 » les fous qui n'aiment pas mes vers. » Sur
 quoi M. d'Herbelot lui dit le mot de Salo-
 mon : *Si ultorum infinitus est numerus.*





CUIAS avoit une fille assez jolie, fort coquette, & qui ne haïssoit pas les hommes : les Ecoliers quittoient assez volontiers les leçons du père, pour se rendre auprès de la fille. Ils appeloient cela, *commenter les Œuvres de Cuias.*



UN Traitant des Gabelles avoit fait bâtir un Palais ; un de ses amis, à qui il le faisoit voir, remarqua dans un grand vestibule une niche vide qui attendoit une statue : « D'où vient, lui dit-il que vous ne remplissez pas ce vide ? — Je voudrois, dit le Traitant, y placer quelque statue allégorique qui me convient. » *Hé bien,* lui dit son ami, *faites y mettre la statue de la femme de Lot changée en sel.*



UN Pape ayant consumé les trésors de l'Eglise à faire bâtir de grands Palais, les

Pauvres qui souffroient extrêmement, et murmurèrent ; & l'on trouva ces mots écrits sur les portes de ces Palais : *Dic ut lapides isti panes fiant.*

UN Pape, qui portoit une vigne dans ses armes, avoit obligation de sa fortune à un Prince avec lequel il agissoit fort mal. Cela donna lieu à une pasquinade qui fut affichée dans Rome à l'endroit ordinaire : *Plantavi vineam & fecit labruscas* : « J'ai » planté la vigne ; elle n'a produit qu'un » raisin sauvage. » Le Pape piqué au vif, promit une récompense considérable à celui qui découvreroit l'auteur de cette satire. Le lendemain on trouva affiché au même endroit : *Isaïe, Chap 40.*

PENDANT les troubles de Paris, on vit l'Archevêque venir prendre séance au Parlement, avec un poignard dans sa poche, dont on appercevoit la poignée, & on

crioit : « Voilà le breviaire de notre Arche-
vêque. »



GUILLAUME III ayant pris les mesures convenables pour empêcher que rien ne remuât en Angleterre pendant son absence, passa en Irlande Le lendemain de son débarquement, il assista au service divin. Le Docteur Rouse, qui prêchoit devant lui, prit pour son texte ces paroles de l'Épître aux Hébreux : *Par la foi ils ont subjugué les Royaumes.* Au sortir de l'Eglise, le Roi dit : « Mon Chapelain a bien ouvert la
» Campagne. »

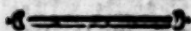


L'ABBÉ de Vertot fut d'abord Capucin. Il passa ensuite dans d'autres Ordres & changea souvent de bénéfice : on appeloit cela, *les révolutions de l'Abbé de Vertot.*





MONSIEUR de Beaufort se sauva du donjon de Vincennes , où il étoit prisonnier. Messieurs les Princes y ayant été conduits quelque tems après , M. le Prince de Conti qui a toujours été fort pieux , dit à un Gentilhomme qui les étoit allé voir : « Je vous prie , Monsieur , quand vous reviendrez , de m'apporter l'Imitation de Jésus-Christ ; & à moi , dit M. le Prince de Condé , qui aimoit à railler , l'Imitation de M. de Beaufort. »



UN Parasite trouvant en son chemin une Abbaye , y entra , & demanda l'hospice : pendant trois jours il y fut bien traité ; mais comme on remarqua qu'il ne songeoit pas à prendre congé , le Supérieur fit mettre dans sa chambre ces paroles latines : *Triduanus est , jam satis* , & envoya un de ses Religieux qui expliqua cette inscription.



UNE Dame, descendue d'un Juif, & qui desiroit qu'on ignorât son extraction, avoit, dans une dispute, donné un soufflet à un Cavalier. Celui-ci, pour se venger, rappela malignement à cette Dame son origine par ces paroles, que Jesus-Christ adressa au Juif qui le souffleta : *Si j'ai bien dit, pour quoi me frappez vous ?*



LE Duc de Bouillon, à qui Louis XIII venoit de pardonner un crime de rébellion, rencontra le Cardinal de la Valette, qui lui dit : *Beati quorum remissa sunt iniquitates.* Comme ce Cardinal avoit été soupçonné d'avoir tramé quelque conspiration, qu'on n'avoit pu découvrir, le Duc lui répondit : *Et quorum tecta sunt peccata.* Cette réponse est d'autant plus heureuse qu'elle est puisée dans le même psaume.





UN homme au lit de la mort, pour avoir goûté du fruit défendu, disoit dans les dernières heures de sa vie : *Gustans gustavi parumper mellis in summitate virgæ, & ecce ego morior.*



LE fastueux Pie IV se glorifioit devant Dom Barthelemi des Martyrs, Archevêque de Brague, en lui étalant les richesses du Saint Siège, de ce que le Pape n'étoit plus dans le tems où il disoit : *Argentum & aurum non habeo* : « Je n'ai ni or ni argent. » Dom Barthelemi lui répondit : « Dites aussi que le » tems est passé où le Vicaire de Jésus-Christ » disoit à un boiteux : *Surge & ambula;* » tenez-vous droit & marchez. »



LORSQU' le Duc Jean d'Anjou s'approcha de Naples, à la tête d'une grande armée, pour s'emparer de cette Ville, il fit mettre

par

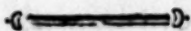
sur
Sain
nés.
Vill
l'Ecr
plaç
nit,

LA
dema
missi
trémi
voir
» nér
» de
» afin

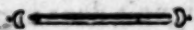
MA
se ren
qu'elle
toit,

O
Ton

sur ses drapeaux le passage de l'Evangile de Saint Jean : *Fuit missus cui nomen erat Joannes*. Alphonse d'Arragon, qui défendoit la Ville, lui répondit par cet autre passage de l'Ecriture, pris du même endroit, & qu'il plaça également sur ses drapeaux : *Ipse venit, & non receperunt eum.*



LA veille d'une bataille, un Officier vint demander au Maréchal de Toiras la permission d'aller voir son père qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre ses soins & recevoir sa bénédiction. « Allez, lui dit ce Général, qui démêla fort aisément la cause de cette retraite, Père & Mère honoreras, afin que vives longuement. »



MADemoiselle de l'Enclos, pressée de se rendre aux offres d'un grand Seigneur qu'elle n'aimoit point, & dont on lui vantoit la probité & le mérite, répondit :

O Ciel ! que de vertus vous me faites haïr :

Tome I.

L

Un Catholique qui avoit épousé une jolie
Protestante, citoit en sa faveur ces vers de
l'Horace de Corneille.

Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

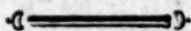
HENRI IV, Roi de France, à la bataille
d'Yvri, en 1590, payoit de sa personne
comme un simple soldat, & disoit à chaque
coup qu'il portoit: « Le Roi te touche; Dieu
te guérisse. »

UN Ambassadeur de France, à la Cour de
Venise, se plaignoit dans une audience, de
ce que la République faisoit féliciter le Roi
son maître sur un avantage considérable
qu'il avoit remporté sur l'Espagne, avec
qui il étoit en guerre; & qu'en même tems
elle faisoit témoigner au Roi d'Espagne la
part qu'elle prenoit à sa perte. « Le Doge

« répondre à l'Ambassadeur, que cela ne de-
« voit point l'étonner, puisque la Sérénissi-
« me République pratiquoit en cela cette
« leçon de l'Apôtre, de se réjouir avec ceux
« qui sont dans la joie, & de s'affliger avec
« ceux qui sont dans l'affliction. »



FRÉDÉRIC le Grand ayant embelli une Eglise Luthérienne d'une nouvelle façade, les Pasteurs, qui la desservoient, représentèrent au Roi que leurs ouailles n'y voyoient pas assez clair pour lire les Cantiques. Mais comme le bâtiment étoit trop avancé pour pouvoir y remédier, Sa Majesté écrivit sur leur Mémoire ces mots de l'Evangile : *Bienheureux sont ceux qui croient & ne voyent point.*



UN Avocat de Toulouse, nommé Adam, faisoit les harangues que devoit prononcer un Président ; cet Avocat fut obligé de faire un voyage à Paris : pendant son absence, le

Président eut une harangue à faire , qu'il composa le mieux qu'il pût ; comme il la prononçoit , un Conseiller qui le vit embarrassé , cita ces paroles de la Genèse ; *Adam ubi es ?* « Où es-tu Adam ? »



Lo
les
il n
aut
fair
Prê
corp
» ta
» po
» le

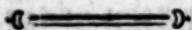
D
& G
du v

CHAPITRE XIII.

*Traits de Caractère , soit Particulier ,
soit National , &c.*



LOUIS XI craignoit tant la mort , que dans les prières qu'il ordonnoit continuellement, il ne vouloit pas qu'on demandât à Dieu autre chose pour lui que la santé. Ayant fait faire un vœu à Saint Eutrope , comme le Prêtre joignoit la santé de l'ame à celle du corps , Louis lui dit : « N'en demandez pas tant à la fois, il ne faut pas se rendre importun. Contentez-vous de demander par les mérites de ce Saint la santé du corps.



DEUX Peintres de Paris étoient à Florence , & se cherchoient l'un l'autre dans la place du vieux Palais , sans pouvoir se trouver , à

7

cause d'un grand nombre de gens qui s'y étoient assemblés pour regarder des Bâteleurs. On vint à sonner l'*Angelus* : tous les Italiens, selon leur coutume, se mirent à genoux ; de sorte que les deux François se voyant seuls debout, se reconnurent, & se retrouvèrent.



Le Maréchal de Luxembourg, dans le tems qu'il commandoit en Flandres, ordonna au Grand Prevôt de l'armée de faire pendre sans forme de procès tous les soldats qu'il trouveroit hors du camp. Un Gascon, Chef de cuisine de ce Général, voulant prendre l'effor, fut arrêté par le Grand Prevôt ; on le prit pour un soldat ; on lui intima sa sentence ; on lui fait monter l'échelle. En se faisant connoître, il évitoit le supplice : mais il avoit la fausse vanité de ne vouloir point prendre ce parti-là. Il disoit au bourreau : » Pendez seulement, M. le Prevôt payera » bien cher cette méprise. » Heureusement pour le Gascon, dans le tems qu'il fran-

chiffoit les échelons , il arriva un Officier qui le reconnut. Le Gascon lui faisoit signe de ne rien dire , & poursuivoit gravement son chemin : mais cet Officier ne s'arrêta point à cet avis , & cria au bourreau : *Que faites-vous ? Vous allez pendre le Chef de cuisine de M. le Maréchal.* L'exécution fut surse ; le Gascon témoigna un grand dépit : « Que ne me laissoit-on pendre , disoit-il ; on auroit bien vu après cela que je ne suis pas un homme de néant qui doive figurer à une potence. »

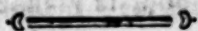


UN Paysan fut accusé par son voisin de lui avoir dérobé son cochon ; les preuves du larcin n'étoient pas suffisantes. On jugea que le serment de l'accusé le purgeroit de l'accusation. Quand il fut sur le point de le prêter , l'accusateur n'oublia rien pour l'intimider. « Malheureux , lui disoit-il d'une voix effrayante , tu vas perdre ton ame. » Le voleur lui répondit froidement : *Et toi, ton cochon.*

UN Régent de Rhétorique , qui confes-
soit ses Ecoliers , exigeoit qu'ils s'accusas-
sent en latin au Tribunal de la Pénitence ,
afin que cette langue leur devînt familière.
Un Ecolier se confessant à ce Professeur ,
lui dit : *Pater, rem habui cum virgine.* Le
Régent , plus frappé de l'élégance de l'ex-
pression , que de l'énormité du crime , bat-
tit des mains , tout transporté de joie , en
disant : « Bon , bon , c'est du Térence , *hoc*
» *Terentianum est.* »

UN homme avoit deux fils , l'un fort vi-
gilant , l'autre fort indolent ; le premier
étoit très-matinal ; le second dormoit vo-
lontiers jusqu'à midi. Il arriva qu'un beau
matin le vigilant trouva une bourse dans la
rue , & , tout joyeux , la vint apporter à son
père. Le bon-homme , émerveillé de cette
trouvaille , & de la vigilance de son cadet ,
alla porter cette bourse dans la chambre de

son aîné, qui dormoit encore à dix heures.
Tiens, lui dit-il, misérable paresseux; vois
» ce que ton frère a trouvé; voilà ce que l'on
» gagne à être alerte: tu resterois bien cent
» ans au lit avant qu'il t'en arrivât autant.
» Mon père, lui répondit son fils d'un grand
» sang froid, si l'homme qui a perdu cette
» bourse avoit été aussi prudent que moi,
» mon frère ne l'auroit pas trouvée.



UN Normand avoit nié en justice un dépôt
confié, & violé la religion du serment: sa
partie adverse, bien armée, l'attendit dans
un lieu écarté, & ne se contentoit pas de
l'accabler de reproches. « Entre vous & moi,
» lui dit le parjure, qui craignoit la suite
» de cette rencontre, je ne nie point le dé-
» pôt; mais quelle nécessité que les Juges
» soient instruits de nos affaires? »



UNE Dame Espagnole lisoit dans le Roman
de Cléopâtre une longue & tendre conver-

sation en re un amant & une maîtresse ;
 « Que d'esprit mal employé , dit elle ! Ils
 « étoient ensemble , & ils étoient seuls ! »



FURETIERE demandoit à un de ses amis ,
 qui avoit pris soin de lui pendant une gran-
 de maladie , à combien pouvoit monter la
 dépense : cet ami pri le mémoire & se mit
 à lire : « Tant pour la viande de vos bouil-
 « lons ; tant pour vos Médicins ; tant pour
 « votre Chirurgien ; tant pour l'Apothicaire ;
 « tant pour le Porte Dieu & son compa-
 « gnon , & tant pour les deux Prêtres qui
 « vous ont administré l'Extrême Onction. »
 A ces deux derniers articles , Furetiere s'é-
 cria : *Ah ! vous m'avez ruiné en Sacre-*
ments.

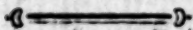


SAINT François de Sales & le Père Joseph
 moururent tous deux de l'éthargie. Pour
 réveiller Saint François de Sales de son as-
 soupissement , on lui cria : « Le bruit
 « court que vous avez changé de Religion,

« & que vous vous êtes fait Protestant. Ah !
« disoit-il , je ne suis pas capable d'une pa-
« reille trahison. » Pour réveiller le Père
Joseph , on lui crioit : *Brisak est pris*. A cette
nouvelle il donnoit des marques de joie.



MON^{SIEUR} Delagny , de l'Académie des
Sciences , possédoit supérieurement la science
du calcul. Etant à l'extrémité , sa famille
l'entouroit , & lui disoit les choses les plus
touchantes ; mais il ne donnoit aucune
marque de connoissance. M. de Maupertuis
survient. « Je vais le faire parler , dit il :
« Le carré de douze . . . Cent quarante-
« quatre , répondit le mourant d'une voix
foible ; & depuis il ne parla plus. »



PHILIPPE III , Roi d'Espagne , à peine re-
levé d'une maladie dangereuse , étoit assis
à côté d'une cheminée , dans laquelle le
Boute-feu de la Cour avoit allumé une si
grande quantité de bois que le Monarque

penfa érouffer de chaleur. Sa Grandeur ne lui permettoit pas de se lever pour appeler du secours ; les Officiers en charge s'étoient éloignés , & les Domestiques n'osoient entrer dans l'appartement. A la fin le Marquis de Nobar parut , auquel le Roi ordonna d'éteindre le feu ; mais celui-ci s'en excusa , sous prétexte que l'étiquette lui défendoit de faire une pareille action , pour laquelle il falloit appeler le Duc d'Usède ; le Duc étoit sorti , & la flamme augmentoit ; néanmoins le Roi soutint la chaleur plu ôt que de déroger à sa dignité ; mais il s'échauffa tellement le sang , que le lendemain il en eut un érépèle à la tête , avec des redoublemens de fièvre qui l'emportèrent.

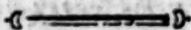
UN Colonel François , à la sortie d'une campagne , ne sachant que faire , voulut aller dans une petite Ville d'Allemagne ; à une assemblée qui se tenoit chez une Princesse. « Vous desirez , lui dit-on , vous trouver à cette assemblée ; mais il n'y a

» qu
» dit
» j'en
» da
» eu
» po

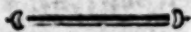
UN
une
la M
tuga
plu
cont
lui ;
toi ; i
un a
lan q

UN
à un
lence
Cour

» que des Princes qui aillent-là. — Vas, vas,
» dit le Colonel, ce sont de bons Princes;
» j'en avois l'année passée une douzaine
» dans mon antichambre, quand nous
» eumes pris la Ville; ils étoient tous fort
» polis. »



UN Prêtre Portugais étoit à l'Autel dans une Eglise de Rome, & commençoit à dire la Messe. Un Castillan la répondoit. Le Portugais, qui s'en apperçut, recommença plusieurs fois; & voyant que le Castillan continuoit de répondre, il se tourna vers lui; & lui dit avec colère: *Je ne parle pas à toi*; il s'en alla avec ses ornemens chercher un autre Autel où il n'y eût point de Castillan qui lui répondit.

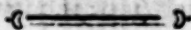


UN Grand de Portugal adressant la parole à un Grand d'Espagne, le traitoit d'Excellence. Mais le Castillan lui répondoit votre Courtoisie, titre que l'on donne en Espagne

à ceux qui n'en ont point. Le Portugais piqué , appela l'Espagnol à son tour votre courtoisie ; l'autre lui donna alors de l'excellence. A la fin le Portugais lassé , lui dit :
 » Pourquoi dites vous vot^e courtoisie louf.
 » que je vous accorde le titre d'excellence ;
 » & pourquoi vous servez-vous de ce der-
 » nier titre , quand je vous appelle votre
 » courtoisie. — C'est que tous les titres me
 » sont égaux , répondit l'implacable Castil-
 » lan , pourvu qu'il n'y ait rien de commun
 » entre vous & moi. »



UN Négociant , à qui on faisoit signer l'ex-
 trait baptistaire d'un de ses enfans , signa ,
Pierre . . & Compagnie. Il ne s'aperçut de
 sa sottise que par la risée générale qu'elle
 excita.



UN Prince Italien avoit fait faire une belle
 statue à Rom^e , par le meilleur Sculpteur.
 Aussi tôt qu'elle fut achevée , il l'alla voir ,

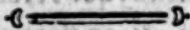
& l'ayant considérée depuis les pieds jusqu'à la tête, il trouva, ou crut trouver quelque chose à redire. Le Sculpteur n'en demeuroit pas d'accord. Cependant, en habile Ouvrier, il s'empressa d'y remédier. Il prit son maillet & son ciseau, avec un peu de poudre de marbre, & feignit de retoucher l'endroit trouvé défectueux par le Prince, en laissant tomber adroitement de cette poudre qu'il avoit dans la main. Alors le Prince ne lui trouvant plus de défaut, lui dit tout transporté de joie : « Vraiment vous lui avez donné la vie. »



UN Curé, donnant dans un rigorisme excessif, soutenoit que les festins des nocés étoient de l'invention du Diable. Quelqu'un lui objecta là dessus que Jesus-Christ y avoit pourtant assisté, & qu'il avoit même daigné y faire son premier Miracle, pour prolonger la gaité du festin. Le Curé, un peu embarrassé, répondit en grondant : « Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. »



LE Roi nomma Callières , conjointement avec l'Abbé de Polignac , pour accompagner le Prince de Conti dans son voyage en Pologne. Le fameux Jean Bar commandoit le vaisseau sur lequel ils s'étoient embarqués. Comme on étoit en guerre avec l'Angleterre & la Hollande , Callières lui demanda s'il n'y avoit pas à craindre d'être pris. « L'intrépide Commandant répondit » que non , parce que s'il se voyoit après un » long combat prêt à succomber , il feroit » sauter son vaisseau en mettant le feu aux » poudres. » Cette réponse fit rire le Prince, accoutumé aux dangers de la guerre , & pâlir d'effroi Callières, nourri dans les paisibles emplois du cabinet.



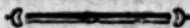
LE plaisir de la table étoit un vrai plaisir pour Bois - Robert , & il pensoit souvent aux bons repas. Un jour , qu'occupé apparemment de pensées semblables , il passoit

dans la rue Saint Anastase près d'un homme blessé à mort, il s'entendit appeler pour le confesser; il s'approcha, & pour toute exhortation, il lui dit: « Mon camarade, » pensez à Dieu; dites votre *Benedicite*, » puis s'en alla. »



Le célèbre Anatomiste Duvernay venoit quelquefois à Sceaux, voir la Duchesse du Maine. Le bon-homme cherchoit à rendre service dans cette Cour à Madame de Staal, alors Mademoiselle de Launai. La passion de cet Artiste pour l'Anatomie, lui persuadant que cette science fondeoit le vrai mérite; pour exagérer celui de sa protégée, il dit un jour en grande compagnie, « que » cette Demoiselle étoit la fille de France qui » connoissoit le mieux le corps humain. » Ce trait singulier d'éloge fut aussi tôt relevé par la Duchesse de la Ferté, qui étoit présente, & cherchoit à donner des ridicules à Mademoiselle de Launai; c'est cette même Duchesse, qui, ayant rendu ses bonnes gra-

ces à Mademoiselle de Lannai , lui dit dans une de ces saillies enfantées par l'amour-propre : « Tiens , mon enfant , je ne vois » que moi qui aye toujours raison. »



UN Maître à danser François demandoit à un de ses amis , s'il étoit vrai que Harlai eût été fait Comte d'Oxford , & Grand Trésorier d'Angleterre ? On lui dit que oui. « Cela m'étonne , répondit le Maître à » danser ; quel mérite la Reine a-t-elle donc » trouvé à ce Harlai ? Pour moi j'ai eu » cet homme deux ans entre les mains , & » jamais j'en'ai pu rien faire. »

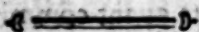


UN gueux des environs de Madrid demandoit l'aumône. Un passant lui dit : « N'êtes » vous pas honteux de faire ce métier infame , quand vous pouvez travailler ? — » Monsieur , répondit le mendiant , je vous » demande de l'argent & non pas des con-

» seils, » puis il tourna le dos, en conservant toute la dignité Castillane.

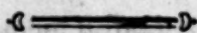


MILORD Lanesbrow étoit si passionné pour la danse que l'âge & la goutte ne purent lui ôter ce plaisir. Il dansoit même aux accès les plus cruels de la goutte ; & , comme on le pense bien , il n'alloit pas beaucoup en mesure. A la mort du Prince de Danemarck , époux de la Reine Anne , il demanda à cette Reine une audience particulière : c'étoit pour lui représenter qu'elle feroit très-bien de danser , afin de conserver sa santé & dissiper son chagrin.



UN Général , plus propre à se distinguer au bal qu'à l'armée , avoit envoyé à la postence un soldat pris en maraude. Le Capitaine s'efforça d'obtenir la grace de ce malheureux ; il représenta au Général que c'étoit un des plus braves soldats de sa troupe ; mais en vain ; il ne put fléchir ce Général.

« Que je suis un grand sot , disoit ce Capi-
taine ; au lieu de relever la bravoure de
mon soldat , j'aurois dû le louer comme
un bon danseur ; & notre Général m'au-
roit accordé la grace. »



DEUX Duchesses se disoient un jour : « Pâque
approche ; cela fait faire des réflexions :
nous sommes de grandes pécheresses ; il
faut faire pénitence. Que ferons nous
pour cela ? Faisons jeûner nos valets. »



TROIS soldats ayant commis quelque dé-
sordre , il falloit du moins en punir un pour
l'exemple. Au lieu de décider leur sort par
des billets , on les fit jouer aux dez. Le pre-
mier amena quatorze ; le second , dix-sept ;
& le dernier , qu'on regardoit déjà comme
la victime , prenant les dez d'une main
aussi assurée que s'il n'eût eu rien à craindre ,
fit rasser de six. « Parbleu , dit-il , si je jouois

« de l'argent , je ne serois pas si heureux. »



CLÉON fut surpris par son Médecin faisant la méridienne ; il l'éveilla , en lui disant , que suivant l'Ecole de Salerne , le sommeil de l'après dîner étoit pernicieux. « J'en conviens , dit Cléon ; mais je hais tellement l'oisiveté , que j'aime encore mieux dormir que de ne rien faire. »

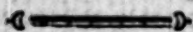


UN Maréchal de France , âgé de quarante-vingt-dix-huit ans , renouvelant un bail de neuf ans , menaça son Fermier de ne lui en plus renouveler , s'il ne le payoit plus exactement qu'il n'avoit fait pendant le bail précédent.



UN jour l'Arioste fut grondé fort vivement par son père , & il parut faire une grande attention à la réprimande. Dès que le père

Peut-être, son frère, étonné de l'avoir vu garder un si long silence, lui en demanda la raison. « Je suis à faire une Comédie, répondit l'Arioste ; j'en suis justement à une scène d'un père qui gronde son fils. Dès que mon père a eu ouvert la bouche, il m'est venu dans l'esprit que c'étoit un modèle qui se présenteroit bien à propos : je l'ai examiné avec beaucoup de soin ; j'ai remarqué le ton, le geste, les paroles, & je vais en faire une fidèle copie. »



LOUIS XIII mourut le 14 de Mai, le même jour, & presque à la même heure que son père Henri IV. On disoit de lui : « Il ne dit pas tout ce qu'il pense ; il ne fait pas tout ce qu'il veut ; il ne veut pas tout ce qu'il peut. »



LE Cardinal de Richelieu s'étoit peint ainsi lui-même. « Je n'ose rien entreprendre sans y avoir bien pensé ; mais quand

« une fois j'ai pris ma résolution, je vais à
« mon but ; je renverse tout ; je fauche
« tout ; & ensuite je couvre tout de ma sou-
« rane rouge. »

JAMAIS on ne vit en France une ardeur plus
générale pour les sciences abstraites. Les
femmes s'en faisoient une occupation pres-
que journalière, & les mettoient fort à la
mode. Deux Demoiselles rompirent avec
leurs amans, parce que l'un n'avoit pu
produire rien de nouveau sur la quadrature
du cercle, & que l'autre n'avoit pas voulu se
soumettre à apprendre l'art de faire des lu-
nettes.

VALERE MAXIME raconte qu'un avare ;
qui mouroit de faim dans la Ville de Cassi-
line, assiégée par Annibal, aima mieux
vendre deux cens deniers Romains, un rat
qu'il avoit pris, que de le manger pour se
préserver de la mort ; il mourut en recevant
son argent.

Les Anglois aiment encore aujourd'hui les combats de Gladiateurs, si goûtés des anciens Romains. Un Chevalier Baronet, grand amateur de cet art, a écrit pour en faire voir l'utilité; il l'enseignoit même gratuitement à ceux qui vouloient bien recevoir de ses leçons. Un Seigneur du voisinage de la terre où il se tenoit étant allé lui rendre visite, & s'entretenant avec lui sur la lutte, le Chevalier le saisit par derrière & le jeta par dessus sa tête. Celui-ci, un peu froissé de sa chute, se releva en colère : « Milord, lui dit le Baronet d'un ton grave, il faut que j'aye bien de l'amitié pour vous; vous êtes le seul à qui j'aye montré ce tour là. »

MILORD Summer, grand Chancelier, qui passoit pour la meilleure tête d'Angleterre, étant pressé de s'expliquer sur ce qu'il pensoit par rapport à l'inutilité ruineuse de la guerre de 1700, au lieu d'apporter des raisons

sons pour en montrer la nécessité, se contenta de dire, « qu'il avoit été élevé dans la haine de la France. »

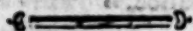


UN Suisse, qui se sentoit indisposé, alla consulter un Médecin, qui lui ordonna un lavement le soir; le lendemain matin une saignée & un lavement, & le matin du jour suivant une médecine. Ce Suisse étant retourné chez lui, fit réflexion qu'il avoit un voyage à faire le lendemain. Comme il ne pouvoit pas retarder ce voyage, il s'avisa de prendre le soir même tout ce que le Médecin lui avoit ordonné, & partit sans songer depuis à son mal.



DEUX Soldats aux Gardes, & un Suisse, buvoient ensemble plusieurs bouteilles de vin dans une cour; & comme il pleuvoit, le Suisse avoit soin, toutes les fois qu'on lui versoit à boire, d'élever son chapeau au-

dessus de son verre ; de peur qu'il n'y tombât une goutte d'eau.



LORSQUE le Khan des Tartares , qui ne possède pas une maison , & ne vit que de rapines , a achevé son dîner , consistant en laitage & en chair de cheval , il fait publier par un Hérault , que tous les Potentats , Princes & Grands de la terre , peuvent se mettre à table.

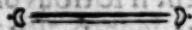


SOUS le regne de Philippe V , petit-fils de Louis XIV. , un Gentilhomme de Pampeune , passant un contrat chez un Notaire , signa , Dom , &c , &c , noble comme le Roi , & encore un peu plus. Le Gouverneur le sçut & fit venir cet insolent : il lui demanda pourquoi il avoit eu l'impudence de se mettre au-dessus de son Roi. Il répondit froidement : « Le Roi est François , je suis Espagnol ; par cette seule raison , je suis d'une extraction bien plus noble que la sienne. »

On le mit en prison ; mais ses compatriotes , enchantés de ce trait héroïque , adoucirent la rigueur de sa détention par leurs visites , & par toutes sortes de présens.



QUELQUES Cavaliers François dînoient en Allemagne à la table d'un Prince. L'un d'eux , après avoir considéré tous les convives , s'écria : « Rien n'est plus plaisant ; il n'y a que Monseigneur ici d'étranger. »

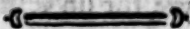


QUAND M. Dubroussin sçut que Despréaux faisoit une satire sur un festin , il tâcha de l'en détourner , disant « que ce n'étoit pas là un sujet sur lequel il fallût plaisanter. » Choisissez plutôt les hypocrites , lui dit-il sérieusement , vous aurez pour vous tous les honnêtes gens : mais pour la bonne chère , croyez moi , ne badinez pas là-dessus. » M. Fureroix , célèbre Avocat , s'avisa un jour de donner un repas semblable à celui qui est décrit dans la Satyre

troisième : mais cette plaisanterie ne plût point aux conviés ; & l'on dit alors , « que ces sortes de repas sont bons à décrire , & non pas à donner. »



Le Comte de Bussi amena au Commandeur son oncle , qui étoit à l'extrémité , un Augustin de la Place des Victoires , pour l'exhorter à la mort. Lorsque ce bon Père fut sorti , le Comte rentra pour demander au malade comment il se trouvoit de son Confesseur. *Fort bien* , répondit le Commandeur , *il dit que j'ai l'attrition.*



Monsieur Godeau disoit des Provençaux , « qu'ils étoient riches de peu de bien , glorieux de peu d'honneur , sçavans de peu de science. »

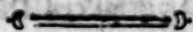


Les Relations des pays éloignés étoient les délices de M. le Vayer. Comme il avoit

la mort sur les lèvres , Bernier , son ami l'alla voir ; il ne l'eut pas plutôt reconnu , qu'il lui dit : « Eh bien , quelles nouvelles » avez vous du grand Mogol ? » Ce furent presque ses dernières paroles ; il expira peu de tems après.



UN Gruyer , ou Juge des Eaux & Forêts , qui n'avoit guère de pratique , prétendoit , pour étendre sa juridiction , que quand on avoit donné des coups de bâton à un homme , il en devoit connoître , parce que le bâton se tiroit des Forêts ; & il entendoit aussi que lorsqu'on jetoit de l'eau sur quelqu'un par la fenêtre , sans avoir eu égard , cela le regardoit encore.



LE Maréchal de la F. étant près de mourir , son Confesseur , après l'avoir exhorté pendant quelques momens , demanda un Crucifix. Aussi-tôt le Valet de chambre & un laquais , coururent pour en apporter

un qui étoit sur la table ; mais s'en étant saisi tous les deux en même tems , il y eut contestation entre eux ; le laquais ne voulant point céder au Valet de chambre , le Maréchal , qui voyoit cette dispute de son lit , se mit à crier à son Valet de chambre : « Eh morbleu , casse lui en la tête. »

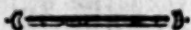
LES Portugais ayant perdu une bataille ; on trouva quatorze mille guitarras sur la place.

QUAND Louis XIV fit son entrée à Strasbourg , les Suisses lui envoyèrent des Députés. Un Archevêque , qui étoit auprès du Roi , ayant vu parmi ces Députés , l'Evêque de Bâle dit à son voisin : « C'est quelque misérable , apparemment , que cet Evêque ? — Comment ! lui répondit-il , il a cent mille livres de rente. — Oh ! oh ! dit l'Archevêque , c'est donc un honnête homme , & il lui fit mille caresses. »

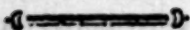
UN Gentilhomme, sujet à la goutte, étant pressé par les Médecins de ne plus manger, de viandes salées, dit, « que dans la violence du mal il vouloit avoir à qui s'en prendre, & que maudissant tantôt la langue de bœuf, & tantôt le jambon, il se sentoît soulagé. »

UNE Angloise étoit au lit de la mort. Elle fit venir son mari, & lui dit qu'elle avoit un grand secret à lui communiquer, mais qu'elle ne pourroit se résoudre à cette confidence avant qu'il se fût engagé à lui pardonner la faute qu'elle avoit commise. Le mari le lui promit. Alors la mourante lui avoua qu'elle avoit eu une intrigue avec un homme qu'elle nomma. « Je vous pardonne, » dit froidement le mari; mais promettez moi de me pardonner aussi un tort que j'ai envers vous. — De tout mon cœur, dit cette femme. — C'est que je sçavois toute

« votre intrigue , reprit l'époux , & c'est
« pour cela que je vous ai donné le poison
« dont vous allez mourir. »



IL est ordinaire de voir dans les prisons d'Angleterre des malheureux qui poussent le mépris de la vie jusqu'à la férocité. Les Criminels ont le droit de vendre leur cadavre à un Chirurgien , & ils se servent de l'argent pour s'enivrer & faire la débauche. Un d'entre eux , convaincu d'un crime atroce , fit venir un Chirurgien , & après bien des débats il obtint deux guinées de sa personne. Quand il les eut reçues , il partit d'un éclat de rire. Le Chirurgien , surpris , en demanda la raison. « C'est , dit le Criminel en se tenant les côtés , que tu m'as
« acheté comme un homme qui doit être
« pendu , & je serai écartelé. »



UN Mississipien étoit aux prises avec la mort ; il avoit la tête remplie d'actions ,

de primes , de marché ferme , du premier timbre , du second timbre ; son Confesseur l'exhortoit à bien mourir , & lui représentoit qu'il devoit bientôt rendre compte de ses actions. Ce mot d'actions le frappa. « Je » vous prie , dit-il à son Confesseur , de » m'apprendre sur quel pied elles sont ; se- » roient-elles baissées ? »

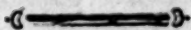


QUELQUES Valets se plaignant à leur Seigneur , de ce que le Maître d'Hôtel ne leur donnoit à souper que des raves & du fromage , le Seigneur fit appeler son Maître d'Hôtel , & lui dit tout en colère : « Est-il » vrai que vous donnez tous les soirs à mes » gens des raves & du fromage ? » Le Maître d'Hôtel répondit en tremblant : « Il est » vrai , Monseigneur. — Hé bien , répliqua » le Seigneur , je vous commande de leur » donner désormais , un soir des raves , & » l'autre soir du fromage. »

Le Duc de Montausier, Gouverneur de M. le Dauphin (fils de Louis XIV), n'aimoit pas que l'on flattât ce Prince; c'est ce qu'il fit sentir un jour en badinant au Marquis de Créqui. Le Dauphin étant jeune, s'amusoit à tirer au blanc, & tiroit fort loin du bur. Son Gouverneur se moqua de lui, & dit au Marquis de Créqui, qui étoit fort adroit, de tirer. Mais ce jeune Seigneur tira un pied plus loin que M. le Dauphin. « Ha ! » petit corrompu, s'écria M. de Montausier; il faudroit vous étrangler. »

On faisoit devant un Géomètre beaucoup d'éloge de la Tragédie d'*Iphigénie* de Racine. Cet éloge pique sa curiosité; il la demande; on la lui prête. A peine en a-t-il lu quelques scènes, qu'il la rend en disant : « Qu'est-ce que tout cela prouve ? »



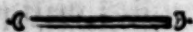


POUR se moquer d'une grande parleuse, on s'avisa de lui présenter un homme qu'on lui dit avoir beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveille ; mais pressée de s'en faire admirer, elle se mit à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite :
» Êtes-vous contente, lui dit-on de votre
» présenté ? — Qu'il est charmant ! répon-
» dit-elle ; qu'il a d'esprit ! » Cet homme d'esprit étoit un muet.



UN François se promenant dans la place de Saint Marc, à Venise, heurta par mégarde un noble Vénitien ; celui-ci le prit gravement par le bras, & le pria de lui apprendre quelle bête il croyoit la plus lourde & la plus pesante. Le François, étonné d'une pareille question, resta quelque temps sans répondre ; mais le Vénitien, sans perdre de sa gravité, lui ayant redemandé la même

chose , le François répondit bonnement ; qu'il croyoit que la bête la plus lourde étoit un éléphant. « Eh bien ! dit fièrement le Vénitien ; apprenez , M. l'Eléphant , qu'on » ne heurte point un noble Vénitien. »



UN Abbé de qualité disant la Messe , entendit quelques personnes parler derrière lui , & se retournant pour dire *Dominus vobiscum*. « En vérité , dit-il , quand ce seroit un laquais qui diroit la Messe , vous » n'aurez pas moins de respect. »

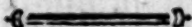


UN Espagnol qui avoit beaucoup de noms , comme tous ceux de cette nation , & pour tout équipage un méchant Rouffin , entrant vers l'heure de minuit dans un Village où il n'y avoit qu'une hôtellerie , frappa à la porte de cette Hôtellerie ; le maître se leva & demanda qui c'étoit : « C'est , répondit » l'Espagnol , Dom Sanche-Alphonse-Ramire-Juan-Pedro-Carlos-Francisque De-

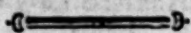
« mingue de Roxas de Stuniga de Los-Fuen-
« tes. » L'Hôte , qui n'avoit qu'un lit de
reste , s'alla recoucher en lui disant , qu'il
n'avoit pas de lit pour tant de monde ; & il
ne voulut jamais lui ouvrir la porte.



UN Officier étant à l'armée , avoit mis deux
cens écus en or dans une des manches de sa
veste , les croyant apparemment plus en sû-
reté qu'ailleurs. Quelques jours après il vint
un boulet de canon qui lui emporta le bras
justement du côté où il avoit mis son argent
Voyant son bras en l'air , il se mit à crier
« Ah ! mes deux cens écus ! mes deux cens
« écus ! »



LOUIS IV assiégeant Gand , la Ville , faute
de vivres , fut forcée de se rendre. Le Gou-
verneur Espagnol , qui étoit vieux & d'une
humeur brusque , ne dit au Roi que ces pa-
roles : « Je viens rendre Gand à Votre Ma-
« jesté ; c'est tout ce que j'ai à lui dire. »



UN Capucin , chargé d'une misérable affaire , écrivoit à son Général : « Songez que » l'univers a les yeux sur les Capucins. »



PHILIPPE II , Roi d'Espagne , avoit passé la nuit à écrire des dépêches ; c'étoit sa coutume d'écrire lui-même ; son Secrétaire n'avoit que la peine de les cacheter , & mettre les adresses. Toutes les lettres étant faites , il s'en trouva une qui étoit fraîche ; le Secrétaire , qui étoit endormi à moitié , voulut mettre du sable dessus ; mais au lieu de sable , il prend l'encrier & le jette sur cette lettre , qui fut non-seulement gâtée , mais gâta encore toutes les autres. Le Roi regarda ce ravage avec tranquillité & se contenta de dire au Secrétaire , en lui montrant l'un & l'autre , *voilà l'encrier , & voilà le sablier*. Ensuite il recommença toutes ses lettres sans en paroître plus ému.

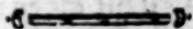


LE Duc Léopold donnoit un grand repas à toute sa Cour. On avoit servi le souper dans un vestibule qui donnoit sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée. La peur la saisit ; elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin & tombe sur un gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés. C'étoit le premier Ministre du Duc.

» Ah ! Monsieur que vous me rassurez, lui
» dit-elle, je craignois d'avoir fait une im-
» pertinence. — Eh ! Madame, qui pour-
» roit y tenir, répond le Ministre : mais,
» dites moi, étoit-elle bien grosse ? — Ah !
» Monsieur, elle étoit affreuse. — Voloit-
» elle près de moi ? ajouta-t-il. — Que vou-
» lez vous dire, répondit la Dame ? Une
» araignée voler ! — Eh quoi ! reprit-il,
» c'est pour une araignée que vous faites ce
» train là ? Allez, Madame, vous êtes une
» folle. Je croyois que c'étoit une chauve-
» souris. »



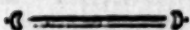
LE Maréchal de Bassompierre , étoit fort aimé des Suisses , parce qu'il leur tenoit tête à boire. Dans le tems qu'il étoit Ambassadeur auprès des Treize Cantons , il partit un jour de Soleure pour aller à Bâle. Il y avoit eu un repas qui avoit précédé ce départ , & où les Députés des Treize Cantons s'étoient trouvés ; l'on y avoit bu largement ; mais ce ne fut pas assez , car lorsqu'il fut à cheval les Députés dirent qu'il falloit boire le vin de l'étrier , & qu'ils avoient fait apporter pour cela quantité de flacons & de grands verres à la mode du pays. « Ce n'est pas ainsi , dit le Maréchal , » que se boit le vin de l'étrier ; c'est dans la » botte ; » en même tems il ôte sa botte , & la fait remplir ; il commença par boire , & sous les Députés l'un après l'autre burent dans la botte : cette botte est conservée comme un monument glorieux de cette action.



LE caractère droit & franc du Maréchal d'Uxelles est marqué dans la réponse qu'il fit à Louis XIV , qui le railloit sur son célibat : « Je n'ai point encore trouvé de femme » dont je voulusse être le mari , ni d'homme » dont je voulusse être le père. »



L'EXÉCUTEUR ayant tranché la tête au Chevalier de Rohan , dédaigna ensuite de pendre le Maître d'École , complice du Chevalier. « Vous autres , dit-il à ses Valets avec hauteur en le montrant , pendez cela ; » c'est de la besogne pour vous. »



UN homme avare , qui se piquoit de l'être ; ayant entendu dire que le Médecin Dumoulin l'emportoit sur lui à cet égard , alla le voir sur les huit heures du soir en hiver , & le trouvant dans une chambre enfumée avec une petite lampe qui ne donnoit presque

point de clarté ; il lui dit en entrant : « J'ai
 » appris , Monsieur , que vous étiez l'hom-
 » me du monde le plus économe je le suis
 » un peu ; mais je souhaiterois l'être da-
 » vantage , & je voudrois bien que vous
 » me fîssiez l'amitié de me donner quelques
 » leçons d'économie. — Ne venez-vous que
 » pour cela , lui répliqua brusquement M.
 » Dumoulin ? Prenez ce siège , & en même
 » tems il éteignit sa lampe , en lui disant :
 » Nous n'avons pas besoin d'y voir pour
 » parler ; nous en serons moins distraits. —
 » Ah ! Monsieur , s'écria l'avare étranger ,
 » cette leçon d'économie me suffit ; je vois
 » bien que je ne serai jamais qu'un petit
 » garçon auprès de vous ; mais je vous pro-
 » teste que j'en-profiterai. » Il se retira aussitôt à tâtons.



UN fameux usurier , qui voyoit tous les jours ses profits diminuer , alla trouver un célèbre Prédicateur, pour le prier de prêcher vivement contre l'usure. Celui-ci , qui le

croyoit converti, lui dit, d'un ton saintement animé : « Ah ! mon frère , que je me
» réjouis de ce que la grace opère dans votre
» cœur. — Vous n'y êtes pas , répondit
» froidement l'usurier. Je vous fais cette de-
» mande , par ce qu'il y a tant d'usuriers dans
» la Ville , que je ne gagne rien : si vous
» pouviez les corriger par vos prédications,
» tout le monde viendrait à moi. »

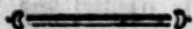


UN Bédeau entendoit louer le sermon qui venoit d'être prêché ; plusieurs des auditeurs se récrioient sur la solidité des pensées , & la richesse des expressions ; ce Bédeau s'approche d'eux d'un air content , & leur dit :
» Messieurs , c'est moi qui l'ai sonné. »



LE Duc d'Orléans , Régent , interrogeoit un Etranger sur le caractère & le génie différent des nations de l'Europe. « La seule ma-
» nière , lui dit l'Etranger , de répondre à
» Votre Altesse Royale , est de lui répéter

« les premières questions que chez les divers
 « peuples l'on fait le plus communément sur
 « le compte d'un homme qui se présente
 « dans le monde. En Espagne, ajouta-t-il ,
 « on demande : Est-ce un grand de la pre-
 « mière classe ? En Allemagne , peut-il en-
 « trer dans les Chapitres ? En France , est-il
 « bien à la Cour ? En Hollande , combien
 « a-t-il d'or ? En Angleterre , quel homme
 « est-ce ? »



UN Prêtre rencontrant , proche une armée ,
 une troupe de Volontaires qui alloient faire
 du butin , salua le Chef en lui disant : *Dieu*
vous donne la paix. Mais le Militaire mé-
 content de ce souhait , répartit aussi tôt :
 « Dieu vous ôte , à vous autres Prêtres , le
 « Purgatoire ! »



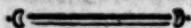
UN Anglais voyageant dans les Alpes , at-
 tira tous les regards par sa figure ; mais on
 trouvoit qu'il lui manquoit un grand agré-

ment. « Le bel homme , disoit-on , s'il avoit
» un goître. »

FABIO CHIGI , qui fut depuis Pape , sous
le nom d'Alexandre VII , étant Internonce
en France , assista à la mort de Marie * de
Médicis. Il lui demanda si elle ne pardon-
noit pas à ses ennemis , & particulièrement
au Cardinal de Richelieu. Elle dit qu'elle
lui pardonnoit de bon cœur. « Madame ;
» ajouta-t-il , pour marque de reconci-
» liation , ne voudriez-vous pas lui envoyer
» ce brasselet que vous avez à votre bras ? »
Elle tourna la tête & répondit : *Questo è pur
troppo* ; vous en demandez trop.

CLOVIS écoutant St Remi qui lui lisoit la
Passion , s'écria : « Que n'étois-je là avec
» mes Francs pour le venger ? »

* Ce ne fut pas en France qu'elle mourut.



UN jeune homme, auquel Corneille avoit accordé sa fille en mariage, étant, par l'état de ses affaires, obligé d'y renoncer, vint le matin chez le père pour retirer sa parole, perçe jusque dans son cabinet, & lui expose les motifs de sa conduite. « Eh, Monsieur, » réplique Corneille, ne pouvez-vous sans » m'interrompre parler de tout cela à ma » femme ? Montez chez elle ; je n'entends » rien à toutes ces affaires. »



ON demanda au Maréchal de Grammont quelle bête ressembloit le plus à l'homme. Quelques-uns dirent que c'étoit le singe, d'autre l'éléphant ; il y en eut qui furent pour le chien ; pour lui, il répondit avec un grand sérieux, « qu'il n'y avoit point de » bête qui ressemblât plus à l'homme que le » Suisse. »

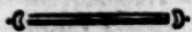


DES Hollandois disoient à un François ;
que Mons leur seroit rendu par la paix de
Riswich. « Je le crois bien , répondit le
» François , nous ne pourrions le garder ;
» car lorsque nous l'avons pris , il y avoit
» plus de cinquante mille témoins. »

UN Frère Quêteur disoit, qu'en quittant le
monde , il avoit renoncé à son bien qui
étoit considérable. « Il valoit mieux , lui
» répondit-on , renoncer au bien d'autrui
» qu'au vôtre. »

APRÈS la mort du Vicomte de Turenne ,
les Généraux François , qui ne sçavoient
quel parti prendre , délibéroient beaucoup
& ne concluoient rien. Les Soldats , dont
ces incertitudes aigrissent le désespoir ,
crient de tous côtés : *Lâchez la Pie , elle*

nous conduira. C'est le nom du cheval que le Vicomte montoit ordinairement.



LE Maréchal de Grammont assiégeoit je ne sçais quelle Place. Lorsque le Gouverneur se fut rendu, après une assez légère résistance, il dit qu'il n'avoit demandé à capituler que parce qu'il manquoit de poudre.
 » Afin de vous rendre confiance pour con-
 » fidence, répartit le Maréchal, je vous
 » avouerai que je ne vous ai accordé ce que
 » vous me demandiez, que par ce que je
 » n'avois plus de plomb. »

Fin du Tome Premier.

*Livres nouveaux qui se trouvent chez
le même Libraire.*

- B**IBLIOTHÈQUE Ecclésiastique, 8 vol.
in-12. relié 24 l.
- Lettres Athéniennes, 4 vol. in-8°. petit
papier, broch. par M. Crébillon, 8 l.
- Curiosités de Paris, 3 vol. in-12. 9 liv.
- Théâtre de M. Diderot, 2 vol. in-12
5 l.
- Traduction de Catulle, Tibulle & Gal-
lus, avec des notes, 2 vol. in-8°. broc.
fig. 12. liv.
- La même*, 2 vol. in-12. pet. pap. br. 8 l.
- Les Soirées Allaciennes, Helvetiennes &
Françaises, in-8°. br. 1. 12 s.
- Les Tableaux, suivis de l'Histoire de Ma-
demoiselle de Syanne & du Comte de
Marly, br. 2 l. 8 s.
- L'Esprit de la Ligue, 3 vol. in-12 relié,
nouvelle Edition 1771. 7 liv. 10 s.
- Le grand Dictionnaire de M. Sabathier,
9 vol. in-8°. 50 l.
- Les Mœurs & Usages des anciens Peu-
ples, 3 vol. in-12 du même 9 liv.
- Le même*, in-4°. 12 l.

(2)

Les Œuvres de M. Dorat, 6 vol. *in-8°*.
petit papier, 31 l. 4 f.

On vend séparément les Baifers en grand
papier, avec 43 figures. 24 l.

Lettre d'une Chanoinesse à Melcour, Of-
ficier François, *in-8°*. br. pap. d'Hollande,
fig. 6 l.

Ma Philosophie, par le même *in-8°*. br.
1 l. 4 f.

La même, pap. ordinaire. 3 liv. 12 f.

Argenis, traduction libre & abrégée de
J. Braclay, 2 vol. *in-12*. br. 4 l.

Lettre sur la constitution de la Pologne &
de ses Diètes, br. 1771, 2 l. 10 f.

Lettres d'une Dame Angloise, suiv des aven-
tures de Villiam, 2 vol. *in-12* br. 2 l. 10 f.

Histoire d'un Voyage aux Isles Malou-
nes, par Dom Pernetty, 2 vol. br. *in-8°*.
fig. 8 l.

Eloge de Charles V. de Molière, de
Corneille, de l'Abbé de la Caille & de
Leibnitz, broch. 2 l. 8 f.

La Collection de l'Almanach des Muses,
7 parties *in-12* .br. 8 l. 8 f.

On vend sépar. chaque année 1 liv. 4 f.

Le Code Matrimonial, 2 vol. *in-4°*. nou-
velle édition 1771, 21 l.

Histoire générale de l'Amérique, 14 vol.
in-12. 39 l.

- On vend séparément les 6 dern. vol. 18 l.
 L'Abrégé de l'Histoire d'Italie, par M.
 de St. Marc, *in-8°*. 6 vol. 1771, 36 liv.
 Mélanges de Littérature Orientale, par
 M. Cardonne, 2 vol. *in-12*. br. 4 l.
 Le bon Fils, 4 vol. *in-12*. 1771, br.
 4 l. 16 s.
 Le Porte-Feuille d'un Homme de goût,
 3 vol. *in-12*. / 9 l.
 Nouvelle Anthologie Française, 2 vol.
in-12. 6 l.
 Abrégé du Dictionnaire de Bayle, 4 vol.
in-8°. br. Lyon, chez Barret 1770, 20 liv.
 Les Loix Ecclésiastiques, par M. Dhéri-
 court, *in fol.* 1771, 30 l.
 Abrégé du Dictionnaire des Cas de
 Conscience de Pontas, par Collet, *in-4°*.
 2 vol. 21 l.
 Dictionnaire de Droit, 2 vol. *in-4°*. 1771.
 24 l.
 Jurisprudence Canonique, *in fol.* par
 Rousseau de la Combe 1771, 25 l.
 Entretiens d'Ariste & d'Eugene, par le
 Père Bouhours 1771, nouvelle édition,
 2 l. 10. s.
 Considérations sur la cause de la Déca-
 dence & de la Grandeur des Romains, par
 Montesquieu, 1 vol. *in-12*. 2 l. 10 s.
 Œuvres de M. d'Aguesseau, 6 vol. *in-4°*.
 72 l.

(4)

Chaque vol. se vend séparément rel. 12 l.
Sermons de Massillon, 15 vol. in-12.
grand papier. 5 l.

Les *mêmes*, petit papier. 30.

Leçons de Logique, par le Professeur
Felice, 2 vol. in-8°. broch. 5 l.

Lettres sur la découverte d'Herculane,
2 vol. in-8°. broch. 5 l.

La Collection des Auteurs Italiens de M.
Prault en 36 vol. in-12. veau doré sur tran-
che, 140 liv. au lieu de deux cens vingt
liv. qu'elle se vendoit précédemment.

On vend séparément chaque ouvrage de
cette collection, 6 l. le vol.